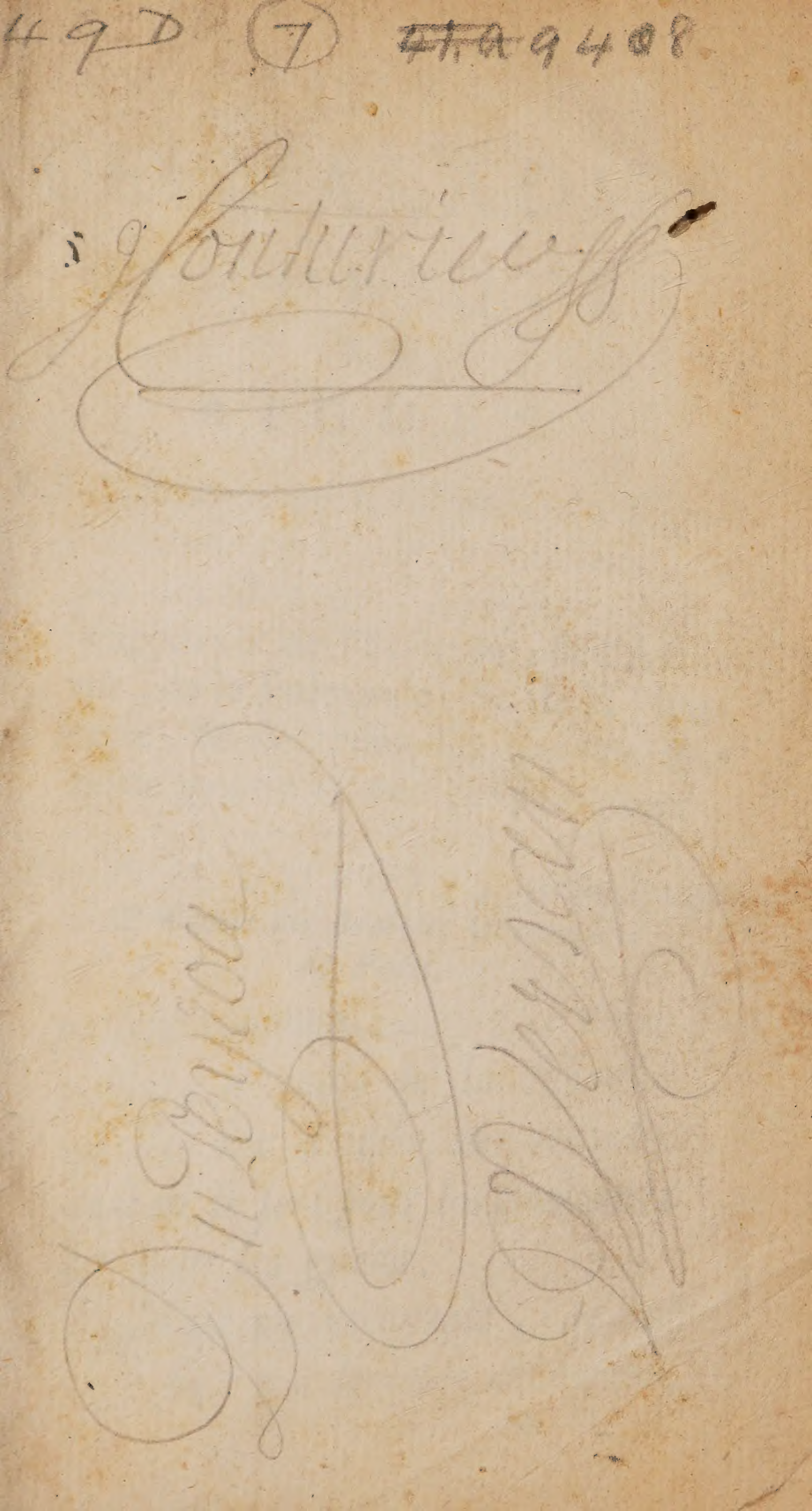

49D (7) 9408

SUITE
DES MALADIES CHRONIQUES ET AIGUES.

Où l'on traite de la Goute, du Rhumatiſme rebel, de la Paraliſie, & par occaſion de l'Apoplexie, des Vapeurs & de l'Epilepſie, de l'Aſthme, de la Pulmonie, & de la Pleureſie, & des remedes convenables pour guerir toutes ces Maladies.

Par P. V. DUBOIS, ancien Prevôt & Garde des Maîtres Chirurgiens de Paris.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

QUELQUE illuſtration que la Medecine ait reçuë dans ces derniers tems par d'utiles découvertes qui ont donné beaucoup de relief aux trois parties qui la compoſent, la Diette, la Chirurgie & la Pharmacie; elle ſera neanmoins toujours inſuffiſante & défectueuſe, tant qu'elle manquera de moyens sûrs pour guerir certaines Maladies chroniques qui paſſent communément pour incurables, à cauſe de la difficulté qu'elles ont à ceder aux remedes dont on ſe ſert pour les combattre & pour les guerir.

Mais on reconnoît, quand on y fait une ſerieuſe attention,

que cette difficulté ne vient le plus ſouvent, que de la negligence des malades, ou du peu de ſagacité qu'ont ceux qui les traitent à découvrir des remedes aſſez énergiques pour les guerir ſans récidives.

J'eſtime auſſi qu'on ne doit regarder pour radicalement incurables, que les Maladies qui attaquent la ſubſtance des ſolides, je veux dire ſeulement celle des viſceres neceſſaires à la vie; parce qu'en ce cas-là, de la privation à l'habitude il n'y a pas de retour : au lieu que la cauſe maladive n'agiſſant que ſur les fluides, ils peuvent être plus aiſément rétablis dans leur integrité.

Le favorable accueil qu'ont reçu du Public mes premiers

Traitez réunis en un juſte volume, me ſont eſperer qu'après m'avoir fourni de nouvelles occaſions de guerir pluſieurs de ces Maladies deſeſperées, un nouvel aſſemblage de diſſertations qui doivent compoſer ce ſecond Volume, n'aura pas une moindre réuſſite, & cette eſperance m'a encouragé à remplir la promeſſe que j'avois faite, en quelque façon, de mettre au jour un ſecond Ouvrage où je traiterois de la cure des Maladies que j'annonçai en finiſſant le préliminaire de mon dernier Traité, que quelques perſonnes auront pû enviſager comme temeraire, à cauſe que ces Maladies ont toujours été conſiderées comme incurables; mais je les regarde avec d'autres yeux.

Quoiqu'il en ſoit, j'eſpere faire voir que la Goute par où je commence cet Ouvrage, eſt une Maladie qu'on peut également guerir comme la fievre, pourvu que les malades n'attendent pas pour s'en faire traiter, qu'elle ſe ſoit chez eux comme identifiée, & qu'elle s'y ſoit établi une ſtation, pour ainſi dire, irrevocable.

Je fais ſentir dans cette diſſertation le triſte ſort d'un Gouteux; j'y fais enviſager l'erreur du peuple qui croit impoſſible la cure radicale de cette Maladie; j'y devoile l'illuſion de ceux qui croyent que ſa guериſon peut abreger les jours des malades, en faiſant connoître au contraire qu'en negligeant la gueriſon de cette Maladie, que tôt ou tard

elle tuë ; & j'y donne enfin les moyens de la guerir ſans retour, quoiqu'elle fût reputée incurable dès le tems d'Ovide. Tollere nodoſam neſcit Medecina podagram.

Si je paſſe enſuite de la diſſertation de la Goute, à celle du Rhumatiſme opiniâtre ; c'eſt parce que ces deux Maladies ont entr'elles une étroite conformité, tant à raiſon de leurs cauſes que de leurs accidents, & de la conduite qu'il faut tenir dans l'adminiſtration des remedes qui leur conviennent, ſans pourtant omettre les circonſtances qui les diſtinguent à certains égards.

Ma troiſiéme diſſertation roule ſur la Paraliſie, à cauſe que le même principe ſe trouve

affecté dans ces trois Maladies, qui est le sistême des nerfs; & la liaison de ce principe m'engage à dire quelque chose de l'Apoplexie, dont la Paralisie, suivant l'idée commune, est une suite; mais afin de mieux faire concevoir l'explication que j'en donne, je fais une legere description du cerveau, qui a beaucoup de part à ces Maladies.

Je viens ensuite aux Vapeurs, Maladie beaucoup moins connuë qu'elle n'est à la mode. J'en developpe de mon mieux le vrai & le faux, & si j'en fais d'une part connoître l'illusion & l'abus; j'explique d'ailleurs avec soin ce que cette maladie a de réel & de constant.

Je traite après cela de l'Epilepsie, Maladie déplorable qui a au-

tant de realité qu'il y a ſouvent de chimere dans le genre vaporeux, quoique l'on donne le plus long-tems que l'on peut, le nom de Vapeurs à l'Epilepſie, pour en diminuer un peu l'affreuſe idée dont on eſt frappé à ſon occaſion.

Après avoir exactement ſuivi les principales Maladies relatives au cerveau dans tous leurs replis & leurs détours; je viens à celles de la poitrine, qui ne ſont pas regardées comme moins difficiles à guerir que les précédentes. Et pour les mêmes raiſons que j'ai alleguées au ſujet du cerveau, je fais une deſcription ſuperficielle des viſceres qui ſont contenus dans cette cavité, par rapport aux Maladies qui peuvent les intereſſer.

Je traite d'abord de l'Aſthme

à ce ſujet, Maladie qui bien que moins dangereuſe que la Pulmonie ne laiſſe pas de fatiguer cruellement les malades & leur faire paſſer une vie très-triſte & très-ennuyeuſe.

La Pulmonie entre enſuite en lice; cette Maladie ſi redoutable, regardée de tout le monde comme abſolument mortelle, je la traite néanmoins comme gueriſſable, quand on n'attend pas trop tard à y remedier, & que l'on a aſſez de fermeté & de conſtance pour prendre les remedes qui lui ſont appropriez; puiſque ce n'eſt, comme j'ai dit ailleurs, dans ſon commencement, qu'une legere congeſtion, & l'efflorai-ſon d'un ulcere qui commence à faire ſon impreſſion ſur l'organe.

Or je ſuis perſuadé, & je

ſoutiens même que ces maux interieurs, connus d'abord par leurs ſignes, étant bientôt ſaiſis par les remedes qui leur conviennent, peuvent être arrêtez dans leurs progrès & parfaitement gueris.

Je finis cet Ouvrage par une diſſertation ſur la Pleureſie, afin qu'il ne paroiſſe pas que j'aye paſſé une Maladie ſi frequente, ſans en dire mon ſentiment, & ſans avoir enſeigné les moyens de la guerir par des remedes au moins auſſi ſûrs que la ſaignée dont on uſe ſouvent avec trop de profuſion.

Mon deſſein étoit après avoir fini ce ſecond Volume des Maladies chroniques, d'en interrompre le cours, afin de mettre au jour mon Hiſtoire naturelle de

l'Homme; mais je suis si instamment sollicité de la faire préceder par un Traité des Maladies de la peau, que je me suis déterminé à donner encore cet Ouvrage dans lequel je passerai legerement celles qui ne tirent point à consequence, pour traiter à fonds celles qui sont les plus importantes, & je tâcherai de ne rien laisser à desirer, surtout pour la cure des Pâles-couleurs, des Dartres vives, de la Lépre & de l'Elephantie qui deshonorent & disgracient la surface du corps; ensuite dequoi je donnerai l'Ouvrage annoncé qui est un Cours entier d'Anatomie different de tous ceux qui ont été publiez jusqu'à present, en ce qu'il traite generalement de tout ce qui concerne la Nature de l'Homme.

SUITE



SUITE DES MALADIES CHRONIQUES ET AIGUES.

DE LA GOUTE.

QUOIQUE la Goute ſoit une très-fâcheuſe maladie, tant à cauſe des violentes douleurs dont elle travaille ceux qui en ſont atta-

quez, que par la difficulté de ſa cure; elle eſt pourtant en un ſens plus ſuportable que beaucoup d'autres maux, pour pluſieurs raiſons; 1°. Parce qu'elle n'intereſſe ordinairement que des perſonnes aiſées, & qui ſont en état de ſe procurer tous les ſecours dont elles ont beſoin, tant pour ſe ſoulager que pour s'en guerir, en y remediant auſſi-tôt que le mal s'eſt déclaré. 2°. Parce que les accès de la Goute étant d'abord aſſez éloignez les uns des autres, elle eſt moins dangereuſe que les maladies qui ne donnent aucun relâche. 3°. Parce qu'ordinairement ceux qui ſont attaquez de ce mal ne laiſſent pas de remplir à peu-près leur carriere, & de fournir une aſſez longue vie, pourvû d'ailleurs qu'ils vivent ſobrement; mais cette vie ſobre & frugale

n'eſt pas le plus ſouvent obſervée auſſi-bien qu'elle le devroit être pour le repos des Gouteux, ce qui fait qu'ils en gueriſſent difficilement, ou qu'ils languiſſent long-tems, & que tôt ou tard cet ennemi domeſtique trop lâchement combattu leur devient funeſte. Joint à cela qu'il faut convenir qu'il eſt aſſez difficile de déraciner totalement ce mal à moins de l'attaquer ſans délai, & de faire ſans interruption les remedes qui conviennent pour le détruire.

Cependant quelques-uns de ces Malades ne manqueront pas de nous objecter, que nos raiſons ſont bonnes à alleguer à ceux qui ne connoiſſent cette maladie qu'en ſpeculation ſans avoir lutté avec un ennemi ſi formidable dans ſes attaques, & qu'ils aimeroient beaucoup

mieux être moins partagez des biens de la fortune, & renoncer en quelque ſorte aux honneurs & aux dignitez, que d'être réduits à paſſer triſtement leurs jours avec un ſi fâcheux hôte; mais ils pourront s'en délivrer en executant ce que nous leur propoſerons.

Ces conſiderations & les engagemens de notre état nous ont depuis long-tems porté à faire de ſerieuſes reflexions ſur la nature, les cauſes & les remedes propres à détruire un mal, dont la cure radicale a juſqu'ici paſſé pour impoſſible,& croyant avoir fait d'aſſez heureuſes découvertes pour la cure de ce mal, nous préſumons d'être en état de conſoler ceux qui en ſont affligez,en leur faiſant connoître la poſſibilité de leur gueriſon. Pour cela nous examinerons d'abord ce

qu'ont dit les Auteurs ſur cette maladie,& nous propoſerons enſuite notre ſentiment particulier.

Hipocrate appelle cette maladie fievres des jointures ; peut-être à cauſe que les Goutes violentes ne ſont gueres ſans fievre; peut-être auſſi, ce celebre Auteur a-t-il entendu ſous cette ſignification l'inflammation inſeparable des accès de la Goute un peu violens.

Un Commentateur des Aphoriſmes d'Hipocrate, dans ſon diſcours ſur l'aphoriſme 49 du 6e livre, dit qu'entre toutes les maladies ſujettes aux récidives, la Goute doit tenir le premier rang, attendu qu'il y a peu de gens qui en ayant ſouffert un premier accès en ſoient exemts pour tout le reſte de leur vie; nous ne voulons pas dire pourtant, continuë cet Auteur, que la Goute d'elle-mê-

Lelong Medecin à Provins.

me, ſoit incurable ; car il ne ſe trouve preſque pas de maladie de cette qualité quand on y remedie de bonne heure, & ſur de juſtes indications.

En effet, ſi la Goute ne guerit pas dans la plupart des perſonnes qui en ſont attaquées, ce n'eſt que pour négliger les remedes propres à la détruire ; particulierement lorſqu'on l'attaque ſans differer : Mais pluſieurs choſes favoriſent la negligence de ces Malades, comme ſont la legereté des premiers accès, les douleurs ſupportables, l'éloignement des ſecours, & l'irreſolution qu'ils ont à prendre les remedes d'une maniere exacte & ſuivie, & toujours dans la penſée ſéduiſante dont ſe flatte le Public, que la Goute n'eſt pas une maladie mortelle.

Une autre idée qui n'eſt pas

moins fausse que la premiere, consiste à s'imaginer qu'il n'y a point de remedes capables de guerir radicalement cette maladie ; mais nous ferons connoître dans la suite de ce Traité, comme nous l'avons fait dans nos précedens, l'abus de ces préventions, & leur peu de fondement.

Galien dit que la Goute, ou la Podagre est une douleur des jointures produite d'une humeur âcre qui descend sur ces parties contre l'ordre naturel, & qui y étant retenuë irrite les ligamens, les membranes, & les parties nerveuses, & corrompt leur humeur naturelle.

Paraselse dit que c'est un sel, ou une substance tartareuse qui s'est écoulée des chairs, & s'est amassée dans la cavité des jointures contre l'ordre naturel, qui

infecte, dit-il, l'humeur glaireuse, laquelle y est naturellement contenuë ; empêche son mouvement, & par son acrimonie excite des douleurs, & tourmente le Malade inégalement & à diverses reprises.

Paraselse entend par l'humeur glaireuse naturellement contenuë dans les jointures, une humeur onctueuse que nous appellons sinovie : mais il y a une notable difference entre l'humeur glaireuse & visqueuse, & la Sinovie ; en ce que la premiere est un pur excrement que la nature proscrit du commerce des fluides comme inutil, au lieu que la Sinovie est un recrément balsamique qu'elle employe pour la facilité du mouvement des jointures.

Ettemuler, après Tachenius, dit que la cause efficiente de la

Goute eſt un acide volatil ſpiritueux vicié, d'une ſaveur particuliere, marié avec l'eſprit influant, qui corrompt premierement la Sinovie, & afflige enſuite les parties nerveuſes les plus voiſines.

Gui de Choliac définit la Goute, une douleur des jointures, cauſée de fluxion d'humeurs qui tombent ſur les parties qui en ſont affligées.

Pigray, dit que c'eſt une maladie des jointures faite d'humeurs âcres, qui piquent & mordent les ligamens, membranes, & parties nerveuſes.

Raſis, dans ſon Livre de la douleur des jointures, dit que cette maladie peut être produite ſans fluxion d'humeurs.

Mais Avicenne aſſure avec raiſon, qu'il eſt rare que la Goute ſoit ſans fluxion d'humeurs, &

qu'une douleur qui ſurviendroit aux jointures ſans fluxion ne ſeroit pas proprement la Goute.

Nous définirons à notre tour la Goute, en diſant que c'eſt une tumeur contre nature cauſée par la congeſtion d'une limphe ſaline, plus ou moins âcre, qui attaque pour l'ordinaire les jointures, accompagnée de douleur, de tenſion & ſouvent d'inflammation, dont la douleur eſt plus ou moins vive à proportion de la qualité,& de la quantité de l'humeur qui la produit.

La Goute peut exiſter ſans que la Sinovie s'y trouve intereſſée: car ſi la Sinovie pechoit en premier lieu dans la Goute, elle cauſeroit encore infiniment plus de déſordres & de plus grands maux; ce n'eſt donc que ſucceſſivement qu'elle ſe vicie dans certains Gouteux.

Si nous disons dans notre définition, que la Goute attaque pour l'ordinaire les jointures, ce n'est pas sans fondement; puisqu'il est constant qu'elle peut aussi affliger d'autres parties, comme nous le dirons dans la suite.

Il y a des Auteurs qui font quatre especes de Goutes, qu'ils tirent, 1°. Des parties où elles arrivent, 2°. De la matiere ou de l'humeur qui les produit, 3°. De l'intemperie qui les accompagne, & 4°. des accidens qui en sont la suite. Especes & difference de Goutes.

Quant aux parties où la Goute arrive, ils lui donnent diverses dénominations, comme sont celles de Podagre aux pieds, de Chiragre aux mains, de Gonagre aux genoux, & de Sciatique aux hanches.

L'on pourroit encore imposer

divers noms à cette maladie, eu égard aux autres parties qu'elle attaque, comme lorſqu'elle intereſſe les épaules, les clavicules, la machoire inferieure, les vertebres du cou, celles du dos, les os du ſternum, &c. Car nous en voyons de toutes ces ſortes: mais toutes les fois que la Goute occupe d'autres articles que ceux des bras & des jambes, elle retient le nom general de Goute ou d'Artritis qui vient du verbe Grec *Arthron*, qui ſignifie en Latin *Articulus*, & en François Articulation, ou jointure, maladie des jointures.

Ettemuler dans ſon Traité de la Goute, fait mention d'un vieillard ſi gouteux qu'il avoit la moitié du nez pris de la Goute. Enfin l'humeur de la Goute s'augmente & ſe multiplie à un tel point en certains ſujets, qu'-

elle ſe fait ſentir dans preſque toutes les parties de leur corps par divers ſimptômes, comme par des rhumatiſmes, par des coliques, par des aſthmes, par des hidropiſies de poitrine, par des accès ſoporeux qu'on qualifie de vapeurs, par des vertiges, par des léthargies; c'eſt ce qu'on appelle en langue vulgaire, Goute remontée, ce qui ne procede que de la multiplication & de l'exaltation de l'humeur gouteuſe.

Touchant les differentes eſpeces de Goutes priſes de la matiere ou de l'humeur qui les produit, on peut dire qu'elles ſuivent ordinairement celles du temperament des Gouteux; c'eſt pourquoi il y en a de chaudes, & de froides, ce qui ne peut pourtant avoir lieu que par comparaiſon, parce qu'il n'y a point de

Goutes froides abſolument parlant, attendu qu'il n'en eſt point ſans douleur, & qu'il en eſt très-peu ſans inflammation au tems de l'accès ; mais comme il en eſt dont les douleurs ſont plus vives dans les unes que dans les autres, que celles-là ſont accompagnées de douleurs brûlantes, d'une grande inflammation, & quelquesfois même d'ereſipele, en ce cas la Goute eſt dite chaude, comparée à celle dont la douleur eſt moins conſiderable : Il y en a d'autres où la douleur eſt plus ſupportable, la rougeur moins vive, & où la partie eſt quelquesfois édemateuſe ; c'eſt pourquoi quelques Auteurs en diſtinguent encore d'autres eſpeces, à cauſe de l'humeur qui les produit, qu'ils nomment les unes ſanguines, billieuſes, mélancoliques ou pituiteuſes, ſui-

vant les quatre humeurs établies par les Anciens, qui ſont le ſang, la bile, la pituite & la melancolie.

Pour ce qui eſt des accidens tels que ſont la douleur, la fievre, l'inflammation, &c. ils ſont auſſi des appanages & des dégrez de l'intemperie, & du vice de l'humeur qui produit la maladie.

Comme la Goute ſe manifeſte par accès en l'abſence deſquels les malades ſont aſſez en repos, à moins que le mal ne ſoit inveteré, cela fait qu'ils demeurent tranquiles, & ne penſent guere à ſe faire guerir radicalement, juſqu'à ce que les accès deviennent très-frequens pendant pluſieurs années, que le provignement & la malignité de l'humeur morbifique leur ôte abſolument toute tranquilité. Ce levain farouche prenant alors le deſſus dans toute la maſſe des

fluides, l'on ſe repent fort d'avoir négligé les remedes, parce que les accès laiſſent entr'eux moins d'intervales, & ſont plus vifs & de plus longue durée; il reſte dans le tiſſu des parties affligées de ce mal un engorgement fatiguant, un engourdiſſement, & moins de puiſſance pour l'action.

Quand l'accès de la Goute approche, les Gouteux en ſont, pour ainſi dire, avertis par certains avant-coureurs, tels que ſont la pareſſe du ventre, douleur de tête, peſanteur de tout le corps, par quelque choſe de penible dans la reſpiration & dans le poux. Au contraire ils ont quelquefois la reſpiration plus libre que dans tout autre tems, la tête plus dégagée & le ventre plus ouvert, pour lors l'accès eſt moins violent.

Il ſemblera peut-être aux perſonnes

ſonnes dénüées de lumieres & d'experience ſur cette matiere, qu'il y a contradiction en ce que nous avançons touchant les précurſeurs des accès de ce mal; mais outre que nous ſommes en cela fondez ſur l'experience, il nous ſeroit de plus, très-aiſé d'en déduire les raiſons phyſiques. Les malades attentifs connoiſſent encore l'approche des accès de la Goute, en ce que l'ordure qui s'amaſſe ordinairement entre les doigts des pieds par la tranſpiration qui manque, ils commencent auſſi par avoir quelque tenſion dans les articles, &c. La douleur ſuit de près tous ces préſages.

Les cauſes de la Goute ſont prochaines ou éloignées; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont hereditaires, ou acquiſes. Les cauſes.

L'on entend par les cauſes

hereditaires de la Goute, celles qui viennent de la premiere conformation, qui coulent de source, & qui paſſent du pere dans l'enfant, au moyen de la ſemence impregnée d'un levain propre à la produire. Les Gouteux engendrent des Gouteux, c'eſt ce qui ne peut être revoqué en doute; parce que les exemples en ſont trop frequents; C'eſt donc l'eſprit de cette ſemence imbu de l'eſprit gouteux qui communique ſa mauvaiſe qualité à l'œuf de la mere, & qui lui imprime en le fecondant cette tache originelle, particulierement au tems du congrès qui précede l'accès de la Goute; d'autant plus que quelques Gouteux ſont alors plus diſpoſez à gouter le plaiſir de l'acte venerien, & qu'ils ont plus d'activité dans les parties genitales. C'eſt

le ſentiment d'Ariſtote au Livre premier *de gener. anim*. ch. 17, confirmé par Hipocrate, au l. *de l'air, des cieux & des eaux*, *liv.* 3, *ſen.* 22, *Traité* 2, *ch.* 5.

Les Goutes fomentées par les cauſes éloignées ou acquiſes, ſont plus frequentes, & plus curables que celles qui ſont produites par des cauſes prochaines & hereditaires. Ettemuler dit néanmoins avoir gueri un jeune Gentilhomme qui en avoit été attaqué dès l'âge de huit ans, ce qui n'eſt pas impoſſible, ſur quoi on pourroit fort bien nous demander deux choſes. 1°. Pourquoi la Goute hereditaire eſt ſi difficile à guerir. 2°. Ce que devient le levain de ce mal, dont l'ambrion eſt infecté dans la generation pendant tout le tems qu'elle demeure à ſe manifeſter?

Il nous ſemble qu'on ne peut

plus ſolidement répondre à ces difficultez, qu'en diſant quant à la premiere difficulté, que la Goute hereditaire eſt très-difficile à guerir; parce que le levain qui la cauſe étant comme identifié dans les fluides, & avec la matiere dont tout le corps de l'animal eſt formé, elle en eſt comme inſeparable, ſuivant l'idée du Poëte, quand il dit qu'un vaiſſeau imbu de quelque matiere au tems de ſa formation en conſerve long-tems l'odeur.

Quo ſemel eſt imbuta recens, ſervabit odorem
Teſta diu.....

A la ſeconde difficulté, on peut répondre que le levain de la Goute eſt alors confondu dans la maſſe des fluides, où il ſe trouve comme noyé, abſorbé & tellement aſſoupi, qu'il ne peut avoir, pour ainſi dire, aucune priſe ſur les ſolides qui

n'ont point encore de reſſorts ſenſibles ; enſorte qu'il n'agit ſur eux qu'aprés qu'ils ſont déployez, & qu'ils ont acquis de ſuffiſantes oſcilations. Hipocrate dit de plus à ce ſujet, que le levain de la Goute hereditaire ne ſe déclare que lorſque les hommes ſont capables de generation, comme ſi ce Prince de la Medecine vouloit dire que le mal communiqué par la ſemence du pere, n'a de force que dans le tems de la formation de celle du fils. D'ailleurs combien voyons-nous périr d'enfans par des maladies, dont les cauſes nous ſont cachées, avant qu'ils parviennent dans un âge de pouvoir produire au dehors les effets de ce levain.

Enfin les noüûres & les courbures des os dans les enfans ne pourroient-elles pas être regar-

dées comme autant de productions de ces ſemences viciées ; & comme des maladies hereditaires : C'eſt ce que nous donnons à mediter aux plus habiles Phiſiciens, aux ſentimens deſquels nous ſerons toujours ſoumis.

Nous ajouterons pourtant encore, que les differens effets des ſemences gouteuſes dépendent auſſi du degré d'activité de leur levain, de la vigueur de la veſſicule fécondée, & du lieu de cette même veſſicule que ce levain touche. Voilà, comme nous penſons, aſſez de raiſons pour appuyer l'exiſtence des Goutes hereditaires. Paſſons aux cauſes éloignées ou acquiſes de cette maladie.

Les cauſes acquiſes des Goutes ſont primitives, antecedentes & conjointes.

Les cauſes primitives les plus

generales ſont la bonne chere, la vie oiſive & l'uſage immoderé de Venus.

Planis Campy rapporte huit cauſes primitives des Goutes; mais les trois que nous venons de citer ſont les principales, la bonne chere en eſt l'arbre, la maladie en eſt le fruit, l'oiſiveté & le trop frequent uſage des femmes donnent la maturité & la perfection à ce malheureux fruit. Auſſi ne voyons-nous point, ou très peu, de Vignerons, de Laboureurs, de Charpentiers, de Tailleurs de pierres, ni même de perſonnes d'un état plus relevé, lorſqu'ils font des exercices continuels & reglez, & qu'ils gardent un bon regime de vie, être violemment attaquez de la Goute.

La bonne chere, & la frequentation des tables exquiſes & abon-

dantes, où les viandes ſucculantes, les ragoûts de haut aſſaiſonnement, les meilleurs vins, & les liqueurs ſpiritueuſes ne manquent jamais, ſont les cauſes primitives de la Goute : car ſans compter que ces mets exquis & trop recherchez, portent toujours à trop manger & à trop boire, les convives dans les ſplendides repas s'excitent encore les uns les autres à faire, pour ainſi-dire, aſſaut de bons morceaux & de raſades, & la ſurcharge de ces differens alimens fournit un excès de fluides dans les ſolides dont la nature ſe trouve accablée, & ſous le faix duquel elle ſuccombe le plus ſouvent ; car cette prodigieuſe quantité d'alimens fournit un chile trop vif, trop exalté & trop abondant, dont l'efferveſſence gonflant les vaiſ-
ſeaux

ſeaux outre meſure, force leur diametre,& donne lieu aux écars des fluides.

La bonne chere eſt encore une autre ſource de la Goute, en ce qu'elle devient la cauſe occaſionnelle des paſſions, & ſur tout de celle de l'amour qui eſt des plus impetueuſe ; c'eſt auſſi pour cette raiſon, comme nous l'avons dit, que nous reconnoiſſons deux puiſſantes cauſes de la Goute ; ſçavoir, Bacchus comme ſon pere, d'autant que le vin pris par excès fournit dans les fluides un acide piquant, & un tartre agaçant, qui ne peuvent être ſurmontez par le ferment de l'eſtomach qui en eſt lui même troublé & perverti. Nous regardons auſſi Venus comme ſa mere, parce que c'eſt dans les plaiſirs immoderez de l'amour que les ſubſtances les plus dou-

ces, les plus balſamiques & les plus ſpiritueuſes ſont diſſipées & tous les fluides apauvris : d'où s'enſuivent les foibleſſes & les défauts d'oſcilations des ſolides. Enfin la colere à quoi les hommes ſenſuels ſont plus ſujets que d'autres, eſt un troiſiéme agent dans cette maladie propre à en accelerer les accès : Cette paſſion furieuſe foüette le ſang & les eſprits, les exalte & les diſſipe ; c'eſt auſſi pour cela que les hommes qui ſe livrent à la débauche du vin y ſont plus ſujets que les femmes. Hipocrate ſection 6, Aphoriſme 20, dit que les femmes n'y ſont ſujettes qu'après avoir perdu leurs regles. Gallien dans le commentaire ſur cet Aphoriſme, dit que les Eunuques n'en ſont point incommodez. Examinons tous ces chefs pour en tirer, autant qu'il

nous ſera poſſible, de juſtes conſequences.

Il eſt rare que la bonne chere aille ſans l'excès des alimens & de la boiſſon, particulierement dans le tems que les jeunes gens commencent à devenir leurs maîtres ; parce que le levain de l'eſtomach fort actif leur donne un penchant extrême vers le plaiſir de la table, juſque là qu'ils ſe font vanité de manger & boire à qui mieux mieux, ſans en prévoir les conſequences par rapport à la perte de leur ſanté.

Le rafinement des ragoûts qui donne le relief aux grands repas, aiguiſe non-ſeulement l'appetit, mais conduit encore aux excès, & à cet engorgement de viandes & de boiſſons qui fournit un fond inepuiſable de maladies Les vins exquis, les liqueurs petillantes & diverſifiées

ſont autant d'appas ſéduiſans, mais corrupteurs & meurtriers, qui en piquant le goût l'uſent, ruinent les meilleures ſantez, & chargent les hommes d'infirmitez prématurées & ſans nombre: Car toutes ces ſenſualitez ne ſont pas ſimplement les cauſes de la Goute; elles ſont encore celles de pluſieurs autres maux, & même de morts précipitées. En un mot ce ſont des poiſons flateurs qui ruinent les ſubſtances ſolides, & qui abbatent les forces les mieux affermies; ils cauſent un plaiſir paſſager dans leur uſage, mais ce ſont des plaiſirs qui ſont cherement payez dans la ſuite; puiſque c'eſt preſque toujours aux dépens du repos, de la ſanté & ſouvent même de la vie. Enfin nous regardons ces tables délicates & ſomptueuſement ſervies comme une amorce

à la ſenſualité, & un piege dont on ne ſe tire pas impunément; puiſque lorſqu'on s'y livre pendantquelques tems, on n'en ſort qu'avec des infirmitez qui font languir ces débauchez, & qui les menent ſouvent à une mort prématurée; car c'eſt de-là que naiſſent la plupart des Maladies Chroniques, & qui n'ont ſouvent qu'un terme funeſte.

Les hommes les plus retenus à une table bien garnie, commencent d'abord par tremper leur vin; mais lorſqu'on vient aux entre-mets, nouveaux objets de convoitiſe pour les yeux, & de ſurcharge pour l'eſtomach: Le vin de Champagne arrive enſuite; car la fête ne ſeroit pas bonne ſans lui: alors on proſcrit l'eau, le plus grand des diſſolvans qu'il y ait dans la nature. Enfin des entre-mets

l'on vient au dessert ; pour lors les liqueurs sont admises qui viennent relever le Bourgogne & le Champagne, afin, dit-on, de mieux faire la digestion. Quel abus ! Quelle illusion ! Des liqueurs spiritueuses, des eaux fortes, des brûlaux pour mieux faire la digestion ! Tandis que ces vins fumeux, ces liqueurs vives & animées ne sont propres qu'à resserrer le tissu des alimens, à les raccornir, à apesantir leur masse, à retarder leur coction, & à ruiner les fonctions de l'estomach, organe si necessaire à la vie, mais dont on se sert comme d'un magazin d'intemperance ! Quelles préventions ! Quels emportemens ! Nous passons sur beaucoup d'autres rafinemens de table inventez par le goût usé des débauchez, pour nous renfermer dans les bornes que

nous nous ſommes propoſées, qui eſt de faire connoître aux hommes combien leur ſont préjudiciables ces excès de la table, & tous ces divers apprêts de leur volupté, amas confus, cahos d'ingrediens mis en œuvre par des pourvoyeurs inſpirez des Parques contre le genre humain.

Si nous nous ſommes ſi fort recriez contre la bonne chere, comme cauſe primitive d'un grand nombre de maladies, ce n'eſt pas tant la bonne chere & l'uſage des bons alimens que nous attaquons comme cauſe de la Goute, que c'eſt leur excès lorſqu'on s'y livre ſans ceſſe & ſans interruption. Au contraire loin de regarder l'uſage moderé d'une bonne nourriture comme préjudiciable à la ſanté, nous ſommes perſuadez que le

commerce moderé de la table eſt très-avantageux pour ſe bien porter, & qu'il eſt preſque indiſpenſable dans la ſocieté civile; c'eſt l'agrément des Compagnies; c'eſt à la table où ſe forme les plus doux liens de l'amitié, & où l'on en ſerre les nœuds les plus étroits: ſans elle tout languiroit, par elle tout ſe ranime; c'eſt là où preſide la joye, & où l'on goûte les plaiſirs les plus innocens, où l'eſprit brille & produit les plus heureuſes saillies, & le cœur ſes ſentimens les plus ſinceres, *in vino veritas.*

Ce que la table a de vicieux, conſiſte donc dans l'excès du boire & du manger; cela eſt ſi vrai que nous voyons rarement les jeunes gens attaquez de la Goute; parce que pendant les premieres années de leur vie, ils ſont élevez ſous les yeux de leurs

parens, qu'ils ſont d'ailleurs occupez de leurs études, & qu'ils diſſipent beaucoup par leurs autres exercices du corps, comme ſont ceux de la danſe, des armes, jouer à la paulme, & de monter à cheval, &c. exercices que quelques-uns préferent à ceux de la table, & qui leur conviennent infiniment mieux pour leur ſanté.

C'eſt donc particulierement depuis l'âge de vingt-cinq ans juſqu'à quarante, où les hommes ſe plaiſent le plus dans la bonne chere & au jeu des Dames; c'eſt pendant ces tems-là qu'ils établiſſent le fond de la Goute, & de pluſieurs autres infirmitez; c'eſt le tems de leur vie où ils ſe laiſſent entraîner plus volontiers à goûter ces ſortes de plaiſirs; c'eſt donc de ces deux ſources d'où découle principalement la

matiere des Goutes ; c'eſt enfin pendant le cours de ces années libres & impetueuſes des hommes qu'ils moiſſonnent amplement la cauſe de cette maladie, & qu'ils prennent ſoin de la fomenter par l'amorce, ou pour mieux dire, par l'illuſion qui les flate, & dont ils contractent ſi bien l'habitude, qu'ils ne peuvent plus s'en paſſer.

De ces deux grandes ſources il naît encore une autre cauſe ſecrete & équivoque de la Goute, qui la rend d'autant plus maligne qu'elle ne peut être enlevée par les remedes ordinaires. Nous entendons par cette cauſe ſecrete de la Goute, les fruits d'un amour impur, les galanteries cuiſantes mal gueries dans leur tems, précurſeurs de la groſſe verole, dont nous pourrions fournir pluſieurs exemples : mais

nous nous bornons à un évenement tout recent.

Il n'y a pas deux ans qu'un Particulier me fut amené par un de ſes amis & des miens, pour me conſulter ſur un mal conſiderable qu'il avoit dans la bouche. En l'examinant j'apperçus d'abord un ulcere à la partie anterieure & exterieure de la machoire ſuperieure, avec carie de ſes os, toutes ſes dents étoient noires & branlantes ; il me fit enſuite voir deux autres ulceres au fonds de ſon palais, un de chaque côté, accompagné de carie des os propres de cette partie, avec gonflement & erroſion de la chair des gencives, & toute la voute du palais remplie de bourlets durs & calleux d'où découloit une ſanie virulente qui infectoit le malade ; enſorte qu'on auroit pû paſſer un ſtilet

depuis les dents incisives où étoit l'ulcere de la machoire dont l'os étoit aussi carié, jusqu'au fonds du palais où étoient les deux autres ulceres; d'où il étoit aisé d'inferer que tous les os qui construisent cette voute étoient dénuez de chairs & tous cariez, & cela avec d'autant plus de raison, que le malade faisoit aller & venir avec sa langue, comme des touches de clavecin, toutes les dents de sa machoire, particulierement les incisives.

Le malade m'ayant demandé ce que je pensois de son mal, quoiqu'il sçût bien de quoi il étoit question, ayant déja consulté plusieurs habiles gens, je lui annonçai d'abord que c'étoit la verole, & une verole des plus fâcheuses, qu'il n'avoit point de tems à perdre s'il vouloit s'en tirer heureusement.

Convaincu de ſon ſort, tant par les habiles Chirurgiens qu'il avoit déja conſultez, que par ce que je lui diſois ; il ne l'étoit pas moins des riſques qu'il couroit dans le traitement de ſa maladie en paſſant par la voye de la ſalivation qu'on lui avoit aſſûré être l'unique ſecours pour le guerir ſûrement ; il s'écria pour lors en ſanglotant, qu'il étoit un homme perdu : je fis tout ce que je pûs pour le raſſûrer contre ſes terreurs, mais il m'allegua deux raiſons de ſa crainte bien conſiderables. La premiere que ſon abſence pendant le cours de ſon traitement, porteroit à ſes affaires un notable préjudice, parce qu'elles demandoient abſolument ſa preſence. Sa ſeconde raiſon étoit le danger où l'on s'expoſe en paſſant par les grands remedes, & qu'il regardoit ce

danger plus à craindre pour lui que pour un autre, à cause de la grandeur de sa maladie, qui étoit effectivement sa plus forte raison d'apprehender ; car il m'avoüa dans la suite qu'il lui étoit peri un frere dans un semblable traitement, & que deux autres de ses amis avoient eu le même sort : sur cela même je l'exhortai à se tranquiliser, en l'assûrant que je le guerirois radicalement sans le détourner un seul jour de ses affaires, & sans l'exposer à aucun risque pour sa vie, à quoi il m'objecta l'entêtement où est le Public touchant ces sortes de cures, tout le monde étant prevenu qu'on ne peut être parfaitement gueri de la verole, qu'en essuyant ce qu'on appelle les grands remedes; c'est même le sentiment de la plûpart des Chirurgiens, & de beaucoup de Me-

decins, & ç'a été aussi le mien pendant plus de vingt ans; parce que je ne connoissois pas assez parfaitement alors de plus sûr moyen qu'en suivant cette dangereuse methode, étant encore dans l'illusion dont mes recherches & mes experiences m'ont affranchi.

Quoiqu'il en soit, la peur de la mort détermina ce malade encore plus que mes raisons à prendre mes remedes, tant il est vrai que les préjugez ont un pouvoir despotique sur l'esprit de la plûpart des hommes. Je le traitai donc & le gueris parfaitement: au milieu du traitement, la plus considerable portion de l'os du palais du côté droit s'exfolia dans toute son épaisseur, je la garde dans mon cabinet avec une moindre portion de l'os du palais du côté gauche qui s'exfolia quelque

tems après : mais ce qu'il y eut de plus heureux dans cette cure, c'eſt que je conduiſis ce traitement de maniere,que non-ſeulement j'ai reparé par le ſecours de mes remedes la ſubſtance ſolide, au moyen de quoi le malade ſe trouve exempt de la fâcheuſe incommodité de porter l'inſtrument artificiel qui s'employe en pareil cas, qu'on appelle obturateur du palais, pour empêcher en parlant un nazonnement très deſagréable ; il y a plus, c'eſt que j'ai encore reparé tous les deſordres de ſes dents chancelantes qui ſe ſont trouvées auſſi fermes que ſi elles n'avoient jamais été ébranlées, pendant qu'il y a tout lieu de croire qu'il n'en ſeroit pas reſté une dans la machoire ſuperieure, ſi le malade avoit paſſé par les remedes de la ſalivation. Nous n'avons

fait

fait cette digreſſion que pour l'inſtruction des commençans, afin de diminuer leurs ſcrupules & pour les mettre autant qu'il eſt poſſible au fait de la conduite qu'ils doivent tenir dans la cure de ces ſortes de maladies preſque déplorées.

Nous pourrions encore ajoûter à toutes les cauſes de la Goute cy-devant énoncées, les vapeurs des ſouffres groſſiers qui exalent des mineraux en les travaillant, qui s'introduiſent par les pores de ceux qui les préparent: c'eſt à quoi les ouvriers qui ſont occupez aux mines, aux preparations du mercure, aux fontes du plomb, &c. ſont aſſez ſujets, de même qu'aux tremblemens de leurs membres, & quelquefois à des morts ſubites. Ces ſortes de goutes ſont très differentes de celles qui ſont

produites par la débauche ; car elles sont pour l'ordinaire noüeuses, & les Gouteux par cette cause ont presque tous le tein pâle, morne, jaunâtre ou plombé ; ils sont de plus sujets comme nous venons de dire, aux tremblemens, aux retractions de leurs membres, à la paralisie, & ils deviennent quelquefois tous perclus de leurs membres, par l'impression que font les souffres grossiers de ces mineraux sur leurs nerfs, & sur les aponevroses de leurs muscles. Les Goutes de ce caractere sont incurables, à moins d'y apporter un prompt secours, & les malades pour guerir sont obligez de quitter ces sortes de travaux. Les bains des eaux chaudes, comme sont celles de Barege &c. y conviennent fort, en ce qu'elles ouvrent les pores de la peau, qu'elles fortifient les

ſolides, qu'elles donnent lieu à la tranſpiration & à l'écoulement des molicules mercurielles, & des ſouffres groſſiers qui irritent les fibres nerveuſes.

Il n'en eſt pas de même de la Goute qui eſt produite par un levain purement venerien; car cette Goute ne ſubſiſte que pendant l'action du virus ſur le corps du malade, parce que dès qu'on s'apperçoit que le mal eſt venerien il eſt aiſé d'y donner ordre & de la faire ceſſer; en ôtant la cauſe, l'effet ne peut ſubſiſter: il eſt beaucoup plus de ces ſortes de Goutes qu'on ne penſe.

La maſſe des fluides chargée de levains purement gouteux, ſuit le torrent de la circulation juſqu'à ce que le virus ſoit ſequeſtré par les limphatiques arteriels qui partent des paroits des arteres

ſpecialement deſtinez à l'entretien des ſubſtances ſolides, telles que ſont les ligamens, les membranes & les aponevroſes des muſcles qui enveloppent les jointures, & qui ſervent à leurs mouvemens: toutes ſubſtances dont le tiſſu eſt très-ſerré & très-ſenſible.

Or les molecules acides, ſalines acres, crochuës & piquantes qui nagent dans le flot des fluides, étant pouſſées par un mouvement de truſion dans le tiſſu des parties dont nous parlons, s'y embarraſſent, ſe ferment à elles-mêmes le paſſage, & s'encognent de plus en plus, d'où s'enſuivent des diſtentions très-conſiderables dans la trame de ces mêmes parties, ce qui les gonflent & forcent leur reſſort; de-là naiſſent leur défaut d'oſcilations, leur atonie, & les douleurs vives & perçantes

que ſentent les malades dans le fort de leurs accès, leſquelles douleurs durent tout autant que l'efferveſſence & que la roideur de l'humeur ſubſiſte, pendant lequel tems les acides ſalins ſont émouſſez & attenuez, ſecondez du regime de vie humectant, de l'uſage des remedes generaux & particuliers, ce qui contribue à la dilatation des pores, & à la tranſpiration de l'humeur, á quoi ſuccede le calme & la ceſſation de la douleur.

Dans le tems de l'inflammation des grandes douleurs &c. les malades ont donc recours aux Medecins & aux Chirurgiens, les uns & les autres font une égale attention aux ſoulagemens des malades, en calmant leurs douleurs; on ſeigne pour détourner la cauſe antecedente du mal, le regime de vie eſt reglé, les boiſ-

ſons ſont données en abondance, & les autres remedes calmants ſont employez utilement. C'eſt pendant qu'on met en uſage ces petits remedes que l'inflammation s'évanouit, que la fievre ceſſe, que les douleurs & les autres accidents diſparoiſſent. Enfin le Medecin eſt content de ſon procedé par un tel ſuccès, le malade de ſon côté s'applaudit de ſe voir, à ce qu'il croit, délivré de ſes maux ; mais ce n'eſt que pour un tems ; le malade reprend ſucceſſivement des alimens plus ſolides pour reparer ſes forces, le ſommeil vient à ſon ſecours, & d'une douce convaleſcence il paſſe à une ferme ſanté ; alors il oublie le mal paſſé, & il reprend ſon train de vie ordinaire juſqu'à la rechute.

Quand après la tempête on eſt ſur
le rivage,

L'on ne ſe ſouvient plus du Saint ni de l'Orage.

Car la ſecurité & le faux repos où ſe croyent les malades après les accès de la Goute, venans à reprendre leur même genre de vie, ſans ſe mettre en peine de la cure radicale de leur mal, ils fourniſſent de nouveaux materiaux à un nouvel accès de la Goute, & ſe repoſans ſur cette fauſſe bonnace, l'humeur gouteuſe ſe multiplie, les routes qui la conduiſent ſe di atent & s'élargiſſent, les premiers articles qui en ſont imbus, & pour ainſi dire raſſaſiez, reſtent foibles, tant qu'enfin n'en pouvant plus recevoir, l'excedant eſt pompé & repris par les conduits de renvoi, & eſt en partie porté ſur d'autres jointures où elle produit le même effet, de maniere que de poda-

gre on devient chiragre, & l'on se trouve par la suite accablé de toutes les especes de Goutes.

Mais ce n'est pas encore là tout le fruit de la Goute negligée; l'humeur qui la produit venant à se multiplier il s'en trouve suffisamment dans le flot des fluides pour faire des impressions presque sur tous les visceres. Par exemple, sur le foye où elle fait des engorgemens fâcheux & des congestions menaçantes, sur l'estomach où elle cause des indigestions & des douleurs coliquantes, sur les poulmons où elle occasionne des difficultez de respirer, des asthmes continuels ou periodiques; sur les reins où elle porte des pesanteurs, des engourdissemens, des retardemens dans la filtration de l'urine; sur le cerveau dont elle appesantit les fonctions, & rend la filtra-

tion des eſprits animaux & du ſuc nerveux imparfaite. Enfin elle porte le deſordre dans toute l'économie animale & la rend languiſſante ; c'eſt là ce qu'on appelle Goute remontée ; mais qu'on peut plus legitimement appeller Goute univerſelle ou engorgement gouteux ; parce que tous les fluides en ſont innondez, & dans ce triſte état la vie eſt ſi ennuyeuſe que l'on a vû pluſieurs perſonnes deſirer la mort.

Les pronoſtics de la Goute dépendent du tems qu'il y a que le malade a commencé d'en être attaqué, de la durée de ſes accès, de leur violence, du genre de vie qu'ont mené les malades, des cauſes de la maladie qui la font regarder comme hereditaire ou acquiſe, du fonds du temperamment des malades, & ſuivant

toutes ces conſiderations le pronoſtic en ſera plus favorable ou plus fâcheux ; enſorte que generalement parlant les Goutes hereditaires doivent être conſiderées comme plus mauvaiſes que les Goutes acquiſes, les anciennes que les nouvelles &c. Enfin l'erreur n'eſt pas moins grande de penſer que la Goute ſoit une maladie qui n'eſt pas mortelle, comme de s'imaginer qu'elle n'eſt pas gueriſſable, nous en avons dit les raiſons. Il eſt pourtant vrai que pluſieurs Gouteux vivent long-tems avec leurs maladies ; mais ce ſont ceux qui obſervent un regime regulier ; car dans la plûpart, ce n'eſt que lorſqu'ils y ſont forcez par les douleurs qu'ils ſouffrent, ou que l'alteration du levain de l'eſtomach leur ôte l'appetit, étant corrompu par le ferment gouteux ; & en

ce cas l'on peut bien dire que ce n'eſt pas le malade qui reforme ſon regime ; mais que c'eſt la maladie qui l'oblige à le changer.

La cure de la Goute eſt donc d'autant plus difficile qu'elle eſt inveterée & que l'on a negligé d'y apporter les remedes convenables. L'on ſçait encore que plus les accès ſont frequens & longs, plus la cure en eſt ennuyeuſe, les Goutes noueuſes ſont plus opiniâtres que celles où il ne reſte qu'un ſimple engorgement dans la trame des membranes, des ligamens & des aponevroſes des muſcles qui les lient & qui font mouvoir toutes les articulations; les Goutes tuſſeuſes, chaulées & plâtreuſes ſont incurables ; parce qu'elles raccorniſſent & rongent les liens des articles ; mais elles ne font pas, pour l'ordinaire, ſi promptement perir les malades que

celles qui ſont entretenuës par un acide vitriolique piquant & ſalin qui a pris le deſſus dans la maſſe, & qui s'eſt emparé du flot des fluides.

Si les acides viciez qui cauſent les douleurs de la Goute prennent tellement le deſſus dans le torrent des fluides, tant humoraux que ſpiritueux, qu'ils ſe faſſent ſentir dans les premieres voyes par des coliques, des nauſées & des vomiſſemens, qu'ils attaquent la poitrine par des difficultez de reſpirer & des aſthmes qui ſaiſiſſent juſqu'à la gorge, il arrive ſouvent que les malades ſuccombent à ces ſortes d'accidens. Il en eſt de même lorſqu'elle occaſionne les bluettes dans la vûë, des peſanteurs de tête, des vertiges qu'on qualifie de vapeurs faute de diſcernement; mais ce ſont des vapeurs très-

menaçantes contre lesquelles on ne sçauroit trop promptement se précautionner.

La cure de la Goute a deux tems & deux vûës pour principal objet, sçavoir celui du paroxime & de paliation, & celui de l'absence ou de la fin du paroxime de preservation ou de cure radicale.

A l'égard du tems du paroxime, comme il est excité par un effort de la nature qui pousse au dehors les humeurs viciées & piquantes, il faut seconder ses mouvemens & lui aider en flatant d'abord l'humeur effarouchée & dans une espece d'orgasme, & suivre exactement les quatre tems de l'accès, en administrant en chacun de ces tems les secours necessaires suivant la nature des symptômes; car quand la nature est foible & que le paroxime ne

remplit pas bien tous ſes tems, qu'il reſte dans la maſſe des fluides une partie de l'humeur qui auroit dû produire la criſe parfaite, cette humeur ſi elle n'eſt rappellée à ſa deſtination peut être portée ſur d'autres parties & devenir funeſte.

Pour éviter cet inconvenient on ordonne un regime convenable, comme ſont quelques portions diaphoretiques, on tempere les acides trop acres reſtez en chemin, évitant de trop rafraîchir, crainte d'épaiſſir les fluides; c'eſt pourquoi les narcotiques tant pris interieurement qu'appliquez exterieurement, doivent prudemment être employez dans ces ſortes de traitemens. Si le corps eſt trop replet, le temperamment ſanguin, les parties trop enflammées, & qu'il y ait de la fievre, il faut mettre la

ſaignée en uſage, comme dans toutes les autres phlogoſes ou diſpoſitions inflammatoires; car c'eſt une erreur de penſer que la ſaignée ſoit nuiſible en ces occaſions; puiſqu'en vuidant les gros vaiſſeaux on débarraſſe les moindres, dans leſquels ſe forment toujours les obſtructions, on calme la fougue du ſang qui eſt alors en efferveſcence, on facilite la circulation de tous les fluides, & l'on éloigne tous les accidens; mais l'uſage en doit être moderé.

L'illuſion n'eſt pas moindre chez la plupart des Gouteux qui penſent que la ſeignée excite la Goute, ou en avance l'accès; parce qu'il eſt arrivé aſſez ſouvent que ſe trouvant indiſpoſez par des maux, comme nous l'avons dit, qui en étoient les avant-coureurs, & qui demandoient la

ſeignée, il eſt, dis-je arrivé, que l'accès ayant immediatement ſuccedé à ce remede, on en a conclud que c'étoit la ſeignée qui avoit cauſé l'accès. Belle concluſion ! mais ces perſonnes-là ne ſçavent pas que s'ils n'avoient pas été ſeignez, l'accès auroit été plus fâcheux, comme l'experience l'a ſouvent fait voir; un peu de reflection ſenſée doit faire revenir les plus préoccupez ſur ce ſujet. Les lavemens anodins dans le tems même du commencement de l'accès, auſſi-bien que les purgations minoratives en nettoyant les premieres voyes ſont encore d'un grand ſecours.

Les vomitifs peuvent même avoir lieu dans la ſuite de l'accès, pour peu quils ſoient indiquez par la diſpoſition du malade; mais entre tous les Eme-

tiques le Kermes mineral, quoi que moins sûr dans ses effets que tous les autres Emetiques, doit néanmoins leur être préferé; parce qu'il ne fait pas de si violentes impressions sur les membranes de l'estomach, qu'il ne cause pas de si fortes secousses à cet organe, & que d'ailleurs étant diaphoretique il pousse par la transpiration, & il peut exciter de legeres sueurs.

Dans le déclin de l'accés les boissons vulneraires, & legerement sudorifiques, sont fort convenables, telles que sont l'usage du Thé leger, les tisannes de Squine & de Salsepareille pour la cure de ce mal, tant pour adoucir les aigres du sang que pour procurer la transpiration suivant les sages conseils d'un habile Medecin.

Lorsqu'on se propose la cure

radicale de la Goute l'on n'y sçauroit proceder de trop bonne heure, & l'on n'y peut parvenir qu'en détruisant absolument dans toute la masse des fluides les levains gouteux : C'est ce que nous appellons ruiner la cause antecedente de la maladie. Après quoi l'on viendra aisement à bout de la conjointe, en faisant transpirer les parties affligées,& en les fortifiant: C'est un axiome constant en Philosophie que la cause étant ôtée l'effet cesse.

Le meilleur parti qu'on a crû devoir prendre jusqu'à ce jour pour se délivrer des cruelles poursuites de la Goute , a été celui de la diete & de l'usage du lait. Cette methode affoiblit à la verité l'ennemi ; mais elle ne l'extermine pas ; elle peut même en bien des occasions le for-

tifier, nous entendons parler de l'uſage du lait : car il ne convient qu'après avoir ſuffiſamment évacué les levains acides du ſang, & détruit l'aigreur.

Ettemuler propoſe deux diettes principales pour la cure de la Goute, qui, dit-il, tiennent lieu de remedes ; ſçavoir la diette ſudorifique, & la diette de lait, il dit que la ſudorifique étoit d'un uſage plus approuvé parmi les Anciens ; mais que les Modernes preferent la diette de lait ; & il cite à ce ſujet Greſelius qui a fait un Traité entier de la cure de la Goute par le lait, ainſi que Wachmidius, qui merite, dit-il, d'être lû ſur la foi des experiences qu'il cite. On peut fort bien ſur cet article concilier les Anciens avec les Modernes; car les diaphoretiques & le lait peuvent également

avoir lieu dans la cure de cette maladie, l'essentiel en cela ne git qu'à sçavoir bien choisir & placer les uns & les autres.

Les Medecins de notre tems ont suivi autant qu'ils ont pû cette derniere methode; un grand Prince fort maltraité de cette maladie s'étoit réduit à ce genre de vie par le conseil de ses Medecins, les vaches ses nourices le suivoient par tout; c'est une cuisine sans aprêt, & d'une dépense fort modique.

Quelques particuliers pour trouver de l'adoucissement dans leurs maux en ont voulû user de même; mais cependant plusieurs n'ont pû long-tems la soutenir, & d'ailleurs, comme on l'a déja dit, ce n'est pas une cure radicale, elle donne seulement du relâche aux grandes douleurs: Elle pourroit néant-

moins avoir lieu après qu'on auroit abſolument dépoüillé les fluides de tous les acides viciez, & les avoir purgez des ſels acres dominans qui cauſent le mal, ce qu'il eſt très-poſſible d'executer, en y joignant les antidotes convenables.

Nous ne rapporterons pas ici les remedes décrits par un grand nombre d'Auteurs que nous avons citez, les croyant plus propres à embaraſſer les commençans qu'à operer la cure radicale de ce mal.

Ettemuler eſtime que le vomiſſement convient aux approches de l'accès de la Goute; mais qu'on doit faire préceder l'uſage des yeux d'écrevices préparez, dautant que l'acide a ſa ſource dans l'eſtomach; que ſi le vomiſſement n'a pas lieu, on donnera de doux purgatifs, à

quoi on mêlera les remedes qui temperent l'acide ; par exemple les os humains préparez & calcinez, les pilules aloétiques avec les apropriez à l'imitation de Tachenius.

Le même Auteur dit, que les narcotiques ne ſont jamais utiles ni pris interieurement, ni employez en forme topique ; ils rendent, dit-il, le mal plus rebelle ; ils empêchent le mouvement de la nature, & font, comme on dit, rentrer la Goute, quoiqu'ils calment un peu les violentes douleurs. Il va plus loin, & dit, que l'abus de l'Opium diſpoſe les Gouteux à la Paraliſie ; & plus bas il ne laiſſe pas d'avancer plus ſûrement qu'on pourroit le donner au commencement de l'accès. Ce n'eſt qu'entre de mauvaiſes mains que les narcotiques de-

viennent dangereux ou inutils, l'Opium eſt d'un uſage merveilleux lorſqu'il eſt bien employé.

Ettemuler en continuant recommande ſur tout les remedes dans leſquels dominent les ſels volatils, comme plus propres à détruire les acides de la Goute, & les chaſſer dehors; il propoſe comme ſpecifique le Chamædris, le Chamæpithis, l'Eau Artritique, l'Eſprit de Sel Armoniac, l'eſprit de vers de terre, &c. dont on trouve une infinité de formules dans Senert, Riviere & Vuilis.

Quant aux Topiques, dit le même Auteur, on doit éviter les onctueux, & les graiſſeux qui bouchent les pores, empêchent l'inſenſible tranſpiration, cauſent des contractions trés-opiniâtres & augmentent le mal. Cela eſt vrai de quelques-uns, &

de la maniere de les employer, mais non pas de tous, comme nous le dirons dans le Chapitre suivant; car lorſqu'ils ſont bien choiſis, comparez à la nature du mal, bien combinez & induſtrieuſement adminiſtrez, loin d'être nuiſibles ils ſont trés-efficaces; c'eſt ce qui git en fait. Ettemuler veut donc qu'au lieu d'onguent, qu'on employe les emplâtres compoſées des nervins, & des cataplaſmes chauds, il donne le prix aux Topiques ſavoneux, & ſur tout au baume Podagrique de Rhumelius dont le ſavon eſt la baze. Le ſavon de Veniſe diſſout dans l'Eſprit-de-vin, & appliqué ſur le mal, eſt un bon remede; on s'en ſert toujours en forme liquide pour obtenir un effet plus ſûr & plus prompt, l'eau externe pour les Goutes, l'eau de chaux vive & l'Eſprit

l'Eſprit de Sel Armoniac ſont auſſi d'un bon uſage.

La Chirurgie, dit le même Auteur, fournit les veſſicatoires avec les cantarides, qui ſont, dit-il, les meilleurs, tant pour l'application que pour la cure radicale ; mais nous ne ſçaurions, avec tout le reſpect que nous portons à la memoire de cet excelent Auteur, nous ne ſçaurions, dis-je, être de ſon ſentiment, ni approuver les emplâtres veſſicatoires, ni les cataplaſmes de moutarde, par les mauvais effets que nous en avons vûs lorſqu'on les a mis en uſage en pareil cas contre notre avis ; ces ſortes de remedes ſont pires que le mal ; ils cauſent des douleurs inſupportables, des rétentions d'urine, des brûlures, des ulceres & la fiévre, en portant encore de l'irritation dans

les fluides. Les Cauteres actuels & potentiels ne ſont pas moins pernicieux.

Après avoir parlé de tous ces remedes propoſez par Ettemuler Auteur reſpectable, nous allons donner quelques deſcriptions de ceux de notre Auteur favori en fait de Remedes; parce que nous les eſtimons plus excelens & plus efficaces que beaucoup d'autres; d'autant que nous en avons fait de longues & ſérieuſes épreuves : Nous commencerons par ſes remedes interieurs propres à détruire le vice des acides, & à dégager les ſels âcres dont les fluides ſont empreints, ſans quoi il eſt impoſſible d'obtenir la cure radicale de la Goute opiniâtre.

Panacée d'antimoine catartique de David Planis-Campy.

Prenez une livre d'Antimoine qui ait été deux fois fondu, Vitriol rubrifié deux livres, mêlez le tout enſemble, & le mettez enſuite dans une cornuë avec quatre onces de vin-aigre diſtilé, chaſſez tous les eſprits pendant l'eſpace de douze heures au feu de reverbere, alors déflegmez par le bain tout ce qui peut ſe trouver dans le recipiant, & il demeurera une huile jaune comme de l'or au fond du vaiſſeau; Prenez une once de cette huile, extrait d'aloës hepatique une once & demie, extrait de turbit blanc une once, extrait d'hermodates deux onces, mêlez le tout enſemble & le digerez au bain l'eſpace de

huit jours, puis faites exhaler à chaleur lente toute l'humidité ſuperflue, juſqu'en telle conſiſtance qu'on en puiſſe former des pilules avec le ſirop d'yve artritique, la doze ſera de quatre, ſix ou huit grains.

Vin medecinal antipodagrique de Planis-Campy.

Prenez Turbit blanc, Hermodates & Scamonée d'Halep préparée avec l'eau de pluye, de chacun trois onces, chou marin ſix onces, mettez tout cela concaſſé enſemble dans un petit ſac de toile blanche & bien claire; Prenez enſuite du girofle, du gingembre, de la canelle fine de chacun une once; poudre diarodon abatis, & du diambra, de chacun un gros & demi; pulveriſez le tout enſemble, &

cette poudre vous la mettrez en un autre petit ſachet à part. Cela fait, prenez vingt livres de vin blanc nouveau qui n'ait pas encore boüilli, & le mettez dans un vaiſſeau d'aſſez grande capacité avec les deux ſachets, laiſſant le vaiſſeau en lieu chaud à découvert, juſqu'à ce qu'il ceſſe de boüillir; après rempliſſez le vaiſſeau du même vin blanc, mais purifié, étant bien bouché. Laiſſez-le ainſi l'eſpace de ſix ſemaines; à la fin deſquelles retirez le vin, clair, pur & net. Prenez enſuite le ſachet où ſont les laxatifs, & les exprimez bien fort dans la preſſe, mêlant ce qui en ſortira avec ledit vin, le laiſſant ainſi l'eſpace de dix jours, afin que le vin s'empreigne de nouveau des qualitez purgatives. Finalement prenez bon miel eſpumé, ſucre fin, de

chacun une livre & demie ; canelle quatre onces que vous ajouterez audit vin & paſſez par la manche d'hypocras, & gardez le tout dans des fioles bien bouchées pour l'uſage. La doze eſt de trois onces avec eau diſtilée d'yve artritique, plus ou moins, ſelon la nature du mal & les forces du malade.

Hipocras laxatif de David Planis-Campy.

Prenez racines d'accorus une once ; ſemence d'anis & de fenoüil de chacune trois gros ; épitime, fleurs de geneſt, de violette, de bugloſe, & d'accorus de chacune une poignée ; hermodates blanches ſix gros ; ſené un gros & demi ; turbit demi gros ; écorce de mirobolans ; citrins & cubebes, de chacun

deux gros ; cinamome, gerofle, garange, de chacune un gros ; vin blanc très-bon deux mesures, sucre quantité suffisante. On y peut adjouter si l'on veut la racine seche d'oxilapatum, ou rubarbe des Moines, & du mechoacan à discretion, les laissant infuser pendant cinq ou six jours en lieu chaud, le passer par la manche pour faire l'hipocras laxatif, la doze est de deux gros, il purge fort doucement.

Pilules éleborines anti podagriques de Planis-Campy.

Prenez élebore noir préparé une livre, extrait de rubarbe deux gros, extrait de sené deux gros & demi, extrait d'hermodates un gros & demi, mastic deux gros, diamusc doux trois gros, mettez le tout ensemble, que vous ferez distiler

à feu lent : ajoutez sur la fin essence d'aloës préparé deux onces ; faites masse, ajoutant en la malaxant du sirop de mirtille, la doze est d'une scrupule jusqu'à deux, en en formant des pilules; desquelles userez long-tems le matin à jeun, prenant par-dessus un boüillon où aura cuit de la salete, bourache & buglose, continuant cet usage depuis le mois de Novembre jusqu'au mois d'Avril, & cesser pendant l'Eté. Ce remede sert à la podagre confirmée de nodus & de tophes, la guerissant totalement & préservant d'icelle.

Voilà les remedes interieurs que propose Planis-Campy dans son Traité particulier de la Goute, pour la cure radicale de cette maladie. Il en propose encore plusieurs autres excelens dans sa Pharmacopée spagerique, & dans son

ſon Bouquet chimique pour le même ſujet, qui ſont auſſi propres à d'autres maladies. Nous allons paſſer aux remedes Topiques du même Auteur.

Liqueur de David Planis-Campy contre la Podagre.

Prenez une bonne poignée de limaces, autant de ſel commun, comme auſſi de la ſemence d'hyebles ; concaſſez le tout dans un mortier, puis le mettez dans une manche d'hipocras, & icelle ſuſpenduë en la cave, recevez la liqueur lubrique qui en diſtillera, laquelle mettrez en un vaiſſeau de plomb bien bouché, & le gardez pour l'uſage ; de cette liqueur oignez quatre jours durant le lieu affecté, & vous verrez merveille, dit l'Auteur. Nous croyons qu'au

lieu de ſel commun, le ſel armoniac ſeroit encore plus efficace.

Ou bien

Prenez vitriol romain, faites-le deſſecher dans le four, telle quantité que vous voudrez; triturez-le avec eau marine, puis mettez à putrefier dans le fien de cheval, tant plus long-tems, tant meilleur eſt. Filtrez par après cette liqueur, & la gardez pour l'uſage, qui eſt un linge moüillé en icelle, & appliqué ſur la partie affligée.

Ou bien

Prenez huile de ſemence d'hyebles faite par expreſſion quatre gros, momie deux gros, camphre un gros, rendez le tout dans un mortier de marbre en forme de liniment, duquel la partie malade ſera ointe.

Les feüilles d'hyebles appliquées dans le declin de l'accès

ſont d'un grand ſecours. Les ſemences de cette plante pilées & priſes interieurement, purgent doucement les ſeroſitez : elles ſont bonnes pour les Gouteux, & pour les Hydropiques. L'on peut encore faire avec le fruit de cette plante étant bien mur, un miel purgatif pour prendre en lavement.

Poudre artritique de Planis-Campy.

Prenez Hermodates, Turbit très-bon, diagrede, feüilles de ſené, rapure de crâne humain, ſucre, de chacun un gros ; mêlez enſemble & faites poudre très-ſubtile, la doze eſt d'un ſcrupule au matin avec eau d'yve artritique par trois ou quatre jours de ſuite, elle purge doucement toutes les fluctions podagriques.

Baume anti-podagrique de Planis-Campy.

Prenez une livre de vitriol calciné jusqu'à couleur flave, miel vierge avec sa cire comme on le prend aux ruches une livre; terrebenthine quatre onces; vervene, romarin, de chacune six onces; mêlez le tout & distilez par alambic à feu lent en arene, jusqu'à siccité; cefait, laissez refroidir, puis prenez la tête de mort qui sera spongieuse & noire,& faites-la réverberer jusqu'au blanc; pulverisez-le, & après mettez par-dessus la liqueur qu'en aurez tiré, laquelle vous redistilerez pour la seconde fois, & garderez pour l'usage. Ce baume appaise promptement la douleur de la Goute.

Cataplâme bon pour le même effet.

Prenez fiente de vache noire une livre, miel trois onces, alun deux gros, un jaune d'œuf, bol d'Armenie une once. Faites cataplâme avec eau de veronique, & vin-aigre ce qu'il en faudra, ajoutant ſur la fin du camphre un gros.

Baume mitigatif de la podagre de Planis-Campy.

Prenez maſtic, oliban, mirrhe, ammoniac, pedelium, opoponax, ſagapenum, mumie, de chacun deux onces, tartre une once & demie, vitriol une livre, eau-de-vie quatre livres; diſtilez par alambic, & de cette liqueur oignez la partie.

Autre Baume de Planis-Campy.

Prenez huile de la machoire inferieure d'un vieux cheval de poste, huile des os humains exposez plusieurs années au Soleil & à la Lune, huile de sang de cerf, rectifiez de chacune une or ce, huile de carrons, de terebenthine, & de genievre, de chacune trois onces; mettez ensemble & distilez au bain; de la liqueur qui en découlera, oignez la partie affligée. Quelques-uns ne prennent que l'une des trois premieres huiles susdites; mais je les y ai mises toutes trois pour plusieurs raisons. La purgation avec les pilules suivantes doivent préceder l'usage de ce Baume.

Pilules mercurieles anti-podagriques de Planis-Campy.

Prenez Mercure précipité

avec l'or demie once, aloës hepatique dépuré en eau d'yve artritique, par ſept fois, deux gros; fleurs d'antimoine reverberées un gros, ſafran d'acier demi gros, muſc de Levant quatre grains; réduiſez le tout en maſſe avec eſſence, ou extrait de ſtechas arabic, y ajoutant cinq ou ſix goutes d'huile de vitriol. Formez de cette maſſe pilules comme petits pois, deſquelles donnerez une le matin à jeun, une fois ſeulement par chaque ſemaine.

Autres Pilules anti-podagriques du même Auteur.

Prenez aloës lavé neuf fois avec eau de conſoulde moyenne, un gros & demi; tintures de ſoleil, de corail, de perles, d'antimoine & des carrolins, de cha-

cune douze grains ; mirrhe rouge, thus blanc préparé, de chacun demi gros ; vraie corne de licorne quatre grains, safran vulgaire sept grains, musc de Levant deux grains ; faites masse avec sirop magistral antipodagrique, formez pilules comme pois, desquelles en donnerez deux le matin à jeun.

Onguent mitigatif du même Auteur.

Prenez de l'eau de la troisiéme distilation du sang humain sept onces, graisse humaine une once, huile rosat demie once, savon de Venise liquefié demie once ; faites onguent, dont vous oindrez chaudement la partie jusqu'à l'entiere guerison. Il se conserve dix ans, si on le conserve en lieu frais.

DU RHUMATISME.

NOUS traitons du Rhumatiſme immediatement après avoir traité de la Goute, à cauſe des rapports que ces maladies ont entr'elles, tant du côté des cauſes qui les produiſent, de celui des accidents qui les accompagnent, que de celui des remedes qui conviennent pour la cure de l'une & de l'autre maladie : avec cette difference néanmoins, qu'il n'y a qu'un certain nombre de perſonnes qui ſont attaquées de la Goute, & qu'il y en a très-peu qui n'ayent ſenti pendant le cours de leur vie quelques atteintes de Rhumatiſmes ; que ceux qui ont des attaques de Goutes en ſouffrent de

plus frequentes recidives que du Rhumatiſme, que la Goute ſe fait le plus ſouvent ſentir aux jointures & aux parties nerveuſes, & que le Rhumatiſme s'étend indifferemment ſur toute l'habitude du corps, & qu'il moleſte indiſtinctement le corps des muſcles, leurs fibres nerveuſes & aponevrotiques & leurs conduits charnus; que la Goute eſt ordinairement accompagnée de tumeurs, de chaleurs, & d'inflammation, & non les Rhumatiſmes. Enfin nous voyons des Rhumatiſmes gouteux & des Goutes rhumatiſantes, & alors les accès de l'une & de l'autre maladie ſont de plus longue durée, les douleurs en ſont plus vives, & la cure plus difficile.

Il ne nous eſt pas permis de rapporter autant de deffinitions du Rhumatiſme que nous en

avons donné de la Goute ; parce qu'il y a peu d'Auteurs qui en ayent traité, quoique cette maladie ſoit fort frequente & qu'elle faſſe cruellement ſouffrir ceux qu'elle attaque, & que d'ailleurs elle ſoit quelquefois très rebelle aux remedes.

Nous deffiniſſons le Rhumatiſme, une maladie douloureuſe & poignante, qui empêche l'action des parties qu'elle occupe, cauſée quelquefois par l'infiltration, le dépôt & l'obſtruction d'une lymphe viciée, ou chargée de ſels acres.

Les differences des Rhumatiſmes ſe tirent particulierement des parties qu'ils attaquent ; ſurquoi nous les diſtinguerons d'abord en univerſels & en particuliers.

Les Rhumatiſmes univerſels ſont ordinairement accompa-

gnez de douleurs de tête, de fiévre, d'inſomnie, & quelquefois d'enflures & bouffiſſures des membres, comme dans la leucoflegmatie.

Les Rhumatiſmes particuliers attaquent quelquefois les bras, & quelquefois les jambes. Ceux qui attaquent les parties ſuperieures comme les bras, interessent ſouvent les jointures de l'épaule, les clavicules, ſouvent même les vertebres du col, celles du dos, & fatiguent la reſpiration.

Ceux qui attaquent les parties inferieures, comme ſont les cuiſſes & les jambes, occupent auſſi très-ſouvent les regions des reins, de l'os ſacrum & des hanches; quelquefois un ſeul côté, d'autres fois les deux enſemble; & lorſque l'humeur peccante s'arrête ſur les aponevroſes des muſcles

maſſifs & profonds qui ſervent à mouvoir les cuiſſes, & qu'elle ſe répand ſur le faſcialata qui eſt preſque tout nerveux, les douleurs en ſont extrêmes, & de longue durée, ſurtout lorſqu'il ſe mêle à l'humeur qui produit ces Rhumatiſmes quelques levains gouteux ou veneriens, comme il arrive aſſez ſouvent.

Il peut auſſi fort bien arriver des Rhumatiſmes aux parties exterieures de la tête, lorſque l'humeur rhumatiſante ſe répand ſur les muſcles frontaux & occipitaux, qui ſont preſque tout nerveux. En effet nous voyons tous les jours dans la pratique que les grandes douleurs de tête ſe calment par l'uſage des remedes generaux, & par le regime de vie; mais qu'il en faut quelquefois venir à des remedes particuliers. Lorſque ces douleurs rhumati-

ſantes n'occupent que la partie poſterieure de la tête, qu'elles ſe répandent ſur la nuque du col, où elles cauſent ce qu'on appelle torticoli, & ſur les épaules, la tête en eſt dégagée. Il peut auſſi arriver des torticolis particuliers & indépendamment de ces ſortes de Rhumatiſmes, ceux-ci ne ſont pas de longue durée ; les frequentes recidives des Rhumatiſmes font ſoupçonner aux gens éclairez qu'il y a dans les fluides quelque mauvais mêlange, & ces preſomptions ſont aſſez bien fondées pour l'ordinaire.

Les cauſes des Rhumatiſmes ſont interieures & exterieures ; les cauſes interieures ſont preſque les mêmes que celles de la Goute, parce qu'elles dépendent preſque toujours de la conduite dans la maniere de vivre,

& que c'eſt ordinairement de cette ſource d'où procede la dépravation des fluides : dumoins devons nous conſiderer ces cauſes interieures, comme les effets de la dépravation de la lymphe, ou comme une lymphe degenerée de ces qualitez douces & balſamiques, devenuës ſalines & acres, laquelle en s'accrochant par les ſels hériſſez qu'elle preſente dans le tiſſu des membranes & des autres ſubſtances nerveuſes, elle les irrite, les agace en s'inſinuant dans leurs fibres par leurs pointes crochuës, d'où s'enſuivent les vives douleurs que cauſent certains Rhumatiſmes, & qui empêchent les libres mouvemens des membres affectez.

Les pointes angulaires des ſels acres que contient la lymphe, ainſi enclavées dans la trame des membranes & dans le tiſſu des

autres parties nerveuſes qu'elles moleſtent, & dans leſquelles elles excitent des divulſions poignantes & dilacerantes, doivent cauſer les douleurs très-aiguës auſquelles ſont ſouvent expoſez ceux qui ſont ſujets aux Rhumatiſmes, de même que de l'impuiſſance des membres qui en ſont entrepris.

Tout ce que nous diſons de la nature, & des effets des ſels acres contenus & dominans dans les fluides qui arroſent nos membres & qui produiſent les violens Rhumatiſmes, eſt trop évident pour n'en être pas perſuadé ; mais pour s'en convaincre encore plus pleinement, il ne faut que faire attention aux violentes douleurs que ſouffrent quelques perſonnes attaquées de ce mal, ſurtout lorſque la neceſſité les oblige à ſe remuer, ou même lorſqu'on les remuë

remuë pour quelques besoins urgens ; car elles ne sont pas toujours en état de se remuer d'elles-mêmes, tant elles sont accablées par les extrêmes douleurs qu'elles souffrent, ce qui les force alors à faire les cris les plus perçans. Ce ne peut donc être que de la roideur des sels infiltrez dans le tissu nerveux des parties sensibles, d'où procedent de si cruelles lamentations.

Il y a plusieurs causes exterieures des Rhumatismes, comme sont les chutes, les coups, l'air froid, les bains froids, le sejour dans les lieux bas & humides, l'habitation dans des maisons nouvellement bâties, passer subitement d'un air chaud dans un lieu froid, s'endormir long-tems sur l'herbe & couvert d'arbres touffus qui fournissent beaucoup d'ombrage, comme sous un

noyer, lorſqu'on a chaud, reſter long-tems à un vent coulis & froid, &c. Toutes ces particules d'air froid & humide s'inſinuent au travers des pores de la peau, & donnant aux fluides des diſpoſitions à leur épaiſſiſſement, retardent la circulation de tous les ſucs, & ralentiſſent la diſtribution du ſuc nerveux & des eſprits animaux, qui ſont les principaux inſtrumens de tout le corps & de la liberté de toutes ſes actions.

Les Rhumatiſmes, ainſi que la plûpart des maladies, ont pour l'ordinaire quatre tems differens qui ſont, leur commencement, leur augmentation, leur état & leur déclin. Nous avons dit pour l'ordinaire, parce qu'il eſt arrivé quelquefois que l'état du mal s'eſt trouvé tout-à coup avec le commencement; c'eſt ce qui s'eſt trouvé particulierement

lorſque les maux ſe ſont déclarez la nuit, & ont ſaiſi les malades en dormant, qui s'éveilloient avec des douleurs affreuſes & deſeſperantes.

Dans le commencement des Rhumatiſmes, dans leur cours ordinaire, les douleurs ſont legeres & ſupportables, & pour lors les membres ne ſont qu'engourdis, & leur action n'eſt pas totalement empêchée, mais ſeulement difficile & penible; parce que la lymphe viciée qui les produit n'eſt pas tout-à-fait hors de ſa route, & que ſa petite quantité écartée n'a encore fait qu'une legere impreſſion ſur les parties, ſans avoir fait divulſion ni écartement aux ſubſtances.

L'augmentation de ce mal ne ſe manifeſte qu'autant que les ſels âcres ſe ſont multipliez & exaltez dans les fluides, qu'il s'en

eſt beaucoup engagé dans les ſubſtances nerveuſes qu'ils ont entamées. Il en eſt de même des acides & des aigres dominans dans la lymphe, ſuivant que leur émancipation eſt plus conſiderable, & qu'ils ſe ſont frayez des routes plus diverſes & plus étenduës dans les parties nerveuſes qu'ils irritent ſans ceſſe par leur preſence & par leur contact actuel. Voilà donc ce qui augmente la douleur, le défaut d'oſcilations, & l'empêchement de l'action des membres.

Dans l'état de cette maladie ; toutes les erruptions cachées ſont faites, les ſtaces des ſels acres ſont établis dans le tiſſu des fibres nerveuſes, & dans toutes les porroſitez que ces ſels tiennent captives & hors d'état d'agir ; en un mot elles en ſont

rassasiées & continuellement irritées. C'est pour lors que les douleurs sont d'autant plus vives & plus fatigantes, qu'elles sont continuelles, & que l'action des membres affligez est totalement abolie. Etat malheureux & déplorable pour les malades !

Enfin lorsque la maladie est dans son declin, les douleurs deviennent plus supportables & les autres accidents plus moderez, ce qui n'arrive qu'après que les sels acres ont été suffisamment dissous, fondus & émoussez, ou que les aigres du sang ont été adoucis par un regime de vie humectant & délayant, qu'ils ont été en partie évacuez par les saignées, par les diaphoretiques & par les purgatifs bien comparez à la nature du mal & proportionnez au temperament des malades, joints aux applica-

tions des remedes exterieurs les plus convenables.

Il paroît par tout ce que nous venons de dire à l'occasion de la cause des Rhumatismes, que la lymphe ne pêche pas seule dans la production des Rhumatismes, mais que le suc nerveux y a bonne part ; aussi est-il certain que les conditions du suc nerveux suivent de près & sont très-susceptibles des qualitez de la masse des fluides dont ils émanent.

Cela étant ainsi, il n'y a aucun lieu de douter que les fluides étant surchargez de sels acres, ou d'acides corrosifs, il est d'une necessité indispensable que le suc nerveux qui en est produit tienne beaucoup de leurs qualitez, d'où il suit du même principe que les esprits animaux qui sont distribuez aux parties malades en sont troublez.

Si nous ajoutons encore à tous ces chefs d'accuſations des fluides viciez comme cauſes des Rhumatiſmes, le mêlange des levains étrangers dont nous avons parlé, qui font des complications dans cette maladie, ne pouvons-nous pas dire qu'il ne peut reſulter de ces mêmes mixtions que de très-grands maux ; d'une longue & difficile gueriſon, & que l'on n'en peut obtenir radicalement la cure, qu'on n'en ait détruit au préalable toutes les complications.

Or ſi des Rhumatiſmes ordinaires & ſans aucun ſoupçon de levain verolique &c. ont reſiſté pendant pluſieurs mois à tous les remedes uſitez pour la cure de ces ſortes de maux, même à de prétendus remedes ſpecifiques, diſtribuez par des gens ſans connoiſſance & ſans aveu, de-

vons-nous nous étonner ſi l'on n'a pû parvenir à la gueriſon de ce mal, lorſqu'il s'eſt trouvé long-tems fomenté par de ſemblables cauſes; puiſqu'il arrive ſouvent qu'elles en ſont le ſeul & unique foyer, comme nous l'avons vû ſouvent arriver, la maladie s'expliquant par la ſuite par des démonſtrations univoques.

Prono-ſtic.

Le pronoſtic des Rhumatiſmes peut ſe tirer ou de leur eſſence, ou de leurs cauſes, du temperament des malades, de leur âge & des accidens qui accompagnent la maladie.

A l'égard du pronoſtic tiré de l'eſſence du Rhumatiſme, ou des cauſes qui le produiſent, nous devons enviſager celui qui eſt produit par des cauſes interieures, & qui conſtituent ſon eſſence actuelle, comme plus mauvais pour l'ordinaire, que celui

qui

qui ſera occaſionné par des cauſes exterieures, ſurtout lorſqu'il s'eſt joint aux cauſes interieures quelques ſemences gouteuſes, veneriennes &c. C'eſt auſſi ce qui fait que les Rhumatiſmes gouteux ſont ſi rebeles aux remedes, & que ceux qui participent d'une virulence venerienne ne gueriſſent parfaitement, comme nous l'avons dit, qu'après avoir abſolument détruit le vice introduit dans les fluides, par lequel cette maladie a été, ou immediatement produite, ou devenuë compliquée; ce qui peut s'accomplir facilement, non par le flux de bouche, comme le penſent, plûtôt par tradition & par prevention qu'autrement, la plûpart des Praticiens; mais par des remedes bien comparez à la nature de la maladie, qui ſont pour le moins auſſi ſûrs que ceux

du flux de bouche que nous improuvons, étant incertains & souvent très-préjudiciables à la vie des malades, ou les mettant dans un danger éminent, comme on n'en voit que trop d'exemples.

Il est donc de la prudence de ne point faire de pronostic décisif sur cette maladie qu'après en avoir fait un examen très-serieux, après s'être suffisamment instruit de sa nature, & en avoir bien démêlé toutes les circonstances; car plus la matiere qui fait le mal pêche en quantité & en qualité, plus la maladie est rebelle aux remedes.

Si le Rhumatisme attaque une personne d'un temperament délicat & naturellement infirme, le pronostic n'en peut être trop circonspect.

Enfin le jugement que nous

faiſons des Rhumatiſmes, eû égard aux accidents qui les accompagnent, c'eſt que ceux qui ſont compliquez de fievres, de grandes douleurs, de l'impuiſſance des membres, de treſſaillemens, de convulſions, de flogoſes, d'emphyſemes &c. ſont plus à craindre que ceux qui ſont exempts de la plûpart de ces ſymptômes.

Souvent les Rhumatiſmes ne deviennent univerſels que pour les avoir negligez dans les commencemens, & lorſqu'ils n'occupoient encore qu'une partie, comme nous l'avons vû arriver pluſieurs fois à des perſonnes qui ont été enſuite dans l'impuiſſance d'agir pendant pluſieurs mois & qui n'ont été rétablis qu'après de longues & cruelles ſouffrances.

La cure du Rhumatiſme dé-

pend donc de la connoiſſance parfaite de cette maladie, & de ſes differences, d'où il s'enſuit que la maniere de proceder dans l'adminiſtration des remedes qui lui conviennent n'eſt pas ſi indifferente qu'on le penſe communément ; le traitement de ce mal demande par conſequent beaucoup de diſcernement & une grande experience pour y bien réüſſir ; auſſi ſont-ce des fautes que l'on commet dans le traitement de cette maladie, d'où naît leur durée, à cauſe de la mauvaiſe methode qu'on ſuit dans leur traitement.

Il y a encore une raiſon preſque generale qui contribuë à la durée du Rhumatiſme, c'eſt que les malades ne regardant pas cette maladie comme dangereuſe, ſe livrent aux avis du premier venu qui leur donne des remedes

ſans ordre, ſans meſure & ſans aucunes connoiſſances de cauſes: c'eſt donc le plus ſouvent à de tels procedez que ſont dûës l'opiniâtreté & la durée des Rhumatiſmes; car loin que la maladie cede quelquefois à des remedes hazardez, mal comparez à ſa nature, & inconſidérement placez, ces prétendus remedes qu'on ne laiſſe pas de dire ſpecifiques, ne ſervent le plus ſouvent qu'à irriter le mal & á le rendre plus farouche: après cela doit-on être ſurpris de la longue durée de certains Rhumatiſmes dont on auroit été bien-tôt délivré ſi l'on s'y étoit bien pris?

Ce qu'il y a de plus certain en ceci, c'eſt que pour parvenir heureuſement à la cure du Rhumatiſme, il faut, quand il y a plenitude, commencer le traitement par déſemplir les gros

vaiſſeaux, preſcrire au malade un regime de vie ſobre, tendant à humecter & à adoucir l'âcreté du ſang, afin de faciliter la circulation des fluides dans les petits conduits obſtruez, procurer les ſecretions & la décharge de tous les ſucs recrementeux; car c'eſt par ces remedes generaux que nous prenons des indications ſûres pour bien placer les remedes particuliers. C'eſt par-là generalement parlant que nous terminons avec ſuccès la cure des maladies les plus fâcheuſes, ſouvent même beaucoup de Rhumatiſmes ſont-ils gueris par les ſeuls remedes generaux.

Et comme entre les remedes generaux la ſaignée tient ordinairement le premier lieu, ſurtout, comme nous venons de le dire, lorſqu'il y a plenitude aux

vaiſſeaux, elle doit d'abord être miſe en uſage; cependant avec beaucoup de moderation; car ſi d'un côté ce remede mis en œuvre appaiſe la douleur, calme les accidents & favoriſe l'efficacité des autres remedes en diſtendant les ſolides; d'un autre côté étant indiſcretement adminiſtré & outré dans cette maladie, & dans pluſieurs autres, il produit pluſieurs mauvais effets ſouvent même irreparables, particulierement dans les perſonnes âgées. 1°. Parce que la ſaignée outrée denuë & affoiblit tous les ſolides, en énervant leurs oſcillations qui ſont très-neceſſaires pour animer & hâter les ſucs engourdis & en ſtaces, & pour en faciliter la tranſpiration.

2°. Elle épuiſe la ſource des eſprits animaux qui ſont l'ame de nos actions & de nos mouvemens.

3°. Elle cauſe l'affaiſſement des tuniques des vaiſſeaux, & déprime leur ton, au defaut duquel les conduits lymphatiques qui partent des parrois des arteres ſont affoiblis, tombent dans la langueur, & la lymphe croupit: Or la lymphe croupiſſant dans ſes conduits s'aigrit, & les parties attaquées de Rhumatiſmes languiſſent, d'où il s'enſuit que loin que les douleurs diminuënt, elles augmentent, & l'action des parties eſt ſuſpenduë, au lieu qu'en ſaignant mediocrement, l'on retranche d'un côté le ſuperflu du ſang dont les vaiſſeaux étoient ſurchargez, d'où procedoit une bonne partie du mal; & de l'autre par le regime de vie on introduit dans les vaiſſeaux des ſucs doux, balſamiques & calmans qui remplacent en partie le ſang évacué par la

ſaignée, portent le calme dans le flot des fluides, appaiſent les douleurs, tranquiliſent le malade & le confirment dans la ſanté.

Les bains chauds ſont encore au nombre des remedes generaux, & quoique ce remede ſemble ne faire autre choſe qu'environner & laver les parties exterieures, il ne laiſſe pas de pénetrer la profondeur des parties par des millions de porroſitez, & de traverſer les ſubſtances du corps les plus ſolides, & l'eau par ſes molecules ovoïdes fines & pliantes s'aſſocie, pour ainſi-dire, & entre de concert avec le regime de vie doux & temperé, & s'inſinuant dans tous les fluides, elle en diſſoût les ſels âcres, noye les acides, & procure une flexibilité convenable aux fibres qui ſe trouvoient réduites en criſpation. C'eſt par

ces moyens bien & duëment employez qu'on parvient au point heureux de réduire les molecules viciées & étrangeres, de mettre les fluides dans un juste équilibre avec les solides, d'où dépend absolument la guerison des malades & leur constante santé.

Nous n'entrerons point dans une limitation précise du regime de vie qui convient au traitement des Rhumatismes, comme des boüillons de poulet émulsionnez, des émulsions particulieres, des coulis de ris, des aposêmes, &c. non plus que des tisannes, des lavemens & autres remedes, soit calmans, diuretiques, diaphoretiques, &c. qu'on peut employer dans ces occasions, suivant la nature des Rhumatismes, & l'exigence des cas; parce que dans le plan que

nous nous ſommes formé pour la conſtruction de cet ouvrage, nous nous ſommes impoſé la loi de ne point toucher autant que nous pourrons nous en diſpenſer, au lot de Meſſieurs les Medecins auſquels il appartient de bien dire, de bien écrire & de bien placer les remedes interieurs, comme choſes qui leur ſont dévoluës, & dont ils font une particuliere étude; toute notre vûë ne tendant qu'à abreger le tems fatigant & ennuyeux des douleurs de ceux qui ſont attaquez de violents Rhumatiſmes, & de procurer la gueriſon de ceux qu'on n'a pû maîtriſer par l'uſage des remedes ordinaires, ſurtout de ceux dont la cure eſt retardée par de fâcheuſes complications; ne croyant pas néanmoins devoir nous interdire la liberté de cer-

tains remedes exterieurs des bons Praticiens, & de quelques interieurs qui ſont inconnus, du moins par leurs qualitez, à la plupart de ceux qui exercent la Medecine, ou parce qu'ils ne ſe trouvent pas dans les Auteurs les plus uſitez, ou parce qu'ils n'y ont pas donné aſſez d'attention. De plus, c'eſt que toutes nos recherches ne tendent qu'au bien public pour l'inſtruction des Commençans, & en faveur des malades qui font leur ſéjour dans les lieux éloignez des Villes & des Medecins.

Lors donc que les Rhumatiſmes ne cedent pas aux remedes generaux, qu'ils ſe rebellent & ſe roidiſſent, pour ainſi dire, contre l'uſage de quelques remedes particuliers, l'on eſt obligé pour s'en délivrer d'avoir recours aux remedes les plus

ſpecifiques : Or la ſpecificacité de ces remedes conſiſte dans leur comparaiſon avec la nature des maux qu'on veut détruire, aux qualitez propres à dépoüiller les fluides de leurs mauvaiſes qualitez, & en ſéparer les molecules viciées : En ſorte que pour bien réüſſir dans ces occaſions, il faut neceſſairement employer en même tems les remedes interieurs bien comparez à la nature du mal, & les remedes exterieurs bien combinez avec les interieurs : Car en uſant bien de ces moyens, l'on attaque & l'on pourſuit l'ennemi dans tous ſes retranchemens. On l'y force, & on détruit abſolument la cauſe de la maladie ; ce n'eſt que par-là qu'on vient à bout de délivrer les Malades de leurs douleurs. Auſſi avant la découverte de nos remedes particuliers, com-

bien en avons-nous vû passer nombre de mois, & même des années entieres dans des souffrances inexplicables, & enfin y succomber ?

Les remedes particuliers qu'on employe pour la cure des Rhumatismes qui n'ont pas cedé à l'usage des remedes generaux, sont les diuretiques, les diaphoretiques, les hydragogues, les fondans, & quelquefois les émetiques ; mais ces remedes pour être efficaces doivent être choisis, préparez, combinez & administrez de maniere qu'ils ne portent aucun trouble dans les fluides, & qu'ils ménagent les solides qui demandent beaucoup d'égards ; car les maladies ont leurs fraudes & leurs subterfuges qui trompent les Medecins dénuez d'experience & peu appliquez. L'aphorisme même

d'Hipocrate qui nous enſeigne, qu'où eſt la douleur, là eſt le mal, n'eſt pas vrai en toutes rencontres; car le lieu de la douleur n'eſt pas toujours celui où eſt le foyer de la maladie; un grand mal ſe produit quelquefois ſi ſourdement, & le lieu de ſon ſiege eſt ſi éloigné, qu'il n'appartient qu'aux Medecins & aux Chirurgiens conſommez dans la pratique de bien pénetrer les cauſes cachées des maux rebeles & leur veritable caractere, pour éviter de ſe méprendre dans l'adminiſtration des remedes, ces mépriſes étant toujours fatales aux malades, mortifiantes pour le Medecin & diſgracieuſe à la Medecine.

Les remedes exterieurs connus de tout le monde dont on ſe ſert quelquefois aſſez heureuſement pour la cure des Rhu-

matiſmes après avoir employé les remedes generaux, ſont, comme les linimens faits avec le ſavon de Genes & l'eau-de-vie, dont on frotte legerement & long-tems les parties affligées devant un feu de ſarment, on employe l'onguent Martiatum au même uſage; la moëlle de Cerf fonduë avec égal poids d'huile de vers, de milleper-tuits, de petits chiens, ou d'autres huiles nervales, le baume tranquile, les huiles de palmes, de laurier, l'axonge humaine préparée avec les herbes aromatiques, &c. Tous ces linimens ſont d'un bon uſage, & propres à calmer les douleurs de certains Rhumatiſmes; mais ſi nous avons vû quelques malades ſoulagez par ces remedes, nous en avons vû d'autres auſſi dont les douleurs n'en ſont devenuës

venuës que plus insuportables.

Quoiqu'il en soit, nous jugeons à propos d'avertir les Commençans, qu'il faudra lors qu'ils mettront en pratique ces linimens qui sont bons par eux-mêmes, ou lorsqu'ils se serviront pour la même fin de quelques remedes onctueux, aromatiques ou autrement, qu'il faudra, dis-je, ne pas employer une trop grande quantité de ces remedes à la fois, & de n'en mettre sur les parties affligées, que ce qu'il en faut pour en pénetrer les pores, ensorte qu'il ne reste rien sur la peau après les frictions faites; parce que ce qui resteroit venant à se lier avec la matiere de la transpiration feroit un enduit plus nuisible qu'avantageux au malade.

Ce que nous disons à ce sujet, quoique très-simple, prou-

ve ſuffiſamment que c'eſt autant & plus la maniere d'employer les remedes qui les rend efficaces, que leurs qualitez & leurs vertus mêmes ; puiſque nous voyons ſouvent qu'un bon remede, lorſqu'il eſt mal manipulé ou mal placé, au lieu de ſoulager le malade, lui devient inutile, & quelquefois pernicieux.

Non ſeulement, nous conſeillons que toutes les fois qu'on voudra faire des frictions, de n'employer de liniment que ce qu'on jugera neceſſaire pour pénetrer les pores des parties douloureuſes ; mais encore d'eſſuyer la peau avec des linges fins & médiocrement chauds, après les frictions faites, pour enlever tout ce qui pourroit reſter d'adherent à la peau, afin de la rendre auſſi nette qu'elle étoit avant les

frictions : Il ſeroit même avantageux pour les malades après ces frictions faites, de baſſiner legerement les endroits avec de bonne eau-de-vie de lavande, de genievre, ou avec quelqu'autre eau ſpiritueuſe ; parce qu'au moyen de toutes ces petites précautions les malades n'ont point le déſagrément d'avoir autour d'eux de mauvaiſes odeurs, ni de malpropretez, ce qui n'eſt pas d'une médiocre ſatisfaction, ſur tout pour des perſonnes qui ſont naturellement propres & delicates ; joint que le tout concourt au bien de la choſe. Le mare du vin dans le tems des vendanges, les étuves, & la réception de la vapeur des décoctions des herbes vulneraires & aromatiques ſont encore des moyens qu'on peut utilement employer pour la cure des Rhu-

matiſmes de longue haleine.

Lorſque les Rhumatiſmes ſont aſſez rebeles pour ne ſe pas rendre à ces premiers remedes, les Medecins qui ſe trouvent alors aſſez embarraſſez ont recours à l'uſage des eaux chaudes & ſulfureuſes, comme ſont celles de Bourbonne, de S. Aman, d'Aix-la-Chapelle, de Barege, &c.

Il y a pourtant des Rhumatiſmes aſſez opiniâtres, pour ne pas ceder aux remedes que l'on va chercher ſi loin; alors la derniere reſſource eſt de dire, que la maladie eſt incurable, comme il s'en trouve effectivement quelques-unes; ſouvent par la faute des malades, comme nous l'avons avancé ci-deſſus; quelquefois auſſi pour avoir pris des remedes à contre-tems, & qui ont été adminiſtrez par des gens peu entendus dans la bonne me-

thode de guerir ces maladies.

Après avoir décrit les remedes generaux & particuliers usitez dans le traitement des Rhumatismes ; nous en proposerons quelques-uns de la façon de Planis-Campy notre Auteur favori, qui a rempli sa Chirurgie d'excelens remedes. Cet Auteur dans son Bouquet chimique propose comme un remede très-specifique pour la cure des Rhumatismes les trochisques de turbit mineral de sa description, comme elle suit.

Trochisques de turbit mineral.

Prenez mercure précipité & dulcifié, *demie once.*
Agaris trochisqué, 1 *once.*
Poudre fine de jalap, *demie once.*
Poudre de coloquinte, 2 *gros.*
Sucre fin bien pulverisé, *dem. liv.*
Gomme tragagant, 1 *gros & dem.*

PRE'PARATION.

Faites diſſoudre votre gomme tragagant dans l'eau purgative. Pendant qu'elle ſe diſſoudra, vous mêlerez votre précipité agaric & poudres avec votre ſucre dans un mortier de marbre avec ſon pilon de buis. Le tout étant bien broyé & mêlé, vous mettrez par-deſſus votre gomme diſſoute ; mêlerez & empâterez bien le tout enſemble à coups de pilon, & en formerez des trochiſques.

Liniment du même Auteur.

Prenez huile anodine animale, *demie once.*
Huile anodine minerale, 2 *gros.*
Huile de ſang de cerf compoſée, 3 *gros.*
Huile anodine vegetale, *dem. gros.*

Savon de Venise liquefié , 4 *gros.*
Moëlle dépurée de Cerf , 4 *gros.*
Graisse d'ours , 1 *once.*

Par l'huile anodine minerale , l'Auteur entend l'esprit universel corporifié aux entrailles de la terre ; par l'huile anodine animale , il entend l'huile & le sel tirez du sang humain mêlez ensemble , & par l'huile anodine vegetale , il entend l'opium ; de tous lesquels remedes incorporez & mêlez ensemble , il compose son liniment.

Autre liniment du même Auteur.

Prenez huile de milleperpertuits , *demie liv.*
Terebenthine de Chio , *idem.*
Huile laurin , 4 *onces.*
Huile d'aspic , 1 *once & dem.*
Bayes de genievre ,
Clouds de girofle ,

Macis,
Noix muſcade,
Canelle, *de chacun demie once.*

PRE'PARATION.

On concaſſera les ſubſtances qui doivent être concaſſées, & l'on réduira en poudre celles qui y peuvent être réduites, qu'on mêlera enſemble avec huile, pour les incorporer dans un vaiſſeau de verre bien bouché, qu'on enfermera dans du fien chaud de cheval pendant un mois philoſophique. On paſſera enſuite toute la matiere à travers un linge bien fort & aſſez délié. Ce liniment eſt admirable pour la cure des Rhumatiſmes, & même pour la Paraliſie.

DE

DE LA PARALISIE,
& par occasion de l'Apoplexie.

COMME notre deſſein n'eſt pas de traiter ici ſimplement de la Paraliſie conſiderée dans ſon étroite ſignification, nous ne ſçaurions nous diſpenſer de ſuivre à cet égard l'extention que lui ont donné un grand nombre d'Auteurs, & même la maniere qu'elle eſt conçuë de la part des Medecins modernes.

La Paraliſie eſt deffinie par le plus grand nombre des Auteurs, une réſolution, relaxation, & amoliſſemens des nerfs, ou de quelques parties nerveuſes de notre corps.

Ce mot réſolution, vient du verbe Latin *reſolvo*, je réſout:

Ce terme eſt d'après Hipocrate & Galien, & l'interprétation que lui donne Celſe lui eſt très-convenable ; car par la réſolution des nerfs , il entend auſſi celle des tendons , des muſcles & des ligamens des jointures , par le moyen deſquels les organes agiſſent , & les parties joüiſſent de leurs mouvemens.

La Paraliſie eſt donc proprement l'atonie , ou un défaut du reſſort des fibres des muſcles , ce qui arrive par l'interception des eſprits animaux dans ces parties , nottament dans leurs tendons , dans leurs aponevroſes , & dans les ligamens qui environnent les articles , leſquels étant réſouts & relâchez deviennent incapables de mouvoir les membres : C'eſt ce qu'on appelle Paraliſie.

Mais comme il ne ſuffit pas au

Medecin de connoître ſimplement une maladie par ſon genre pour la bien traiter, & pour la conduire à une heureuſe fin ; & que pour ne s'y pas méprendre, il doit encore ſçavoir démêler toutes ſes eſpeces & ſes differences : C'eſt ce que nous allons tâcher de faire ici, afin d'éviter l'illuſion à laquelle on peut être expoſé dans beaucoup d'occaſions, parce que cette matiere eſt très-embroüillée dans la plûpart des Auteurs qui en ont écrit, confondant preſque tous la vraie Paraliſie avec la Paraplegie, la Paraplexie, l'Emiplegie & même le Pareſie.

Il eſt vrai que toutes ces maladies ont pour principe l'affection des nerfs ; néanmoins dans les convulſions permanentes ou paſſageres, & même dans certains Rhumatiſmes, quoique les

nerfs se trouvent affectez, on ne qualifie pourtant pas ces maladies du nom de Paralisie; parce que les causes en sont diverses, & presentent à l'esprit du Medecin differentes indications à remplir pour leur curation.

Lors, par exemple, qu'il arrive à la suite d'une legere Apoplexie, que le sujet qui en est attaqué, ayant recouvert l'usage de ses sens, se trouve entrepris de tout un côté de son corps, ou de quelques-uns de ses membres, sans pouvoir aucunement en disposer, on a coutume de dire que l'Apoplexie est dégenerée en Paralisie; c'est même le nom reçû par les Medecins, soit qu'ils négligent le terme propre de la maladie, soit qu'ils s'en servent par habitude, ou pour se mieux faire entendre du peuple. Le premier mal est

pourtant toujours exiſtant, & demande pour ſa gueriſon les mêmes remedes ; parce que c'eſt une Apoplexie particuliere.

Il eſt vrai, que les nerfs qui ſont diſtribuez aux ſens interieurs, étourdis du premier coup de l'Apoplexie, ont été dégagez par les prompts ſecours que l'on a donnez au malade au tems de ſa chute : Tandis que le principe des nerfs moteurs des membres relâchez eſt demeuré affecté, du moins s'il y a eu quelque dégagement dans le principe, les nerfs moteurs ſont-ils demeurez engorgez, & la cauſe du premier mal ſubſiſte ainſi preſque dans ſon entier. C'eſt proprement la Paraplegie qui eſt une ſuite & un ſimptôme de l'Apoplexie non mortelle.

La Paraplegie commence néanmoins quelquefois par elle-mê-

me, alors c'eſt proprement une Paraliſie de cauſe interieure; elle eſt plus traitable que celle qui ſuccede à l'Apoplexie, en ce qu'alors il n'y a qu'un côté de la moëlle allongée d'intereſſé: Mais afin de mieux démêler le caractere de cette maladie, & ne laiſſer aucune occaſion de doute ſur cette matiere dans l'eſprit des Commençans, nous allons examiner les differences de l'Apoplexie non mortelle conſiderée dans ſes cauſes, & les ſuites de cette maladie, d'où dérive la Paraplegie qu'on qualifie du nom de Paraliſie.

L'Apoplexie telle qu'elle puiſſe être, eſt une chute ſubite du corps avec perte ou privation de ſentiment & de mouvement, à l'exception du batement du cœur & des arteres, par leſquels on diſtingue ces malades de ceux

qui ſont morts ; enſorte qu'il ſemble alors que le malade ait été frappé d'un coup de foudre, avec diminution plus ou moins grande de la reſpiration, & plus ou moins de râlement & de ronflement, ce qui rend auſſi le mal plus ou moins perilleux.

Nous établirons trois eſpeces d'Apoplexies d'entre celles que nous nommons non mortelles, ou de Paraliſies qui ſuccedent aux chutes apopletiques. La premiere eſt appellée Emiplegie, qui eſt une affection & un relâchement de la moitié du corps, ſoit la droite ou la gauche qui s'étend depuis le haut de la tête juſqu'aux extrêmitez inferieures.

Il eſt aſſez ſurprenant de voir un homme tout d'un coup privé de l'uſage de la moitié de lui-même, tandis que l'autre eſt bien

vivante & agiſſante, ſouvent le malade balbutie, ne pouvant s'expliquer nettement à cauſe qu'un côté des muſcles de la langue eſt en Paraliſie. Nous tâcherons de rendre raiſon de ces phénomenes en parlant des cauſes de cette maladie.

La ſeconde eſpece d'Apoplexie non mortelle, eſt celle qu'on appelle innominée, qui eſt celle dans laquelle on eſt privé de ſentiment & de mouvement depuis la tête juſqu'aux extrêmitez, tout ce qui eſt au-deſſous du cou demeurant perclus, pendant que les yeux voyent, les oreilles entendent, &c. Cette eſpece eſt rare, mais elle arrive.

La troiſiéme & derniere eſpece d'Apoplexie gueriſſable, eſt celle qui eſt ſuivie de la privation du ſentiment & du mouvement d'un ou pluſieurs mem-

bres ; c'eſt celle que nous avons nommé Paraplegie. Voilà trois eſpeces d'Apoplexies legeres, que les Auteurs ont coutume de rapporter à la Paraliſie dont ils font un nom generique : Toutes ces diſtinctions ſe trouvent dans Ettemuler.

Cet Auteur dit que Lindanus démontre & ſoutient avec raiſon qu'Hipocrate, & quelques Anciens diſtinguoient l'Apoplexie d'avec la Paraliſie ; qu'ils rapportoient à l'Apoplexie les maladies que nous rangeons ſous la Paraliſie, & que c'eſt en ce ſens qu'Hipocrate diſtinguoit l'Apoplexie en legere & en vehemente ; mais cette diſtinction peut avoir pour objet chez Hipocrate l'Apoplexie mortelle & celle qui ne l'eſt pas ; celle-ci qui eſt ſuivie de Paraplegie, ſelon que cet Auteur s'en ex-

plique dans l'aphoriſme 42 de la 2e. ſection, de laquelle nous pourrons donner l'explication à la ſuite des cauſes de cette maladie.

Nous allons preſentement expliquer ce que c'eſt que la Paraliſie dans ſon étroite ſignification, en la diſtinguant de la Paraplegie qui ſuccede à l'Apoplexie legere. Il nous ſemble que voici ſon vrai caractere.

1°. Ces deux maladies different à raiſon de leur origine ; car la Paraplegie ſuccede particulierement aux maladies du cerveau & de la moëlle de l'épine, & par conſequent elle eſt une ſuite de l'Apoplexie legere dont elle tire ſon origine. La vraie Paraliſie au contraire ſuccede à d'autres maladies, ou dépend de quelques cauſes exterieures; nous en avons vû quel-

quefois ſucceder au ſcorbut, à quelques violentes coliques, & à des Rhumatiſmes; il ſuffit pour cela que quelques nerfs principaux qui ſe diſtribuent aux membres ſoient affectez.

Du côté des cauſes exterieures, nous en avons vû auſſi pluſieurs fois ſucceder à des chutes, & à des coups, ſoit par la lezion de la ſubſtance du cerveau, ou par celle de la moëlle de l'épine; un ou deux exemples ſuffiront pour prouver ce que nous avançons.

Il y a plus de quarante ans que j'accompagnai un Maître Chirurgien de Paris, qui fut mandé dans ſon quartier pour voir un jeune homme qui étoit tombé la tête la premiere en deſcendant dans ſa cave; on l'en tira paralitique de tout ſon corps, jouiſſant de ſes ſens; il ſe plaignit

d'une grande douleur au cou; le Maître Chirurgien que j'accompagnois jugea d'abord par l'accident suivi de la douleur du cou, qu'il y avoit quelque dérangement aux vertebres de cette partie, & compression à la moëlle de l'épine; il fit sur le champ un lac qu'il ajusta par dessous le menton, & à la nuque du cou, & suspendit le malade soutenu par ce lac; un instant après on entendit une legere clodication par le replacement des vertebres, & le malade dit qu'il étoit gueri; on le saigna, & on lui fit quelques legeres embrocations nervales & spiritueuses pour fortifier les parties qui avoient souffert; le sentiment & le mouvement se rétablirent; huit jours après le malade agissoit à son ordinaire. Ce fut au prompt secours qu'il dut son salut.

Toutes les fois qu'il arrive es demi-luxations aux verte-res, & en conſequence des ompreſſions à la moëlle de l'é-ine, le mal eſt donc mortel à noins que l'on ne ſoit prompte-nent ſecouru, & quelquefois nême les ſecours deviennent-ils nutils, par l'impoſſibilité où l'on ſt de pouvoir les rendre effica-es, comme on va le voir dans 'éxemple ſuivant.

Il y a environ quinze ans qu'-ıne Servante de cuiſine dans ıne grande maiſon, tomba d'un ntre-ſol dans la cour ſur ſon éant ſans pouvoir ſe relever: On la porta dans ſon lit, j'y fus nandé, la malade ſe plaignit l'un engourdiſſement dans les uiſſes, & dans les jambes, ıvec impuiſſance de les mou-voir. Je jugeai d'abord qu'il y ıvoit commotion dans la moëlle

de l'épine : J'examinai tout ſon corps avec attention ſans y trouver aucune bleſſure, ni déplacement dans les os. Je la ſaignai & lui frottai les cuiſſes & les jambes avec de l'eau-de-vie camphrée. Le même jour, M. Botentuy mon Confrere y fut mandé en conſultation. Nous examinames la malade tout de nouveau en tous ſens, & particulierement l'épine ſans y trouver aucun dérangement ; la Paraliſie continua malgré tous nos ſecours avec ſuppreſſion des urines & des matieres ſtercorales, comme il arrive toujours en pareil cas ; on lui procura par art des évacuations, mais toutes nos peines furent inutiles, la malade mourut le quatorziéme jour de ſa chute.

Nous attribuames cet accident comme j'avois fait d'abord

à une commotion , ou affaiſſement de la moëlle de l'épine à l'endroit de l'os ſacrum ; attendu qu'il n'y avoit aucun déplacement dans toute l'étendue des autres vertebres de l'épine. Il arrive auſſi Paraliſie à l'occaſion des playes, lors, comme on l'a déja dit, que le principal nerf qui ſe diſtribue dans un membre, eſt coupé, ou lorſqu'il eſt rongé par une matiere corroſive dans certains abcès.

2°. Ces deux maladies different en ſujet : car c'eſt le principe des nerfs qui eſt affecté à ſa ſource dans la Paraplegie, & cette maladie n'arrive que par le vice du cerveau, de la moëlle allongée, ou de la moëlle de l'épine qui interrompt le cours des eſprits animaux & du ſuc nerveux qui ſont la cauſe immediate de tous les mouvemens

& ſentimens du corps ; au lieu que ce ſont les nerfs coupez, ou comprimez, les tendons, & les apponevroſes qui ſe terminent ou qui enveloppent les jointures, qui ſont bleſſez dans la vraye Paraliſie.

3°. Elles different à l'égard de leurs ſimptômes ; car dans la Paraplegie le mouvement volontaire, & le ſentiment du toucher ſont ordinairement perdus en même tems ; au lieu que dans la vraye Paraliſie ils reſtent le plus ſouvent en entier l'un ou l'autre, le plus ſouvent c'eſt le mouvement ſeul qui eſt perdu, ou ſimplement diminué avec un ſentiment très-douloureux dans le membre.

On pourroit encore ajouter une quatriéme difference aux précedentes ; c'eſt que la veritable réſolution des nerfs, ou la

Paraplegie demeure presque toujours en même état jusqu'à la fin de la vie des malades ; parce qu'on n'a point trouvé jusqu'à present de remedes assez énergiques pour en obtenir une cure radicale, surtout lorsque la Paraplegie succede à l'Apoplexie, dont l'origine est au centre du cerveau, au lieu que la vraye Paralisie & le Paresie peuvent être gueris.

Il paroît par toutes les raisons que nous venons d'alleguer que les Paralisies de causes exterieures demandent pour leur traitement une conduite & des remedes differens de ceux de la Paraplegie, ou de la Paralisie qui survient à l'Apoplexie, & qu'ils doivent être diversifiez dans l'une & dans l'autre suivant la nature & les dégrez du mal, le temperamment des malades,

leur âge, la ſaiſon de l'année, &c.

Voilà, ce nous ſemble, les eſpeces de Paraliſies ſuffiſamment détaillées; mais pour nous conformer aux notions reçuës, & au goût le plus general, nous conſidererons toutes réſolutions de nerfs, toutes dépravations, ou abolitions de mouvement & de ſentiment dans quelque partie, & par quelque cauſe que ce ſoit, ſous le nom de Paraliſie, quoique ces acceptions ſoient ſouvent abuſives.

Si l'on a vû le mouvement perdu dans la vraye Paraliſie, & le ſentiment ſubſiſter, on a vû auſſi des perſonnes conſiderées comme Paralitiques, en qui le ſentiment étoit perdu, & en qui le mouvement des parties s'eſt conſervé; ce ſont de grandes préſomptions de gueriſon quand cela arrive.

Ettemuler fait mention ſur le rapport de Boyle, d'une fille de dix-huit ans, qui avoit perdu le ſentiment du toucher ſans la perte abſoluë du mouvement, cet Auteur ne s'en explique pas autrement ; ce qui pouvoit proceder du vice des nerfs qui ſe terminent en tuniques à la ſuperficie du corps, ſans que le cours des eſprits animaux fut intercepté dans leurs conduits, d'où procede l'action du mouvement.

Le même Auteur fait mention d'une hiſtoire rapportée par Harvée d'une autre fille du même âge, laquelle avoit perdu le ſentiment, qui d'ailleurs étoit vigoureuſe & agiſſante, & qu'étant conſulté ſur cet évenement, il ſoupçonna que le mal procedoit d'une affection hiſterique, qu'il conſeilla au pere de la fille

de la pourvoir d'un jeune mari, que le pere ayant ſuivi le conſeil du Medecin, ſa fille fut promptement guerie par l'uſage de cet agréable remede Peut-être la maladie étoit-elle de commande & concertée avec l'amant; car le ſexe eſt fecond en inventions, & ne manque point de ruſes ſur ce chapitre. L'amour eſt un grand maître en fait d'expediens, & fait ſouvent des miracles.

Quoique nous n'ayons pû nous diſpenſer de faire entrevoir dans l'application des differences de la Paraplegie & de la Paraliſie, quelques cauſes de ces maladies, nous ne nous croyons pas diſpenſez pour en avoir une plus parfaite intelligence, de les examiner plus particulierement, afin qu'au moyen d'une connoiſſance plus préciſe de ces mala-

dies, nous puiſſions entreprendre de les guerir avec plus de ſuccès; car dans la premiere que nous eſtimons être la Paraplegie, on doit avoir particulierement en vûë l'uſage des remedes interieurs; parce que la cauſe du mal eſt interieure, & qu'elle a ſon premier ſiege dans les fluides; mais à l'égard de l'autre, ce ſont les remedes exterieurs qui y conviennent plus particulierement, comme procedant de cauſe exterieure; non pas que dans l'une & dans l'autre de ces maladies, les remedes interieurs & les exterieurs ne puiſſent être ſucceſſivement employez avec efficace; c'eſt par de ſemblables examens que nous prenons les plus juſtes indications curatives.

Les cauſes de toutes les Apoplexies peuvent être conſiderées, ou comme prochaines ou com-

me éloignées ; les causes prochaines ont toujours pour principe l'interruption du cours des esprits animaux, soit que leur retardement procede de congestions formées de longue main dans la substance du cerveau, qui pressent & étranglent leurs conduits, soit qu'elles se soient faites subitement par des fluides arrêtez, soit enfin qu'elles soient causées par des épanchemens de sang à l'occasion de la rupture de vaisseaux. Les causes éloignées & exterieures capables de causer de violentes commotions, ou des épanchemens de sang dans le cerveau, peuvent aussi produire des Apoplexies : Celles-ci sont absolument mortelles si l'on n'y remedie promptement par l'operation du trépan.

Les Medecins ont donc coutume de distinguer deux sortes

d'Apoplexies de cauſe interieure, l'une de ſang, l'autre de lymphes ou de pituites ſelon les anciens.

L'Apoplexie de ſang peut arriver en deux manieres par rapport aux qualitez de ce fluide, ſçavoir par un ſang trop exalté & trop petulent, ou par oppoſition à cette qualité, comme lorſque le ſang eſt trop groſſier, viſqueux & tartareux.

Le ſang trop vif, ſulfureux & petulent, tel qu'il peut être dans les perſonnes d'un temperament bilieux, ſur-tout lorſqu'elles s'habituent à boire beaucoup de vin pur & des liqueurs vives & ſouffrées: lorſqu'un tel ſang ſe trouve trop abondant dans ſes tuyaux, il peut en certains tems rompre les tuniques, & conſequemment cauſer des épanchemens dans la ſubſtance du cerveau, qui l'i-

nondent, empêchent la filtration & la distribution des esprits animaux, d'où s'ensuit l'espece d'Apoplexie vehemente & mortelle dont parle Hipocrate. C'est celle que les Medecins appellent Apoplexie de sang, ou Apoplexie produite par un coup de sang, *ictu sanguinis*.

Le sang trop grossier, pesant, & lent dans ses démarches, qui est tel ou par sa terrestrité, ou par sa viscosité, est fort disposé à former des staces dans les petits conduits de la substance du cerveau qu'il est obligé de parcourir continuellement, & à s'arrêter aisement dans les petits sinus de cette substance; & par ces staces il anchylose ces petits conduits, les rend variqueux, écarte leurs parroits & y cause diverses distentions; il augmente leur volume, comprime les petits tuyaux secreteurs

teurs & excreteurs, & ceux-ci comprimant à leur tour leurs collateraux forment partout des digues qui s'opposent à la filtration des esprits animaux, les déroutent, d'où s'ensuivent les pesanteurs de tête, les assoupissemens, & par une suite presque indispensable, causent la chute de la machine, qui est ce qu'on appelle l'Apoplexie.

Celle-ci est ordinairement precedée & annoncée par des vertiges & tournoyemens de tête, & comme nous venons de dire par des pesanteurs & des assoupissemens qui sont autant d'avis salutaires qui doivent engager les malades à parer le coup qui les menace; à quoi ils ne peuvent réüssir qu'en se precautionnant par un regime de vie bien reglé, par quelques évacuations principales, & par les remedes pro-

pres à donner de la fluidité au ſang qui engorge les vaiſſeaux par ſa tenacité & ſa peſanteur.

Lors même que pour n'avoir pas profité des ſignes precurſeurs de cette maladie, on s'en trouve ſurpris ; ſi l'on eſt promptement ſecouru, l'on en peut guerir, ſouvent même ſans aucune mauvaiſe ſuite, c'eſt-à-dire ſans que les malades tombent dans la paraplegie, comme nous l'avons vû pluſieurs fois arriver, à la difference de l'Apoplexie qui ſe fait par épanchement de ſang, laquelle eſt toujours mortelle ; car les coups de ſang, ou ces épanchemens ſpontanez dans la ſubſtance du cerveau, qui ſe font toujours par des crevaces des tuniques des vaiſſeaux, ſont mortels, non-ſeulement dans la tête ; mais ils le ſont auſſi dans quelques viſceres qu'ils

puiſſent être produits, ſurtout dans le poulmon ; parce que la réunion des vaiſſeaux ſanguins dans l'interieur eſt tout-à-fait impoſſible, du moins leur ſoudure parfaite eſt-elle très-difficile.

A la verité la mort n'eſt pas ſi prochaine lorſqu'il arrive des épanchemens de ſang ſpontanez dans les autres cavitez ; parce qu'ils ſe font connoître par quelques ſignes ; mais ils mettent toujours les malades en danger de perir ; car les vomiſſemens & les crachemens copieux de ſang dénotent abſolument quelque rupture aux vaiſſeaux ſanguins.

Or la ruption qui ſe fait aux tuniques des vaiſſeaux procede de l'une de ces cauſes qui ſont, ou par l'acreté, ou par la corroſion du ſang, ou par la délicateſſe des tuyaux qui le contiennent : ſouvent même l'Emoragie

ſpontanée procede-t'elle en même tems de l'une & de l'autre de ces cauſes ; parce que d'un côté le ſang trop acre, par ſon continuel foyement eſt très-capable d'uſer & d'énerver les tuniques de ſes conduits, & de les rompre; d'ailleurs c'eſt que les perſonnes d'un temperament délicat ont les tuniques de leurs vaiſſeaux plus foibles, & par conſequent plus ſuſceptibles de rupture. Examinons maintenant les cauſes de l'Apoplexie qui arrive par le vice de la lymphe.

Nous avons dit que l'Apoplexie pouvoit être auſſi cauſée par le vice de la lymphe, ſoit que ce fluide pêche par ſa trop grande quantité, ſoit qu'il pêche par ſa mauvaiſe qualité. Nous eſtimons même que la lymphe mal conditionnée eſt la cauſe la plus ordinaire des Apoplexies qui

ſont ſuivies de Paraplegies, comme étant très-propre à occaſionner tant par ſon abondance que par ſa tenacité, la reſolution ou relaxation des nerfs, & cela en noyant, pour ainſi dire, d'une part l'eſprit animal, après avoir relâché les fibres des nerfs, ou ſi on l'aime mieux, après avoir imbu les fibres ou la ſubſtance pulpeuſe de ces petites cordes à reſſort, leſquelles étant penetrées de cette lymphe & trop relâchées n'ont plus aſſez de force pour concourir à nos mouvemens. D'ailleurs la lymphe étant devenuë trop épaiſſe & trop glutineuſe, empâte, pour ainſi parler, le ſuc nerveux, & engourdit les eſprits animaux, d'où s'enſuit la reſolution des conduits nerveux, ce qui cauſe finalement l'Apoplexie, lorſque ces conduits ſont embarraſſez dans

leur ſource. Paſſons à l'explication de la maniere qu'on peut penſer que la choſe ſe fait.

Si le ſang, ſource & principe de tous nos fluides, d'où émane conſequemment la lymphe, & tous les autres ſucs tant nourriciers que recrementeux, ſi la maſſe, dis-je, de ce fluide primitif & foncier ſe trouve trop ſereuſe dans certains ſujets, il eſt hors de doute, que partout où ce ſang ſe portera, il y laiſſera des veſtiges de ſon caractere; & comme il ſe porte, toute proportion gardée, plus de ſang dans la tête interieure qu'en aucune autre partie du corps, il eſt évident, par la même raiſon qu'il ſe ſeparera plus de lymphe dans la ſubſtance du cerveau que dans aucun autre viſcere.

Or qu'il ſe porte plus de ſang dans la ſubſtance du cerveau que

dans aucun autre viſcere, c'eſt un fait démontré par la connoiſſance de l'économie animale, & ce que l'on ne peut revoquer en doute ; puiſqu'il n'eſt perſonne verſé dans l'anatomie qui ne ſçache ou doive ſçavoir qu'il ſort de la orte ſuperieure quatre gros canaux remplis du plus pur ſang arteriel qui part immédiatement du ventricule gauche du cœur, ſçavoir les deux arteres carrotides & les deux vertebrales.

Mais pourquoi, nous pourra-t'on objecter, tant de fluides pour arroſer un ſi mediocre eſpace, comparé à ce qui en eſt porté par la orte deſcendante pour faire ſubſiſter tout le reſte du corps.

Il eſt vrai qu'à conſiderer les choſes d'une premiere vûë, que ce partage & cette diſtribution paroît fort inégale ; la difference

en paroît même énorme ; mais lorſque l'on fera reflexion que cette grande affluence de ſang ne ſe porte pas ſimplement à la tête pour la nourriture des parties qui la compoſent ; mais que la plus conſiderable portion de ce ſang eſt employé à la generation des eſprits animaux, que cette quantité preſque immenſe d'eſprits eſt diſtribuée par toute l'habitude du corps, & toujours exiſtante dans tous ſes organes pour les faire agir ; que c'eſt par leur preſence actuelle que la machine ſubſiſte dans ſa vigueur, & qu'elle perit par leur défaillance, comme il arrive dans l'Apoplexie ; ſans doute qu'après des reflexions ſi ſenſibles on ceſſera d'être ſurpris de la grande quantité de ſang qui eſt porté à la tête interieure, qu'au contraire on admirera en cela,

comme en toutes autres choſes créées, la puiſſance de l'Ouvrier, & l'induſtrieuſe ordonnance de l'ouvrage.

Il y a plus, c'eſt que la portion de ce ſang la plus éthereée ne peut être transformée en eſprits animaux dans le cerveau, que par la ſéparation qu'en fait ce fameux filtre, dans lequel les parties fines & volatiles de ce fluide ſe débarraſſent des autres particules du ſang avec leſquelles elles étoient confonduës ; & cette operation de la nature, auſſi bien que l'admirable intelligence du Créateur ſont infiniment au-deſſus de la conception de tous les hommes.

C'eſt donc par le dégagement & par la ſeparation de ces parties ſpiritueuſes que tous les ſucs recrementeux changent de lit, qu'ils prennent tous leur parti

pour les diverſes fonctions auſquelles ils ſont deſtinez ; que les eſprits animaux s'engagent dans les filets nerveux, & que les fluides impropres à cette production ſont reçûs dans des réduits ſecrets qui leur ſont propres, & qui ſont diſperſez dans la ſubſtance du cerveau, comme ſont les ſinus ſanguins, & les ſinus ou conduits lymphatiques; après quoi ils trouvent leurs canaux d'aſſemblée & de décharge qui charient tout ce reſidu à ſa ſource pour y être renouvellé.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer plus avant dans la recherche & dans le mecaniſme ingenieux de la generation des eſprits animaux, cela nous éloigneroit de notre ſujet ; c'eſt ſurquoi on pourra pleinement ſe ſatisfaire dans notre grand Ouvrage des Recherches de la verité

ſur toute la nature de l'homme ; dont nous n'avons differé l'impreſſion que pour mettre ceux-ci au jour, l'édition nous en ayant paru plus preſſante.

Comme il ſe trouve bien des gens naturellement portez à critiquer les ouvrages qui tombent entre leurs mains, & ſouvent même ceux qui ſont les moins capables d'en porter un jugement ſolide, nous ne doutons pas que quelqu'un d'eux ne trouve à redire ſur ce que nous venons d'expliquer à l'occaſion des eſprits animaux, & ne tâche de le donner pour une digreſſion hors d'œuvre ; mais nous eſperons que les perſonnes ſenſées en jugeront autrement ; nous eſtimons au contraire, qu'elles nous feront la juſtice d'entrer dans nos vûës, & qu'elles regarderont cette explication comme très-

neceſſaire au ſujet que nous traitons, en ce qu'elle développe mieux la cauſe de l'Apoplexie, & qu'elle eſt plus inſtructive pour les Commençans.

En effet de deux choſes l'une, comme nous l'avons dit ailleurs, la lymphe qui eſt ſeparée du ſang dans le cerveau, conſiderée par rapport à l'Apoplexie, ou eſt trop abondante, ou eſt trop viſqueuſe; ſi elle excede en quantité les autres ſucs en proportion, il eſt hors de doute que repanduë dans la ſubſtance du cerveau, elle en innondra les fibres nerveuſes, non-ſeulement dans leur origine & dans leur trajet, mais qu'elle produira les mêmes effets dans leurs réûnions, les diſpoſera aux relâchemens, & ne manquera pas d'empêcher la diſtribution des eſprits animaux dont ils ſont naturellement les

conduits, d'où s'enſuivra leur entiere reſolution & l'Apoplexie.

Il y a plus; c'eſt que cette lymphe trop abondante, quoique legere & limpide produit auſſi dans le cerveau des hidatides, & une hydrocephale menaçante. Outre que ſi la lymphe eſt trop épaiſſe, elle gonfle à l'excès ces mêmes conduits; elle leur fait perdre leur ton naturel, & les diſpoſe au même ſymptôme.

Tous ces principes bien établis & bien entendus démontrent ce nous ſemble, aſſez évidemment les cauſes de l'Apoplexie, mais il nous reſte à expliquer un phénomene dont nous avons parlé, ſçavoir comment il ſe peut faire qu'un homme d'un moment à l'autre ſoit privé de l'uſage de la moitié de ſon

corps, tandis que l'autre est bien vivante & subsiste dans toute sa vigueur. Il ne nous doit pas paroître moins surprenant que personne jusqu'à present ne se soit donné la peine d'expliquer le phenomene de cette soudaine éclipse. C'est néanmoins un mistere que nous voulons tâcher de dévoiler, pour nous tirer autant qu'il nous sera possible de cette ignorance, afin de pouvoir entrer dans la connoissance du fait dont il s'agit, par les seules lumieres que nous tenons de la connoissance de l'économie animale, que nous considerons comme l'unique moyen d'y parvenir.

Pour ce sujet, envisageons d'abord le cerveau comme un très-puissant viscere destiné à la filtration des esprits animaux. Si nous nommons le cerveau un

très-puiſſant viſcere, c'eſt ce qui ne peut être conteſté ; puiſque ſon poids approche pour l'ordinaire, de celui de 4 livres, & qu'il eſt dans l'homme proportionément trois fois plus grand qu'il n'eſt dans un bœuf. Ce gros volume lui étoit neceſſaire dans l'homme à cauſe de la grande quantité d'eſprits animaux qu'il doit filtrer, comparez à la grande diſſipation qu'il en fait lui-même dans ſes fonctions & dans celles qui ſont exercées dans toute l'habitude. Nous croyons qu'il eſt neceſſaire pour une plus grande intelligence de cette matiere de donner une idée de la ſtructure du cerveau ; mais dont nous ne parlerons qu'autant que le ſujet l'exige abſolument.

Nous confondons dans le nom general de cerveau, les deux ſubſtances diſtinguées qui com

poſent ce viſcere, qui rempliſſent la boëte oſſeuſe du crâne, ſçavoir le cerveau proprement pris, le cervelet & même la moëlle allongée qui eſt une expenſion de ces deux ſubſtances.

Le cerveau proprement pris eſt toute cette grande portion de ſubſtance moëlleuſe qui eſt logée par ſa plus conſiderable partie dans l'eſpace anterieur du crâne, & qui s'étend néanmoins ſuperieurement juſqu'à la partie poſterieure de cette boëte.

Le cervelet eſt placé au-deſſous de la partie poſterieure du cerveau dont il eſt ſeparé par un repli de la dure-mere qui lui ſert de plancher ; il remplit toute la cavité poſterieure & inferieure du crâne.

Le cerveau eſt d'une figure ronde, oblongue, diviſée en deux demi ſpheres, par une autre

reflexion

reflexion de la dure-mere qu'on nomme la faux.

Les deux demi-ſpheres du cerveau ſe réuniſſent par leur baſe & ſe terminent par une ſubſtance blanche qu'on appelle la couche des nerfs optiques qui font le commencement de la moëlle allongée, & dans le centre le corps calleux qui couvre les deux ventricules anterieures du cerveau. Ce corps calleux, les couches des nerfs optiques, & le commencement de la moëlle alongée ou les jambes qui ſortent de la baſe du cerveau, une de chaque côté, commencent donc la moëlle alongée.

Le cervelet de ſa part en s'alongeant de derriere en devant produit trois avances medulaires dont la plus conſiderable s'unit à la moëlle alongée. La moëlle alongée eſt donc compoſée des réu-

nions des fibres moelleuſes qui partent du cerveau& de celles qui viennent du cervelet, qui aſſemblées en forme de queuë compoſent un gros trouſſeau de fibres moelleuſes très-délicates qui s'étendent juſqu'au grand trou de l'os occipital pour donner naiſſance à la moëlle de l'épine & à toutes les paires de nerfs qui en partent.

Nous obſervons en coupant oriſontalement la moelle du cerveau que cette ſubſtance eſt diverſe en couleur, en ce que l'exterieur nous paroît d'une couleur foncée & cendrée, on la nomme ſubſtance corticale; parce qu'elle revêt & ſert comme d'écorce à l'autre: cette couleur eſt telle, parce qu'elle eſt traverſée par un nombre indéfini d'arterioles qui fourniſſent en traverſant ce fameux filtre la matiere des eſprits animaux. La ſubſtan-

ce interieure de ce viſcere eſt blanche, on la nomme medulaire; c'eſt dans la ſubſtance corticale où ſe commence la filtration des eſprits animaux, & c'eſt dans la ſubſtance blanche qu'ils s'affinent, qu'ils ſalcooliſent & qu'ils acquierent leur perfection.

Nous avons fait remarquer qu'il ſe porte à la tête quatre gros canaux d'arteres, que leur plus conſiderable portion entre dans la tête interieure, que la plus grande partie du ſang arteriel qu'ils contiennent eſt par conſequent employé à la generation des eſprits animaux, & que le ſang qui a cette deſtination eſt diſtribué en portions égales, à droite & à gauche dans les lobes du cerveau & dans toute la ſubſtance du cervelet ſans ſe confondre. L'on ſçait d'ailleurs que les troncs des arteres après être

entrez dans le crâne, se ramifient & se dispersent sur toute la substance corticale du cerveau, par un grand nombre de rameaux qui s'enfoncent dans le plus profond de la substance de ce viscere, qu'ils sont tous revêtus des expansions de la pie-mere qui les accompagnent dans toutes leurs enfractuositez, & que toutes ces branches se subdivisent en des ramifications indefinies. Il en est de même à l'égard du cervelet.

C'est de ce prodigieux nombre de ramifications d'arteres dans les substances du cerveau & du cervelet, d'où naissent & sont produits une pareille quantité de conduits secreteurs blancs, ou de filets nerveux, & c'est de l'assemblage & de la réunion intime de tous ces filets dont est composée la moëlle allongée, &

la moëlle de l'épine, que nous considerons comme un fameux trousseau de nerfs qui font corps en ce lieu là, d'où partent tous ceux qui sont distribuez dans la machine animale, comme du principe, du sentiment & du mouvement.

Or si chaque lobe du cerveau & toute la substance du cervelet ont leurs arteres particulieres & separées pour la fabrique des esprits animaux, ne devons-nous pas naturellement penser, que tous les conduits secreteurs qui en sont les continuations, quoiqu'ils ayent un même rendez-vous, qu'ils se trouvent tous réunis dans un même cordon, & qu'ils paroissent à nos sens ne faire qu'une même substance homogêne; ne devons-nous pas, dis-je, penser naturellement,

que cette maſſe medulaire conſerve toujours intrinſequement ſes directions ſans ſe confondre? C'eſt ce qui nous eſt confirmé par les dix paires de nerfs paralleles qui ſortent de chaque côté à droite & à gauche de cette moelle allongée ; ſans exclurre neanmoins les combinaiſons & les relations qui ſe trouvent en elles. C'eſt de-là même que nous inferons, non-ſeulement la poſſibilité, mais de plus la probabilité de la reſolution des parties par les nerfs affectez d'un côté du corps, tandis que l'autre partie demeurera ſaine & agiſſante.

Il nous paroît par tout ce que nous venons de dire, & en reflechiſſant ſur ce que nous avons allegué cy-devant touchant les cauſes de l'Apoplexie

& de la Paraplegie; il nous paroît, dis-je, par tous ces raiſonnemens fondez ſur le mecaniſme de la ſtructure ingenieuſe de toutes ces parties, qu'il ſe peut faire des obſtructions & des congeſtions dans un des lobes du cerveau, pendant que tous les conduits de l'autre côté demeureront libres & degagez de toutes affections.

Or qu'il ſe puiſſe former des digues dans un des lobes du cerveau & dans un des côtez du cervelet, dont les conduits qui les compoſent, peuvent ſe trouver embarraſſez; c'eſt ce qui ne peut être raiſonnablement conteſté; parce que la choſe eſt d'ailleurs fondée en experience. Cela ſe trouve non-ſeulement dans le cerveau; mais auſſi dans tous les autres viſceres, & dans tous

les organes doubles qui reçoivent des vaiſſeaux ſeparez & diſtinguez, quoiqu'ils partent des mêmes troncs, comme nous le voyons arriver aux reins, aux teſticules, aux yeux &c. où l'un des côtez de ces viſceres, ou de ces organes ſe trouve leſé, ſans que l'autre en ſouffre aucun préjudice.

Or s'il arrive quelque obſtruction aux conduits d'un des lobes du cerveau par quelque cauſe que ce ſoit, il eſt certain que cette obſtruction formera un obſtacle dans la filtration des eſprits animaux, & que ce défaut de filtration produira ou la chute totale de la machine, ou au moins celle des membres qui ſe trouveront privez plus ou moins de l'influence de ces eſprits.

C'eſt ce vice de principe formé dans le cerveau, ou dans ſes dépendances

dépendances qui rend la maladie qu'il a produit plus ou moins griéve, & qui intereſſe plus ou moins le mouvement & le ſentiment des parties ; enſorte que ſi les deux lobes du cerveau ſe trouvent abſolument obſtruez en même tems, par quelque cauſe que ce ſoit, c'eſt-à-dire par des épanchemens de ſang, ou par des engorgemens de ce fluide dans leurs ſinus, ou par des congeſtions de lymphe, il s'en enſuivra une Apoplexie mortelle ; mais ſi l'embarras n'eſt que dans un des lobes, & que les conduits ſe trouvent ſubitement bouchez, la ſecouſſe qu'en recevra la moëlle allongée ne cauſera qu'une Apoplexie non mortelle, au cas qu'on ſoit promptement ſecouru, mais qui dégenerera en Paraplegie, ou ſi on l'aime mieux en Paralyſie,

terme dont nous nous ſervirons dans la ſuite pour nous conformer à l'uſage reçû ; & ſi les conduits d'eſprits animaux ne ſont que legerement obſtruez, il ne s'en enſuivra qu'une legere Paralyſie très-gueriſſable. Voilà ce que nous avons crû devoir dire pour l'intelligence & l'explication de cette maladie, & comment l'on doit penſer que la moitié du corps devient impuiſſante pendant que l'autre eſt parfaitement en état d'exercer ſes fonctions.

Signe Diagnoſtiç.

Le ſigne de cette maladie eſt palpable, & ſaute aux yeux des moins clairs-voyans ; car le malade s'en apperçoit des premiers lorſqu'il a l'uſage de ſes ſens, par l'engourdiſſement de ſes membres, & par leur impuiſſance ; quand il ne s'en appercevroit pas d'abord, ceux qui l'approchent

le connoiſſent à ſon viſage, ſes yeux étant troublez, ſa bouche de travers, & ſa parole mal articulée.

Le pronoſtic de preſque toutes les maladies ſe tire de leur eſſence ou de la nature de la maladie même, des parties affligées & des accidents qui l'accompagnent. Prono-ſtic.

Or toutes les maladies qui attaquent les nerfs, & principalement celles qui procedent de la leſion de ſes organes dans leur principe, & qui privent les parties de leur action, doivent être regardées comme très-fâcheuſes, & partant toute Paraliſie qui ſuccede à une attaque d'Apoplexie doit être conſiderée comme une maladie très-dangereuſe, très-difficile à guerir & ſujette à de fâcheuſes recidives.

A l'égard du pronoſtic de la Paraliſie tiré du côté des parties

qui en sont atteintes, Celse dit que celles qui interessent tout un côté du corps, sont plus redoutables que celles qui n'interessent que quelques parties particulieres; celles où le mouvement & le sentiment sont abolis, sont plus à craindre que celles où il n'y a que l'une ou l'autre de ces facultez qui sont alienées.

Le pronostic de cette maladie consideré par rapport aux accidents, consiste en ce que la maladie qui est accompagnée de douleur & pesanteur de tête, d'assoupissemens, d'un poulx petit & languissant, d'une froideur des membres paralitiques, est très menaçante & beaucoup plus fâcheuse que celles où ces accidents ne se rencontrent pas.

L'on pourroit ajoûter à toutes ces circonstances concernant le pronostic de la Paralisie, le tem-

perament, l'âge du malade, la ſaiſon de l'année, le climat &c. enſorte que la Paraliſie ſuccedante à une attaque d'Apoplexie dans une perſonne d'un temperament délicat, flegmatique & valetudinaire, ſera plus à craindre que celle qui arrive à une perſonne d'un temperament ſanguin, forte & vigoureuſe; celle qui arrive à une perſonne ſexagenaire & au-deſſus, eſt plus fâcheuſe que celle qui tombe ſur une perſonne d'un âge moins avancé. Celle qui arrive à la fin de l'Automne ou au commencement de l'Hiver laiſſe moins d'eſpoir que celle du Printemps. Dans les climats froids & aquatiques les Paraliſies gueriſſent moins aiſément que dans les climats temperez &c. Celſe prétend, lorſqu'il ſurvient quelque tremblement & la fiévre au com-

mencement de l'attaque de la Paralisie, que c'est un bon signe.

Cure. Pour se bien conduire dans la cure de la Paralisie, il faut faire attention à la diversité des affections qu'on range, comme nous avons dit, sous le nom general de Paralisie, & diversifier les remedes suivant les especes particulieres de la maladie.

Dans la Paralisie proprement dite, l'on ne doit employer que des remedes propres à fortifier, & à rappeller les esprits à la partie, bien entendu qu'on ait au préalable employé les remedes generaux pour vuider les vaisseaux & débarrasser les premieres voyes.

Dans la Paralisie de cause interieure, & qui a succedé à l'Apoplexie dans l'accès de laquelle le malade a essuyé l'action des remedes qui l'ont dégagé de ce

premier accident, on ne doit plus s'occuper qu'à resoudre & à dissiper la matiere restante du premier choc, d'où résulte ce simptôme, qui afflige les nerfs par l'interruption du cours des esprits animaux & du suc nerveux dont les muscles, les tendons & les ligamens se trouvent privez.

Les remedes propres à produire cet effet sont interieurs & exterieurs. Les premiers doivent être pourvus de qualitez propres à débarrasser les premieres voyes en évacuant toutes les matieres impures qui influent dans les fluides & qui les disposent aux congestions, en supposant qu'elles n'ont pas été suffisamment évacuées.

Entre les évacuans, les uns purgent par haut, & les autres par bas : les vomitifs doivent donc être employez dans ces oc-

casions ; mais avec discretion & menagement, ainsi que les fondans qui par de trop grandes secousses & de trop fortes évacuations irritent & épuisent les solides dont les oscilations sont d'une grande consideration pour le soûtien de l'économie animale. Les clisteres purgatifs doivent être frequemment employez.

Après avoir suffisamment purgé, soit par haut ou par bas, l'on doit penser à fortifier les organes ébranlez, & affoiblis par les ébranlemens & les fontes qu'ils ont soufferts, les potions vulneraires, cordiales & diaphoretiques remplissent parfaitement ces intentions : c'est pourquoi tous les remedes apopletiques & anti-epileptiques sont fort estimez, & conviennent pour la cure de la Paralisie.

A l'égard des vomitifs, du tems

d'Hipocrate on les tiroit pour la plûpart des vegetaux, comme de l'élebore &c. mais aujourd'hui que la chimie nous fournit quantité d excelens remedes ; on tire presque tous les Emetiques de diverses préparations d'antimoine, l'essentiel est d'en sçavoir faire un bon choix. Hatmanus propose surtout les fleurs de ce mineral avec l'extrait de scamonée ; d'autres employent le tartre stibié, & d'autres lui preferent le kermes mineral ou souffre doré d'antimoine à cause de sa qualité diaphoretique ; mais si le corps est replet, le tartre stibié conviendra mieux, parce qu'on est plus sûr de son operation

Les purgatifs les plus usitez dans ces occasions sont le turbit, depuit demie dragme jusqu'à une dragme & demie, les Hermodates en pareille doze, & en

infuſion, juſqu'à une once; mais on les donne rarement en infuſion; le turbit avec la Rhubarbe en poudre juſqu'à demie dragme de chacun. Les pilules d'hiere & d'agaric, animez par quelques grains de trochiſques alhandal, ou de coloquinte qui ſont les aiguillons des autres purgatifs, ſont excelens dans toutes les affections paralitiques. Nous exhortons les Commençans en ſemblables occaſions de ſe munir autant qu'il ſera en leur pouvoir, de bons conſeils d'experimentez Praticiens.

On employe à la ſuite des purgatifs les décoctions des plantes apopletiques & anti-épileptiques capables de conforter les viſceres & apporter dans les fluides des qualitez vulneraires propres à ſubtiliſer le ſang & à changer la lymphe de glutineuſe qu'elle étoit dans un vehicule limpide &

eger, telles que ſont celles de
a petite ſauge, du chamedris ou
ermandrée, du chamepetis,
lu romarin &c. les pilules de ſi-
oglоſſe y conviennent encore.
De grands Praticiens donnent
la décoction de romarin & à
'eſſence tirée de ſes fleurs la qua-
ité de remede ſuperieur dans
'Apoplexie; l'eſſence de fleurs
le tilleul eſt encore propre à
ortifier la tête & à débarraſſer
e cerveau. A l'égard de la dé-
coction de romarin, on le fait
oouillir au bain-marie, & l'on
lonne un bon verre de cette dé-
coction au malade le matin à
eun, il procure une douce ſueur
& fortifie en même tems le ma-
ade. On peut même y ajouter
quelques goutes de l'extrait ou
le l'eſſence de caſtoreum, ou un
peu de ſtéchas arabique pour
rendre le remede plus énergique.

L'uſage du ſtéchas arabique eſt ſingulierement recommandé par pluſieurs Praticiens, pris interieurement, ainſi que celui de tous les aromates, ſoit en extrait, en eſſence, ou en huiles diſtillées; parce qu'ils contiennent beaucoup d'eſprits, & portent dans les fluides une ſubſtance propre à la filtration des eſprits animaux épurez. Par exemple, l'eſſence, l'extrait ou l'huile de fleurs de romarin, de ſuccin, de lavande, de tilleul &c. quelques goutes priſes dans les eaux diſtilées de fleurs de tilleul ou de betoine, ou dans les décoctions de ſaſſafras, ou de gayac: on ajoute encore à celles-ci celles de bayes de laurier & de geniévre.

L'uſage des infuſions de graines de geniévre, ou de feuilles de petite ſauge, priſes tous les matins à jeun en maniere de thé, pro-

duit aussi de très-bons effets. La décoction de râpure de bois de sassafras & de graines de geniévre au poids d'un gros dans une chopine d'eau réduite à un grand verre pris le matin à jeun, procure une legere sueur, sans trop affoiblir le malade: elle est renduë plus efficace si l'on y ajoute quelques goutes d'esprit de fleurs de sureau.

L'usage des boüillons de viperes assaisonnez de coclearia, de cresson d'eau, & même un peu de cresson alenois, est admirable, & toutes les préparations viperines sont très-efficaces pour la cure de la Paralisie.

Ettemuler dans sa pratique de Medecine rapporte le remede du Docteur Michaël, composé des os humains avec le cinabre d'antimoine, & assûre qu'il s'est servi de cette poudre avec succès. En voici la recette.

Prenez un ſcrupule d'os hu-mains preparez, douze ou quinz[e] grains de cinabre d'antimoine[,] demi ſcrupule de ſel volatil d[e] ſuccin, mettez le tout pour deu[x] doſes à prendre le ſoir.

Il parle encore avec beaucou[p] de confiance de l'ordiaphoreti-que de Poterius fixé par la calci-nation avec le double de fleur[s] de ſouffre, juſqu'à ce qu'il n[e] ſe faſſe plus de détonation, &[amp;] enſuite bien digeré dans l'eſpri[t] de vin alcooliſé. Planis Cam-py eſtime fort les tablettes ſui-vantes.

Prenez l'eau diſtilée de gran[d] muguet, & de fleurs de lavande[,] de chacune quatre onces, de-mie livre de ſucre que vous fe-rez cuire juſqu'à ce que le ſucre ſoit aſſez épais, puis l'ayant re-tiré de deſſus le feu, ajoutez-y l'huile d'ambre jaune diſtilée *per*

descensum, & rectifiée une dragme & demie, l'huile de canelle, & l'essence de sauge demie dragme, dont on fera des tablettes pour l'usage.

Enfin tous les remedes qui tendent à donner de la fluidité au sang, & de la limpidité à la lymphe, à faciliter la circulation de tous les fluides, & à procurer de vigoureuses oscilations aux solides, conviennent merveilleusement dans le traitement de la Paralisie.

A l'égard des remedes exterieurs on doit avoir les mêmes vûës pour le choix de leurs qualitez, en employant les fomentations & les douges aromatiques & vulneraires pour fortifier les parties & donner en même tems de legers diaphoretiques interieurs.

Par exemple. Prenez des feüil-

les de nicotiane, de l'origan, des fleurs de ſureau, de tilleul, de chacun une poignée; des racines de pirêtre, d'angelique & d'arum, une once de chacun; de l'un & de l'autre poivre, des fleurs de ſtechas arabique, de la lavande, du muguet, demie once de chacun; de l'euphorbe, du caſtoreum, de la mirrhe rouge, demie once de l'un & de l'autre; de la ſemence de Roquette, de ſeſely de montagne, une once & demie de chacun; hachez & pilez le tout, verſez deſſus de l'eſprit de vin deux livres; laiſſez le tout en digeſtion au bain-marie, & le filtrez pour en frotter les parties paralitiques après en avoir eſſuyé la ſueur avec un linge fin parfumé d'encens & de ſuccin. Mais afin de ne point trop charger cet ouvrage de deſcriptions de remedes qui

pourroient

pourroient ou embarraſſer, ou peut-être ennuyer les Commençans, nous renvoyons les lecteurs curieux à notre Traité du Rhumatiſme dans lequel ils trouveront encore quelques ſpecifiques; parce que nous y avons propoſé des remedes qui conviennent auſſi à la cure de la Paraliſie, par les connivences des cauſes de ces deux maladies.



DES VAPEURS.

SI le genre humain, comme on le ſçait par des experiences à n'en point douter, eſt ſujet à ce nombre preſque infini de maladies que les Auteurs ont décrites; il y en a pourtant encore quelques-unes qui ſont ſi bizarres & ſi équivoques, que ne pouvant être legitimement compriſes ſous des claſſes generales, l'on a été obligé de les ranger ſous une claſſe vague & indeterminée, & de leur donner ſans bien ſçavoir pourquoi, le nom de Vapeurs.

Quelques-uns ont porté les choſes bien au-delà, & n'appercevant dans la perſonne de pluſieurs de ceux que l'on dit être

attaquez de Vapeurs, aucune marque visible de maladie, n'ont point hesité à en nier l'existence, & à dire que la maladie qu'on appelle Vapeurs, n'est autre chose qu'une production gratuite de l'imagination d'une infinité de gens, qui trop attentifs à leur santé, croyent souvent être malades dans la crainte de le devenir, & définissent ce mal prétendu, maladie sans maladie, le regardant comme un pur fanatisme, ou comme une simple terreur panique.

C'est la définition que l'on a donnée il y a déja long-tems aux Vapeurs, & qui se trouve dans les mélanges d'Histoires & de Literatures, dont la seconde Edition fut publiée en trois volumes in 12, en l'année 1701, sous le faux nom de Vigneul de Merville; mais dont on sçait

qu'un Moine Chartreux étoit le Compilateur.

Cet Auteur quel qu'il soit, parlant à la 180e. page du premier volume de l'Abbé Ruscellay Gentilhomme Italien, qui avoit été employé dans les intrigues secretes de la Cour de France, sous le ministere du Cardinal de Richelieu, donne en même tems un exemple autentique de la maladie qu'on appelle Vapeurs, de son origine, de ses simptômes les plus ordinaires, au moins dans les hommes, & du meilleur remede qu'on puisse employer pour s'en guerir, si l'on s'en sert avant que l'imagination blessée à l'excès, ait par un long progrès absolument perverti la constitution du malade.

Voici de quelle maniere l'Auteur s'explique de la maladie de cet Abbé, sur l'extrait de son

hiſtoire inſerée dans la vie du Duc d'Eſpernon.

Cet Abbé , dit-il , étoit paſſé de la Cour de Rome , où il avoit reçu un affront , à celle de France qui le conſideroit à cauſe de la beauté de ſon eſprit , de ſa grande dépenſe , où pour mieux dire , de ſes profuſions ; car on a vû ſervir à ſa table , & à celle de l'Abbé Franchipany qui étoit de ſon humeur , des baſſins de vermeil tout chargez d'eſſences , de parfums , de gands , d'éventails & même de piſtoles pour le jeu après le repas.

Il eſt facile de juger par-là , quel homme c'étoit que l'Abbé Ruſcellay ; ſa delicateſſe en toutes choſes alloit à l'excès. Il ne buvoit que de l'eau ; mais d'une eau qu'il falloit aller chercher bien loin , & pour ainſi dire , choiſir goute à goute. Un

rien le bleſſoit. Le Soleil, le ſerain, le moindre chaud, le moindre froid, ou la moindre intemperie de l'air alteroit ſa conſtitution, la ſeule apprehenſion de tomber malade l'obligeoit à garder la chambre & à ſe mettre au lit.

C'eſt à lui que nos Medecins ſont obligez de l'invention du nom de Vapeurs; cette maladie ſans maladie qui fait l'exercice des gens oiſifs, & la fortune de ceux qui les traitent.

Ce bon Abbé gemiſſoit doucement ſous le poids de ces bagatelles, n'oſant rien entreprendre où il y eût tant ſoit peu de fatigue ou de peine. A la fin piqué d'ambition, ou plutôt du déſir de ſe venger de ſes ennemis, il entreprit de ſervir la Reine Marie de Medicis dans des intrigues fort mêlées, & qui

demandoient beaucoup d'activité.

La vûë du travail qui lui paroissoit un monstre, pensa lui faire quitter prise; mais se surmontant, il devint si robuste & si actif, que ses amis qui le voyoient travailler tout le jour, ne point reposer la nuit, courir la poste sur de mechans chevaux, boire & manger chaud ou froid comme il le trouvoit, lui demandoient des nouvelles de l'Abbé Ruscellay, ne sçachant point ce qu'il étoit devenu, ni quel autre homme avoit pris sa place, ou dans quel autre corps son ame étoit passée.

Voilà l'exemple d'un homme gueri de Vapeurs par le meilleur remede qu'on y puisse employer, quand on a assez de courage pour s'en servir à propos. Rapportons maintenant ce-

lui d'un autre particulier, qui n'ayant pû gagner ſur lui de mépriſer ſon illuſion maladive, en fut enfin la victime.

Un grand nombre de perſonnes, pour ne pas dire tout Paris, ont été témoins qu'un particulier, que des emplois conſiderables, tant à l'Armée que dans les Finances, avoient prodigieuſement enrichi, dans la vûë de joüir long-tems de ſa fortune, s'étoit propoſé de n'omettre aucun moyen de conſerver ſa ſanté; enſorte que l'application qu'il y donnoit, faiſoit ſon unique occupation.

Il crut avoir trouvé le moyen qu'il cherchoit, en conſultant ſous l'ombre même de la plus legere incommodité, que tout autre auroit paſſé ſous ſilence, non ſeulement les plus fameux Medecins de la Cour & de la Ville

Ville ; mais encore les Docteurs de toute eſpece de Facultez, Empiriques, Charlatans, & tous ceux generalement qui avoient des remedes à lui propoſer ; il n'héſitoit point à executer ponctuellement les ordonnances des uns & des autres.

Tant de differentes drogues tumultuairement adminiſtrées, auroient été plus que ſuffiſantes pour rendre malade le corps le plus ſain ; auſſi ne manqua-t'il pas d'être bien-tôt accueilli d'un déluge d'infirmitez très-réelles pour avoir voulu ſe délivrer avec trop d'empreſſement de ſes maux imaginaires.

On le vit pendant plus de 25 ans travailler à détruire la meilleure conſtitution du monde avec une foule de Medecins, & joüer non ſeulement toutes les

risibles scenes que Moliere avoit mis auparavant sur le theâtre, mais encore bien d'autres qu'on y pourroit ajouter ; jusqu'à se faire Medecin lui-même par une lecture assiduë des livres de Medecine, croyant y trouver des remedes à ses maux. Mais il ne les lut qu'à sa ruine.

Parmi ce grand nombre de Medecins, un seul à qui il dit vouloir se fixer, l'auroit tiré d'affaire, s'il avoit suivi son avis. Celui-ci, après avoir écouté patiemment dans plusieurs visites qu'il lui avoit renduës toutes ses plaintes & le recit des remedes qu'on lui avoit prescrits, lassé enfin d'entendre pauvretez sur pauvretez, lui dit un beau jour, Monsieur, il faut vous parler en ami & en bon Medecin, vous n'avez pas

pêché faute de conſeils, vous n'en avez que trop pris : Faites ſi vous m'en croyez une tréve fidelement obſervée avec Hipocrate, tous ſes Supôts & tous leurs remedes, divertiſſez-vous, voyez vos amis, goutez avec eux quelques doſes moderées du plus exquis Bourgogne, ou Champagne, vous avez chez vous l'un & l'autre; par conſequent de tels remedes ne vous conſtitueront pas en nouveaux frais, & vous guerirez. Au lieu que ſi vous continuez votre manége empirique, vous courrez à votre perte.

Le Medecin & ſon conſeil furent mal reçus. Le malade crut mieux faire de s'en tenir à trois Medecins qui lui paroiſſoient plus dévouez que les autres; mais ils eurent beau pendant quelques années qu'il vêcut encore, ne le

quitter presque pas de vûë, manger tous les jours à sa table pour mieux regler son regime, en profitant eux-mêmes de la chair exquise qu'ils y faisoient, & se relayer pour le veiller toutes les nuits, une mort long-tems prévûë finit la catastrophe.

Les deux exemples que l'on vient de rapporter, font assez voir que les Vapeurs sont souvent guerissables dès le commencement, lorsqu'on a assez de courage pour ne vouloir pas être malade; mais qu'elles sont très-dangereuses quand on se livre indiscretement à toutes sortes de remedes de quelque part qu'ils viennent.

Cependant, comme ceux qui sont appellez pour voir des malades tels qu'ils puissent être, sont tenus de leur procurer quel-

ques ſecours ; nous croyons être obligez dans cette petite diſſertation de dire quelque choſe de cette maladie, conformement aux regles de la Medecine curative ; parce que nous ſommes perſuadé qu'elle doit ceder aux remedes, quand même l'imagination y auroit quelque part.

Nous commencerons donc par dire que le long aſſemblage d'incommoditez rangées ſous le nom de Vapeurs, ne conſiſte pas comme les anciens l'ont penſé, dans des effumations d'entrailles, qui s'élevant juſqu'au cerveau, ſe reſoudent en pluyes dont il eſt inondé, & dont partie retombe quelque fois ſur les parties inferieures ; car la decouverte de la circulation du ſang, & la parfaite connoiſſance de l'anatomie ont mis cette opinion au néant, que les an-

ciens ont pû avoir ſans être blâmables, avant cette découverte, qui aplanit de grandes difficultez en Medecine, laquelle étant à preſent beaucoup mieux inſtruite qu'elle n'étoit de l'économie animale, ſe trouve en état de rendre des raiſons plauſibles des phenomenes les plus obſcurs.

Nous ne diſconvenons pas que des viſceres imbus de quelques ſucs viciez ne ſoient capables de cauſer les maux qu'on qualifie du nom de Vapeurs; au contraire nous ſommes très-perſuadez que leurs vices peuvent ſe faire vivement ſentir, & porter leur contrecoup loin de leur foyer; mais nous ne croyons nullement, que ces ſortes de ſimptômes arrivent par des exhalaiſons, ou par des fumées qui ſe détachent des entrailles pour être portées au

cerveau, &c. comme on ſe l'étoit autrefois imaginé, par les ſeules raiſons que nous venons de déduire.

Cette communication prétenduë vaporeuſe, ne peut donc arriver que par deux moyens; ſçavoir par la circulation des ſucs viciez, reçus par les conduits de repriſe, qui partent de la partie malade, & qui ſont portez rapidement aux lieux où l'on ſent le mal, & où ils peuvent cauſer du trouble; ou par les ſecouſſes & les irritations qu'en reçoivent les nerfs diſtribuez dans quelques parties relatives à celle où ſe paſſe la prétenduë affection vaporeuſe.

Quoiqu'il en ſoit, notre deſſein n'eſt pas de proſcrire du commerce de la Medecine le nom de Vapeurs, il eſt trop bien reçû du Public, & il ſuffit aux

Medecins éclairez de l'anatomie d'en connoître l'illuſion, & de ſçavoir faire un juſte choix des remedes pour la cure de ces maladies, dont la connoiſſance eſt reſervée à leur pénetration: car les Vapeurs offrent frequemment des ſimptômes ſi ambigus & ſi itéroclites, que l'on ne pourroit les expliquer que par de longs diſcours, au lieu qu'à la faveur du ſeul nom de Vapeurs on évite tout embarras, & l'on ſe tire d'affaire ſans être obligé de donner des explications ſouvent très énigmatiques & environnées de ténebres auſſi épaiſſes que la maladie même.

Mais parce que nous eſtimons que les promts & rapides effets qui reſultent des Vapeurs, ne peuvent s'executer que par l'entremiſe des nerfs ou de la circulation bleſſée de la matiere qu'ils

contiennent, la définition que l'on a donné des Vapeurs dans un Traité expreſſement publié ſur cette matiere en 1689, ſous le nom inventé du ſieur Lange Docteur en Medecine; mais que l'on ſçait être du nommé de Bligny, qui avoit autant de talens pour écrire aiſément, qu'il étoit peu muni de droiture dans ſes mœurs, & de probité dans ſa conduite nous a parû aſſez convenable.

Cet Auteur dit au troiſiéme chap. de ſon Traité, page 25, que l'on peut définir la maladie connuë ſous le nom de Vapeurs, un tranſport de corpuſcules écartez par quelque fermentation interieure, allumée hors des vaiſſeaux ſanguins, au moyen de laquelle ces corpuſcules ſont tranſmis vers une partie éloignée de

» celle où eſt le foyer, ce qui en
» trouble & interrompt les fonc-
» tions naturelles.

Differences. Les differences des Vapeurs ſont auſſi nombreuſes que les temperamens des perſonnes qui s'en trouvent attaquées, & que le ſont auſſi les cauſes exterieures qui les produiſent, en ce que ce ſont ſouvent ces mêmes cauſes qui les occaſionnent, & qui mettent en jeu les qualitez du ſang & des eſprits animaux diſpoſez à être mus d'une certaine maniere dont les ſolides ſe trouvent irritez, & particulierement les ſubſtances nerveuſes.

A l'égard des differences des Vapeurs conſiderées de la part des temperamens, il ſembleroit d'abord à ne les conſiderer que d'une vûë generale, & ſuivant le partage établi par l'an-

cienne Ecole, qu'elles ne devroient pas être en grand nombre ; puiſque les Anciens n'admettoient que quatre ſortes de temperamens dans l'homme, qu'ils faiſoient relatifs aux quatre Elemens & aux quatre humeurs ; ſcavoir le ſanguin, le pituiteux, le mélancolique & le bilieux ; mais afin qu'on ne s'y trompe pas, c'eſt que de ces quatre claſſes de temperamens cardinaux, il en derive une infinité d'autres diverſement compoſez & combinez, d'où il peut réſulter autant de differentes eſpeces de maladies vaporeuſes.

Ce ſont les divers mélanges des molecules du ſang, & le plus ou le moins d'exaltation des ſels, des ſoufres, &c. contenus dans nos fluides, ſuivant qu'ils y ſont plus ou moins dominans, d'où dérive la differente nature de

nos temperamens, ce qui ne les rend pas moins nombreux, & moins diverſifiez que le ſont les viſages des perſonnes devenues vaporeuſes.

Nous ne devons donc pas être ſurpris en voyant des Vapeurs de tant de ſortes, & ſi oppoſées dans leurs accès, comme lorſque nous en voyons de riantes, de dançantes, de dandinantes, de pleurantes, de ſoupirantes, d'évaporées, de ſtupides, de l'étargiques, de convulſives, &c. Nous ne devons pas dis-je être ſurpris de voir que chacune de toutes ces eſpeces de vapeurs a encore ſon caractere particulier. Quelle bigarure d'infirmitez ! Quel labyrhinte de maux ! C'eſt un cahos preſque inexplicable à la plus fine Phiſique ; il faut en avoir vû de toutes les eſpeces pour en pouvoir bien parler.

Si la diverſité des temperamens eſt capable de donner lieu à toutes ces variations maladives & vaporeuſes, comme cauſes interieures : Les cauſes exterieures ne fourniſſent pas moins d'occaſions à leur multiplicité ; ce ſont ſouvent elles, qui comme nous l'avons dit, mettent les cauſes interieures en jeu, en ſoulevant les fluides qui agacent & irritent les ſolides, & cela plus ou moins frequemment, & plus ou moins fortement, ſuivant que les cauſes interieures ſont diſpoſées à être muës par les cauſes exterieures, & ſuivant auſſi que ces mêmes cauſes exterieures ſont intereſſantes pour l'objet ſuſceptible de ces ſortès d'impreſſions; enſorte que nous pourrions ſouvent conſiderer la plupart des Vapeurs excitées par les cauſes exterieures, comme autant

de paſſions particulieres, nous en avons de bonnes preuves.

Ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fondement que nous avançons, que beaucoup de Vapeurs peuvent être conſiderées comme autant de paſſions, ou comme les ſuites des paſſions outrées ; puiſque nous ſçavons que l'amour, la jalouſie, &c. ſont ſouvent les uniques promoteurs des Vapeurs dans les femmes, qui ſont plus ſuſceptibles de ces ſortes de paſſions que les hommes, par la grande delicateſſe de leurs ſentimens ; car il ſuffit, par exemple, à une jeune Demoiſelle peu experimentée dans le commerce du monde, qu'un Amant dont elle eſt éperduëment épriſe, faſſe quelque démarche qu'elle improuve, pour ſe ſaiſir, & pour s'abandonner à un profond chagrin qui la plonge dans des ré-

flexions penibles, & de-là dans d'affreuſes Vapeurs.

Il ſuffit auſſi à une Dame de la même délicateſſe de ſentimens qui aime ſon mari tendrement, que cet époux manque à quelques attentions qu'elle croit lui être dûes, pour faire quantité de revûes penibles, & ruminer ſur la conduite de ſon mari, qu'elle croit être peu ménagée à ſon égard.

Diſons plus, que tous les changemens, & tous les déſordres apparens qui arrivent à certaines femmes ruſées, ne ſont quelquefois que des maux concertez, & des moyens mis en œuvre pour parvenir à leurs fins. Combien de fois avons-nous été mandez pour aller précipitament au ſecours de perſonnes qu'on tenoit pour mortes, ou en grand danger de leur vie, ſans qu'il

y eût réellement aucun danger : Elles peuvent bien en impoſer aux perſonnes qui s'intereſſent pour elles, aux aſſiſtans, & leur cauſer des alarmes ; mais non pas aux Praticiens éclairez qui découvrent bient-tôt le piege & le déguiſement, ſans pourtant le faire paroître ; car ce ſeroit pécher contre toutes les regles de la prudence ; les Medecins éclairez ont au bout de leurs doigts l'attouchement du poulx qui leur fait connoître au juſte l'état de la perſonne. Or il eſt des occaſions ſi delicates, qu'on eſt forcé de garder le ſilence, & ne pas dire tout-à-fait ſon ſentiment ſur de telles ſurpriſes, où il eſt dangereux de lever le maſque.

Les cauſes exterieures des Vapeurs n'agiſſent néanmoins, comme nous l'avons déja fait

ſentir, qu'en conſequence des diſpoſitions interieures; c'eſt-à-dire, par rapport à la diſpoſition des fluides conſiderez tant eu égard à leur quantité qu'à leurs qualitez, ſelon leſquelles ils ſont mus & agitez, à quoi concourt auſſi la ſtructure des ſolides, c'eſt-à-dire, des tuyaux dans leſquels ils roulent.

Nous pouvons donc conſiderer pour principale & preſque unique cauſe des Vapeurs quelquefois la quantité du ſang, comme nous en pourrons donner quelques exemples; mais le plus ſouvent ce ſont ſes mauvaiſes qualitez, ce qui revient aſſez naturellement à ce que nous avons dit des temperamens; car tant que nos liqueurs conſerveront leur quantité requiſe au volume de leurs conduits, & la juſteſſe de leur tem-

perature, elles se maintiendront dans leur équilibre avec les solides ; elles rouleront uniment dans leurs conduits, leurs tuyaux conserveront leur ton & leurs oscilations, les secretions ne souffriront point d'obstacles, & les recrémens seront distribuez dant les lieux qui leur sont assignez. Alors nuls retardemens, point de staces, ni aucunes congestions, ce qui pacifiera toute l'économie animale, & maintiendra toute la machine dans une solide & parfaite santé.

Mais s'il arrive au contraire, comme on ne le voit que trop frequemment arriver, que les fluides d'où dépend presque toujours la justesse de nos temperamens, dégenerent de leurs justes proportions, soit par leur volume trop augmenté, soit par la configuration de leurs mole-

cules changées & diſproportionnées aux calibres des conduits capilaires qui les reçoivent, & qui les doivent tranſmettre en d'autres conduits auſſi fins, & encore plus delicats ſuivant les loix de leurs mouvemens ; c'eſt de-là d'où naîtront les engorgemens, les ſtaces des fluides & les anchiloſes de ces mêmes conduits par le poids de ſurcroît qu'ils cauſeront aux ſolides, auſquels leur puiſſance ne pouvant reſiſter, ils ſeront forcez de ceder à l'oppreſſion que leur cauſeront ces ſtaces onereuſes, d'où s'enſuivront le trouble dans l'économie animale & les Vapeurs.

Il arrive néanmoins aſſez ſouvent que les ſolides, & les filtres des viſceres ſouffrent quelques atteintes interrompues de la part des fluides viciez ; auſquels ils ſe prêtent aiſément lorſque ces

fluides ſont en petite quantité ; qu'ils ſouffrent aiſément dans leur ſein de legeres ſtaces ſans qu'on s'en apperçoive ; parce que ce ne ſont d'abord que quelques molecules échappées de leur courant, & hors de leur lit naturel, ou plutôt reſtées en route qui n'empêchent pas leurs oſcilations, & qui ne troublent pas leur action preſente ; mais comme celles-ci peuvent dans la ſuite frayer le chemin à d'autres, & s'inſinuer inſenſiblement dans les porroſitez des ſubſtances où elles s'infiltrent, & y cauſer des obſtructions ; ces ſucs croupiſſans s'aigriſſent, fermentent & font perdre le reſſort des ſolides, ce qui produit des maladies Chroniques & des Vapeurs.

Les maladies vaporeuſes ſont graduées, & plus ou moins conſiderables, à proportion de la

quantité & des qualitez des obſtructions, ſoit que les engorgemens ſoient dans la propre ſubſtance des viſceres, ſoit qu'elles ſoient dans les conduits ſecreteurs, ou excreteurs; c'eſt de ces congeſtions que naiſſent les irritations des nerfs qui en ſont touchez, & dont l'ébranlement ſe communique à l'inſtant juſqu'au lieu d'où ils partent; ce qui y produit un changement, ou douloureux, ou inquiet, qu'on nomme des Vapeurs.

S'il arrive, par exemple, que quelques ſucs viciez ſe mêlent au levain de l'eſtomach, ils y causeront des dégoûts, des peſanteurs, ou des douleurs, & troubleront la digeſtion des alimens, & l'ordre de ſon mouvement periſtaltique; les irregularitez de ſon mouvement ſe feront ſentir tout le long du canal

de l'œsophage, jusqu'à la bouche, ce qui donnera lieu à des baillemens importuns, & à des éructations fatigantes, qu'on appelle Vapeurs.

Si l'on nous demande la cause de ces frequens baillemens & de ces éructations, il est aisé de juger, ce semble, que ces accidens procedent de la rarefaction extraordinaire que souffrent les alimens, ou les sucs indigestes pendant la digestion, par le mélange de ces sucs étrangers, ce qui produit l'abondance des vents, lesquels étant chassez brusquement de cet organe, souffrent collision en passant par le pilore qui est resseré pendant cette operation, lesquels en heurtant contre l'épiglote produisent le son que nous appellons vents vaporeux, ou des rots.

Si ces sucs dégenerez sont por-

tez dans le tiſſu nerveux des inteſtins, ils agaceront ces ſubſtances delicates&très-ſenſibles, ils en troubleront auſſi le mouvement periſtaltique, le rendront plus vif & plus précipité qu'à l'ordinaire,ce qui occaſionnera des borborigmes,& des gargoüillemens extraordinairesdans les entrailles, & des douleurs collicatives, particulierement dans les inteſtins grêles, comme plus ſenſibles & plus mobiles, ce qui procede de la proximité de lieu & continuité de leur action, & qui produit dans le conduit inteſtinal les mêmes ſimptômes que dans l'eſtomach.

La même choſe arrive lorſque des ſucs acres ſont portez ſur le mezentere, ſur-tout ſi quelques-uns de ſes plexus nerveux diſperſez en pluſieurs endroits de ce viſcere, en ſont tou-

chez & irritez ; leur irritation est aussi communiquée aux intestins grêles, à l'estomach, &c. & provoque des Vapeurs.

La même chose se passe encore ainsi dans tous les autres visceres, & dans tous les autres lieux où le genre nerveux se trouve affecté, particulierement quand la matrice se trouve interessée, à cause des secousses que soufrent ces filets sensibles, dont les vibrations irregulieres se communiquent jusqu'à leurs racines ; de maniere que leur principe en est émû, & de ces émotions naissent les foiblesses spasmodiques, & les défaillances vaporeuses.

Nous avons assez fait observer que les Vapeurs ont en partie leur source dans le temperament ; mais il est tout manifeste, qu'entre tous les divers temperamens

ramens qui nous compoſent, le melancolique eſt celui qui a le plus de part dans la production de cette maladie, à cauſe des molecules tartareuſes & groſſieres qui prévalent dans les fluides des perſonnes de ce temperament, ce qui apporte beaucoup de retardement & de lenteur dans le cours de leurs humeurs; ainſi que nous le remarquons journellement dans le poulx des mélancoliques ou cachectiques, qui eſt preſque toujours petit & languiſſant.

Le retardement qu'apporte le temperament mélancolique à la circulation des fluides, en apporte auſſi dans la filtration de tous les recrémens des viſceres qui ſéparent quelques ſucs particuliers dont le cerveau eſt le principal; ce qui donne lieu à d'affreux déſordres dans l'éco-

nomie animale, lorſque cet organe eſt affecté, en diſpoſant les perſonnes de ce temperament aux Vapeurs.

Si dans le retardement de la filtration, & diſtribution d'un recrement, le viſcere qui le ſépare a quelque débouchement pour ſes ſucs, le déſordre ſera moins ſenſible; mais ce déſordre quoique plus leger en agiſſant plus lentement, ne laiſſera pas d'avoir ſes conſequences qui deviendront plus dangereuſes, le mal étant negligé dans ſes commencemens; parce que c'eſt de ces recrémens ſourdement retenus, ou mal diſtribuez, lorſqu'ils ne ſont pas rendus inflammatoires, que ſont formées les concretions ſchyreuſes, qui donnent lieu aux Vapeurs bizares de longues durées, difficiles à déraciner: & lorſque ces mêmes ſucs

ſont rendus ſuſceptibles de fermentation, qu'ils deviennent inflammatoires, ils produiſent des abcès toujours très dangereux.

Ce même retardement à la filtration des recrémens a donc ſa ſource dans le temperament melancolique, dont les molecules fluides ſont plus maſſives & moins mobiles, qu'elles coulent parconſequent avec plus de lenteur: Auſſi voyons nous que les perſonnes mélancoliques & vaporeuſes ſont naturellement recueillies, réveuſes, ſolitaires, taciturnes, indolentes, inquiétes, craintives & ſuſceptibles des plus legeres impreſſions; mais d'ailleurs, elles ſont capables de la culture des beaux Arts, des Sciences comtemplatives,& propres pour les réflexions les plus profondes & même les plus ſolides, ce qui ne contribuë pas

peu à la production des Vapeurs, lorſqu'on s'y livre trop.

Juſqu'ici, nous n'avons fait aucune diſtinction de ſexe, touchant les maux qu'on appelle des Vapeurs ; parce que nous ne les avons traitées que d'une maniere generale, & relative aux temperamens, quoiqu'elles affectent plus ſouvent les femmes que les hommes.

Deux choſes dans les femmes concourent à la production plus frequente de ces ſortes de maladies que chez les hommes; ſçavoir l'organe qui leur eſt particulier, & la delicateſſe naturelle de leur temperament & de leurs ſentimens, à quoi l'on pourroit ajouter leur vie ſédentaire & oiſive.

Du côté de l'organe, tout le monde ſçait une partie des viciſſitudes, auſquelles la matrice

eſt ſujette, & les Medecins en particulier en connoiſſent parfaitement les déreglemens. Si cet organe fait du bien & rend les femmes recommandables dans le monde, en contribuant à la propagation du genre humain, combien d'ailleurs y cauſe-t'il de maux par ſon attrait? C'eſt une diſcution qu'il n'eſt pas à propos de faire ici dans toute ſon étenduë.

Les ſeules évacuations periodiques qui ſe font par le miniſtere de cet organe pendant les plus belles années des femmes, & dans la fleur de leur jeuneſſe, leur attirent beaucoup d'infirmitez; car outre qu'elles ſont obligées d'eſſuyer douze ou treize fois chaque année les déſagrémens de cette évacuation, le benefice qu'elles en retirent eſt par lui-même une veritable char-

ge, & une ſujetion des plus humiliante. Mais de plus, c'eſt qu'il peut ſurvenir à cet écoulement deux inconveniens très-oppoſez, & toujours ſuivis de fâcheux ſimptômes, ſoit par le retardement, la ſuppreſſion, ou l'excès de cette évacuation qu'on appelle perte de ſang ; car quelles craintes, & quelles alarmes ne cauſent pas ces pertes ? Quels moyens pour les perſonnes qui les ſoufrent de n'en être pas allarmées ; elles les extenuent ; elles enlevent leur coloris & les conduiſent quelquefois fort près du tombeau ; il eſt rare à la verité qu'elles y ſuccombent ; mais n'auroit-t'on pas lieu de s'allarmer à moins ?

Le contraire de ces pertes ſi fâcheuſes ſont la ſuſpenſion, ou la ſuppreſſion totale de leur évacuation. Ce ſang dont la na-

ture ſe décharge tous les mois, doit être regardé non ſeulement comme ſuperflu, mais de plus comme impur & très-pernicieux pour peu qu'il reſte dans le commerce des fluides hors le tems de la groſſeſſe.

Il doit ſi bien être ainſi regardé, qu'il fait encore ſouvent de grands maux avant de ſe faire jour & d'enfiler ſes iſſuës, outre qu'il n'en fait pas moins quand il ſe ſuprime & s'arrête abſolument; car ce ſang retenu contre les loix naturelles produit toujours de très-pernicieux effets, & cela de deux manieres differentes. La premiere, parce qu'en faiſant une fauſſe tentative pour s'échaper, en manquant d'y réuſſir, il cauſe une irritation dans toute la ſubſtance de l'organe deſtiné à lui livrer paſſage, d'où s'enſuit qu'il eſt forcé de rétro-

grader dans la maſſe dont il brouïlle tout l'ordre & l'arrangement. D'ailleurs n'ayant pû être évacué par les routes que la nature lui a tracées dans cet organe, il les embaraſſe tout de nouveau, & en augmente les obſtructions.

Si le ſang impur dont nous parlons en refoulant le flot des fluides, eſt capable, comme on n'en peut pas douter, d'en pervertir l'ordre & la marche, & de donner occaſion à de nouvelles obſtructions dans les viſceres, de retarder la filtration de leurs ſucs, & d'y cauſer des congeſtions vicieuſes; ce même ſang peut encore laiſſer, comme nous l'avons dit, dans l'organe où il fait effort, des impreſſions de ſon mauvais caractere, en engorgeant de plus en plus les lacunes du cou de la matrice de-

ſtinées pour ſon paſſage ; & cet embarras des lacunes ne manque pas d'influer ſur tout l'organe dans la ſubſtance duquel ces ſucs s'infiltrent, & où ſouvent ils ſe corporifient ; enſorte que ſi l'on ne donne ordre de bonne heure à des maux de cette nature, ils s'y dentifient pour ainſi dire, dans les lieux ou ils ſe ſont engagez, & deviennent très difficiles à les en déplacer, de-là vient ſouvent la ſource de pluſieurs ſortes de Vapeurs, & d'autres maux encore plus funeſtes.

Tant que les ſucs dégenerez & hors de leur courant n'intereſſent que certains ſolides ; c'eſt-à-dire, tant qu'ils ne feront leurs impreſſions que ſur ceux qui ne ſont pas abſolument neceſſaires à la vie, qu'ils ne fe-

ront que de legeres ſtaces ſur leurs ſuperficies, qu'ils ne formeront que de foibles congeſtions, alors ils ne cauſeront que des irritations ſupportables aux parties nerveuſes, qu'on pourra regarder comme des maladies gueriſſables; mais ſi l'on donne le tems à ces mauvais ſucs de s'augmenter au point de prendre tout-à fait le deſſus dans les fluides, d'en infecter toute la maſſe juſqu'à penetrer les conduits fins, & les routes étroites de la ſubſtance du cerveau, d'être admis dans le ſuc nerveux & dans la route des eſprits animaux, alors il eſt hors de tout doute que le mal deviendra très-difficile à guerir en ſe convertiſſant en ce qu'on appelle Vapeurs malignes accompagnées d'irritations ſpaſmodiques, de délire, de fre-

nesie & de convulsions épileptiques.

Si nous avons fait connoître que beaucoup de Vapeurs considerées de la part du temperament sont le plus souvent occasionnées par celui que nous appellons mélancolique, & par le dérangement des regles des femmes, par les raisons que nous en avons alleguées ; nous ne laissons pas de voir néanmoins quelques-unes de ces maladies se manifester dans d'autres temperamens diversement combinez ; car il suffit que des sucs viciez séjournent & croupissent en quelque endroit que ce soit pour produire des Vapeurs.

Outre les causes & les foyers dont nous avons parlé comme promoteurs de cette maladie, il y en a encore une infinité d'autres dont nous ne ferons point

ici mention, nous reſervant à en parler dans la diſſertation ſuivante, où nous traiterons de l'Epilepſie, par la conformité que nous concevons qu'ont certaines Vapeurs avec cette maladie, tant par leurs cauſes & leurs effets, que par la qualité des remedes, & par la conduite que ces deux maladies exigent de la prudence du Medecin pour leur cure. Et comme nous eſtimons pour ce ſujet, que quelques obſervations pourront rendre tout ce que nous avons dit plus ſenſible & plus utile, nous en rapporterons trois d'un celebre Auteur.

PREMIERE OBSERVATION.

Monſieur Falconnet, Docteur Regent de la Faculté de Paris, & Medecin ordinaire du Con-

ſeil de ſanté du Roy, dans ſon Traité des Fievres, *chapitre des Vapeurs* fol. 422. Rapporte à nôtre ſujet l'hiſtoire d'une dilatation variqueuſe de vaiſſeaux arrivée à un homme de qualité proche l'olecrane qui parvint, dit-t'il, à la groſſeur d'une amande verte, dans laquelle ſe fit une fermentation ſi vive qu'elle lui cauſoit des Vapeurs juſqu'à défaillance, & des treſſaillemens convulſifs; que cette tumeur étoit d'un mauvais caractere, dure, livide & inegale; que Meſſieurs Tribouleau, Beſſiere & Avrilon nos Confreres en étoient conſultans; que la choſe fut expliquée à Monſieur Marechal premier Chirurgien du Roy, qui ne put voir le malade, parce qu'il étoit malade lui-même; qu'il fut déliberé d'en faire l'operation; que ce fut Monſieur

Tribouleau qui s'en chargea; qu'il la fit fort habilement, & qu'ensuite le malade fut délivré de ses Vapeurs.

Deuxie'me et troisie'me Observations.

Le même Auteur ajoute à l'observation precedente qu'il fut déterminé à cette operation par deux autres exemples semblables. Le premier en la personne d'une Dame de consideration qui avoit une pareille tumeur sur la maleole interne presque au passage de la saphéne, qu'après, & avant ses regles cette Dame soufroit des Vapeurs suivies quelquefois de mouvemens convulsifs qui lui faisoient presque perdre connoissance; que Monsieur son pere fit emporter cette tumeur par

Monsieur Binet grand Chirurgien, qui passa après l'operation faite un bouton de feu dans toute la circonference de la tumeur ; que l'operation & les remedes qui la précederent rendirent une parfaite santé à la malade qui fut délivrée de ses Vapeurs.

Monsieur Falconnet dit qu'il avoit puisé le second exemple au Château de Montmelian, à l'occasion d'un Ayde-Major qui après une fievre quarte fort opiniâtre, se plaignit d'une douleur dans la partie interieure du carpe du bras gauche ; que peu après il s'éleva sur le batement de l'artere une tumeur qui acquit la grosseur d'une noisette, dure, très-sensible & enfoncée en trois ou quatre endroits, qui s'étendoit par un cordon de la longueur de deux travers de

doigts, & formoit dans ſon autre extrêmité une autre tumeur pendante preſqu'auſſi groſſe & d'une ſemblable figure avec la même ſenſibilité ; que le caractere en étoit auſſi ſupect que celui de la tumeur énoncée dans la premiere obſervation ; que l'Officier en queſtion ſouffroit des Vapeurs qui lui faiſoient dire qu'il avoit la tête pleine d'encre ; que dans les vents de midi il reſſentoit des douleurs dans le bras malade , & ſur tout dans le pouce des tiraillemens ſi douloureux qu'il ſouhaitoit qu'on lui coupât le bras. L'Auteur ajoute que Monſieur Deſgranges Medecin experimenté fit venir de Chambery le meilleur Chirurgien qui appella cette tumeur un accrochordon carcinomateux ; que la violence des accidents les détermina à l'amputation ; que le Chirurgien

rurgien fit l'operation, & se servit comme Monsieur Binet du bouton de feu; qu'il n'y eut point d'hemoragie, & que le malade fut entierement gueri de sa fievre quarte & de ses Vapeurs.

On peut dire que les Vapeurs dont on vient de rapporter les exemples, étoient très-malignes; puisque les malades n'en ont été préservez que par l'usage du fer & du feu.

Il paroît donc par les histoires que nous venons de rapporter, que les Vapeurs en question avoient leur siege dans un sang corrosif arrêté dans des conduits capilaires rendus variqueux par sa corrosion; puisque les Vapeurs avoient précedé la fievre quarte, que la fievre n'avoit cessé que par le cantonnement de ce mauvais suc, ou le transport de ce venin à la superficie du corps

où il caufoit encore de grands défordres ; alors la caufe du mal tomboit fous les fens & étoit foumife à l'operation manuelle que firent les Chirurgiens foutenus d'un bon confeil.

Mais des humeurs étant auffi malignes que celles - là, que fçavons-nous fi ce n'étoit point quelques mauvaifes vermines contenues dans le torent des fluides qui donnoient occafion à des maladies fi rebelles aux remedes, comme on peut le foupçonner, la chofe n'étant pas fans exemple. Quoiqu'il en foit, fi ces petites particules venimeufes avoient été portées dans quelques parties interieures, & qu'elles y euffent contracté des engagemens, quels affreux accidens n'y auroient-t'elles pas caufez ; puifqu'elles en caufoient de fi fâcheux par leurs ftaces exte-

rieures. Nous allons donner quelques obſervations de Vapeurs benignes produites par l'abondance du ſang, pour paſſer au pronoſtic & à la cure de ces maladies.

PREMIERE OBSERVATION.

Une Dame de mon voiſinage d'un temperament ſanguin, qui ſe remarquoit par ſon viſage tout couproſé, fort heureuſe dans ſon état, cherie de ſon mari, tomba dans des Vapeurs fatigantes, par des oppreſſions de poitrine, des difficultez de reſpirer, des maux de tête preſque continuels, des vertiges, des engourdiſſemens dans ſes membres, ſouvent avec perte de connoiſſance; tous ces accidens ſe renouveloient fort ſouvent, & lorſqu'ils étoient preſ-

ſans, on ſaignoit cette Dame des bras & des pieds ſuivant la nature du mal qui preſſoit le plus ; le regime de vie & les remedes generaux la tiroient d'affaire, & lorſque le mal revenoit on recommençoit les mêmes remedes. Cette maneuvre dura quatre ou cinq ans du vivant de ſon mari, & pendant ce tems-là cette Dame menoit une vie fort tranquile dans l'interieur de ſon menage; mais ſon mari étant mort, & n'ayant pas aſſez vêcu pour laiſſer une maiſon auſſi bien fondée qu'il auroit fallu pour élever cinq ou ſix enfans en bas âge ; elle commença fort prudamment par congedier femme de chambre & laquais, ſe donnant beaucoup plus de mouvement qu'à l'ordinaire, tant pour le dedans que pour le dehors de ſa maiſon, dans la vûë d'élever

doucement ſa famille; elle fut guerie de ſes vapeurs par cet exercice extraordinaire; preuve inconteſtable, comme nous l'avons fait entendre, que l'exercice & la diſſipation contribuent beaucoup à la ſanté, & ſurtout à exterminer les vapeurs qui ne procedent ſouvent que de nonchalance & de biſarreries.

SECONDE OBSERVATION.

Une autre Bourgeoiſe du même quartier que j'ai ſollicitée pendant plus de quinze ans de vapeurs des plus violentes. Son temperament ſanguin & bilieux étoit ſi bouillant, qu'elle ſembloit, dans le tems de ſes fortes vapeurs, entrer dans une eſpece de conflagration: auſſi après s'être vûë pluſieurs fois en des états très-menaçans dans ces ac-

cès, avoit-elle ſoin de les prevenir par de copieuſes ſaignées; c'étoit ſon unique remede; parce qu'elle en étoit ſoulagée ſur le champ. Son ſang étoit dans une telle agitation qu'en lui ouvrant la veine il partoit avec ſiflement, & s'élançoit de la longueur de plus d'une toiſe, ſurtout lorſqu'elle n'étoit pas dans ſes grands accès d'oppreſſion, car alors ſon ventre s'enfloit & devenoit tendu comme un balon; ſa poitrine s'élevoit & montoit juſqu'au niveau de ſon menton, ſe trouvant preſque ſans reſpiration, ayant la vûë renverſée, & ſon viſage venant d'un rouge pourpré.

Ce qu'il y avoit de ſingulier en elle, lorſqu'elle tomboit en cet état; c'eſt qu'autant que ſon ſang partoit avec rapidité en lui ouvrant la veine dans ſes oppreſ-

fions ordinaires, autant avoit-il de peine à ſortir dans ſes accès extrêmes ; car il ne ſortoit alors que goute à goute, & couloit très-lentement faute d'air, juſqu'à ce qu'il en fut ſorti quatre ou cinq onces ; enſuite dequoi on le voyoit ſenſiblement s'élever, & formèr une colonne qui ſe roidiſſoit à l'ordinaire. L'on voyoit en même tems ſa poitrine & ſon ventre s'abaiſſer auſſi très-ſenſiblement, comme des paneaux de ſoufflets d'orgue, & ſe remettre en leur état naturel, enſuite dequoi la malade faiſoit un grand ſoupir & reſpiroit aiſément après lui avoir tiré une livre & demie de ſang.

Il eſt vrai que cette Dame aimoit naturellement le bon vin, qu'elle en buvoit amplement, & qu'elle le portoit bien ; mais qu'elle en prenoit plus qu'il ne

falloit pour ſoulever les ſouffres de ſon ſang, & les mettre en combuſtion ; nous ne ſçavons pas même ſi elle ne ſe regaloit pas quelquefois de quelques meſures d'eau de vie ; du moins le bon ratafia étoit-il fort en regne chez elle : elle n'étoit preſervée de la frequence de ſes vapeurs que par de grands ereſipeles qui demandoient pour leur cure les mêmes évacuations; elle a neanmoins vêcu ſoixante & quinze ou ſeize ans ſans aucune autre maladie, & eſt morte enfin d'une hidropiſie acite, cauſée encore plûtôt par l'excès des boiſſons chaudes que par les frequentes ſaignées.

Diagnoſtic. Les ſignes diagnoſtics des vapeurs ſont auſſi diverſifiez, que leurs cauſes & leurs démonſtrations ſont variées & biſarres ; & ces démonſtrations ſont ſi impoſantes,

poſantes, pour la plûpart, qu'il faudroit être plus grand Praticien qu'aucun Medecin ne fut jamais, pour en bien démêler tous les reſſorts & les mettre juſte en évidence. Cependant preſque tout le monde ſe pique de penetration ſur ce ſujet, particulierement les gardes-malades qui croyent être ſi bien au fait dans la connoiſſance de ces ſortes de maux, qu'elles vont aſſez indiſcretement audevant de la déciſion des Medecins; on les laiſſe dire, parce que c'eſt un torrent dont il eſt trop difficile de barer le cours.

Le pronoſtic des vapeurs eſt digne du ſerieux examen des Medecins les plus éclairez, s'ils veulent éviter les ſurpriſes; ils doivent donc en rechercher les cauſes, & examiner la nature; ces ſortes de maux pour la plûpart ne ſont

Pronoſtic.

pas mortels ; car si les causes de la maladie ne gisent que dans le temperament vicié du sang devenu trop pesant & trop lent, il est hors de doute que la maladie étant bien conduite, peut être guerie, en corrigeant les aigres des fluides & en adoucissant l'âcreté des sels qui sont les qualitez par où ils sont le plus ordinairement viciez & disposez à produire les vapeurs, ce qui s'obtiendra en employant des remedes bien choisis, comparez & combinez, suivant la nature du mal, & administrez respectivement suivant ses causes, son siege, & la disposition actuelle des malades.

Mais lorsqu'il s'est fait des congestions dans les parties interieures, que les principaux visceres sont obstruez, la cure en est plus douteuse ; il sera

queſtion pour y parvenir de bien diſtinguer quelles ſont les ſubſtances qui ſont préciſément affectées; car ſi c'eſt la ſubſtance du cerveau dans laquelle il ſe peut faire des congeſtions & des concretions comme dans d'autres organes; particulierement dans les perſonnes ſtudieuſes & trop appliquées; il eſt certain que les remedes propres à diſſoudre le ſang & à procurer de la fluidité à la lymphe devenuë trop épaiſſe, auront plus de peine à franchir les routes étroites de cette ſubſtance que celles des autres viſceres; joint qu'il y a moins de ſecours à eſperer de la part des ſolides en ce qu'ils ont moins de reſſort dans la ſubſtance moëlleuſe de cet organe; c'eſt pourquoi le pronoſtic des vapeurs qui ont leur ſource dans le cerveau ne peut être que mauvais; car pour

l'ordinaire les malades languiſſent & leurs maux ſont incurables ; celles qui procedent du vice des autres viſceres ſont encore aſſez fâcheuſes ; mais elles ſont plus à portée de recevoir le ſecours des remedes, & plus faciles à dégager , particulierement lorſque le vice eſt dans la matrice , que nous avons dit être l'organe qui fournit le plus de matieres aux vapeurs, nos remedes combinez réuſſiſſent merveilleuſement dans ces ſortes d'affections.

Lorſque les cauſes de cette maladie ſont exterieures, qu'elles tombent manifeſtement ſous nos ſens, & qu'elles s'offrent à la vûë & au toucher, comme étoient celles dont nous avons rapporté des exemples, le mal étant purement local, il eſt aiſé d'en obtenir la cure, comme étant ſou-

miſe à l'operation ; car les remedes interieurs quelques efficaces qu'ils ſoient, n'ont pas tant d'intelligence.

Dans la cure des vapeurs l'on doit avoir deux vûës, l'une regarde les remedes generaux, l'autre conſiſte au choix & à l'administration des remedes particuliers. Cure.

Entre les remedes generaux le regime de vie tient le premier lieu, & demande une attention particuliere ; en general il doit être reglé ſuivant la nature du mal, & ſelon l'état actuel du malade ; mais ſurtout il doit tendre à humecter, & à lever les obſtructions ; parce que ce ſont d'elles d'où dépendent ces ſortes de maux ; l'on ne doit uſer de la ſaignée qu'autant qu'un temperament ſanguin le demande, & que l'on reconnoît de la ple-

nitude aux vaiſſeaux ; les lavemens ne peuvent être que très-utils, & il eſt rare que les bains chauds ne ſoient pas ſalutaires dans le traitement des Vapeurs.

L'on doit donc commencer ce traitement general par une ou deux ſaignées, ſoit du bras ou du pied, ſuivant que l'exige le ſiege du mal, puis faire prendre quelques lavemens au malade pour proceder enſuite à la purgation qui doit être compoſée conformement au temperament de celui que l'on traite ; car ſi le malade eſt replet, & que ſes entrailles ſoient fortes & vigoureuſes, il ſera bon de vuider les premieres voyes par l'émetique afin d'enlever du fonds de l'eſtomach toutes les matieres indigeſtes qui trouble la coction des alimens, & qui communiquent leurs mauvaiſes qualitez au chile;

ſi au contraire le malade eſt délicat, on n'employera que de legers purgatifs, enſuite de quoi l'on fera uſer aux malades des bains domeſtiques, & cependant il prendra les bouillons aperitifs compoſez avec la ruelle de veau aſſaiſonnée des plantes propres à lever les obſtructions, telles que ſont la chicorée amere, la bourroche, le cerfeüil &c. en de certaines occaſions ils doivent être animez, & l'on eſt obligé de les compoſer avec la vipere, les écrevices, & d'y ajoûter le creſſon d'eau, le coclearia, la fumeterre, le lierre terreſtre &c.

Après avoir ceſſé l'uſage des bains, ſi l'on s'apperçoit que les bouillons preſcrits procurent du ſoulagement au malade, on peut les continuer, ils ne peuvent être que très-efficaces. Quelques Medecins prétendent qu'ils ſont trop

échauffans, & qu'ils excitent trop les fluides ; mais il y a souvent de l'illusion, & nous ne les proposons que lorsque les malades sont exempts de fiévre, comme il arrive dans la plûpart des maladies chroniques ; au surplus nous exhortons les commençans, ici, comme dans toutes les autres occasions où nous prescrivons des remedes, de ne se point charger de maladies graves sans être munis du conseil de bons Praticiens.

Après avoir prescrit quelques remedes generaux nous passerons aux particuliers, lesquels doivent être aussi diversifiez, comparez à la nature du mal, & combinez suivant toutes ses circonstances ; mais comme il y a beaucoup de Vapeurs qui tiennent de la cachectie, ou plûtôt que la plûpart de ceux qui sont

attaquez de Vapeurs ſont ou deviennent cachectiques, que la cachectie ne procede que d'un ſang viſqueux, tartareux, & farci de ſels âcres & groſſiers qui fourniſſent toutes les differentes ſcenes que repreſentent les Vapeurs & les Vaporeux, par le déreglement que portent ces molecules étrangeres dans les fluides, & par les differentes ſtaces que leurs vices ſont capables de cauſer dans les ſolides, & d'où naiſſent la plûpart de ces ſortes de maux; c'eſt auſſi la raiſon pourquoi il eſt bon de joindre quelques remedes particuliers aux generaux pour parvenir plus heureuſement à leur cure radicale.

Lors, par exemple, que les Vapeurs ſe font plus ſentir dans la tête qu'ailleurs, ſoit par des douleurs des peſanteurs, des tournoye-

mens, des vertiges, des broüissemens & tintemens dans les oreilles, alors l'usage des infusions de petite sauge, de melisse, d'hysope, de fleurs de tillot, de graine de geniévre & d'autres plantes sephaliques, prises tous les matins en maniere de thé, sont très-propres à débarrasser la tête de toutes ces incommoditez, l'usage de la poudre de bethoine prise en sternutatoire est encore très-efficace.

L'eau d'Hirondelle anti-epileptique décrite dans le bouquet chimique de David Planis-Campy, ne peut être que très-salutaire dans toutes ces maladies. En voici la description.

Prenez eau de petits d'Hirondelles, lorsqu'ils commencent à se vêtir de duvet, impregnée de leur sel, *demie liv.*
Eau de crâne humain impreg-

née de ſon ſel, *quatre onces.*
Suc de feüilles de guy de chêne.
Suc de feüilles de pivoine.
Suc de ſauge.
Suc d'hyſope.
Suc de fleurs de tillot.
Suc de fleurs de lis de vallée, de chacun, *ſix onces.*
Faites eau ſelon l'art.

Préparation de l'eau d'Hirondelle.

Prenez telle quantité de petits d'Hirondelles qu'il vous plaira, que vous étoufferez & concaſſerez, & les mettrez dans une cucurbite, puis au four à cendre; prenez-en toute l'eau qui en ſortira, quoi fait prenez les féces & les mettez calciner dans un creuſet au four de reverbere, les cendres deſquelles étant pulveriſées, vous mêlerez avec l'eau l'ayant auparavant fait chauffer

jusqu'à ce que l'eau soit impregnée de son sel, filtrez le tout deux ou trois fois, & gardez à l'usage.

Préparation du crâne humain.

Prenez cinq ou six coupelles de crâne humain, tirées d'hommes qui ayent été pendus; si c'est pour un homme, ou des femmes si c'est pour une femme, concassez-les à grands coups de pilon, puis les mettez en une cornuë bien luttée, & icelle au four à sable, donnez le feu par degrez jusqu'à ce que toute l'eau soit montée; laissez ensuite refroidir les vaisseaux, puis ayant ôté votre recipient, vous mettez vos cornuës à feu nud; & ayant adapté un nouveau recipient, vous donnerez le feu de supression jusqu'à ce que la matiere huileuse

ſoit ſortie ; ôtez votre recipient & reverſez pardeſſus le mart votre liqueur, puis rediſtilez continuant vos operations, juſqu'à ce que les féces ayent repris leur liqueur, continuez le feu juſqu'à ce qu'elles ſoient bien calcinées, finalement ôtez-les, & les ayant pulveriſées, les mettrez à reverberer pendant ſix heures au reverbere planché ; après quoi vous diſſoudrez ces cendres avec leur premiere eau, les laiſſant enſemble pendant dix ou douze jours en lieu chaud, juſqu'à ce qu'elle ſoit totalement impregnée de ſon ſel, laquelle après une ou deux filtrations, vous garderez à l'uſage.

Prenez vos deux eaux impregnées de leurs ſels, & les ayant mêlez avec vos ſucs, vous les mettrez dans une grande cucurbite, laquelle étant couverte de

ſon chapiteau joint au recipient on la mettra au bain-marie qu'on tiendra tiede pendant ſix heures, après leſquelles on augmentera le feu, continuant par dégrez juſqu'à ce que toute l'eau ſoit ſortie, à la ſuite de quoi vous calcinerez lepeu de féces qui reſteront, & en ayant extrait le ſel, vous le mêlerez avec ſon eau, & la garderez pour l'uſage.

Vertus de l'eau d'Hirondelle.

Elle eſt incomparable contre l'Epilepſie, & contre les Vapeurs malignes. Si l'on en donne deux cuillerées à ceux qui en ſont atteints pendant le paroxime, elle les délivrera promptement, & les en preſervera dans la ſuite par ſon uſage.

Avec les eaux preparées de la maniere qu'il eſt énoncé on par-

vient à la compoſition cephalique, en obſervant la maniere ſuivante.

Prenez du muſc & de l'ambre gris huit grains, que vous diſſoudrez avec les eſſences de romarin & de canelle en ſuffiſante quantité en les broyant dans le mortier de verre avec ſon pilon, vous mettrez le tout avec demie livre des eaux cy-deſſus, dans un recipient auquel vous adapterez le chapiteau qui couvrira la cucurbite, étant miſe dans le bain-marie, on donnera le feu par degrez juſqu'à ce que la diſtilation ceſſe. Enſuite les vaiſſeaux étant refroidis on calcinera les reſidences, s'il y en a, le ſel en étant extrait on le mêlera avec l'eau qui eſt encore dans le recipient, lequel étant bien bouché, on le mettra en lieu chaud pendant cinq ou ſix jours, qu'on mettra

enſuite dans une phiole bien bouchée pour s'en ſervir dans l'occaſion.

Vertus de l'eau cephalique.

L'Auteur déclare cette eau être incomparable contre toutes les maladies du cerveau, notamment contre les vertiges & débilitez des vieilles gens; qu'elle guerit l'Apoplexie, la Catalepſie, l'Analepſie, & toutes les affections ſoporeuſes; qu'elle eſt auſſi admirable contre toutes les affections de l'uterus &c. la doſe eſt depuis une ſcrupule juſqu'à demie once dans quelqu'autre eau appropriée, ou priſe ſeule.

DE L'EPILEPSIE.

DE L'EPILEPSIE.

LA maladie dont nous entreprenons d'expliquer la nature & la methode curative, a été regardée du Public depuis long-tems, *& l'est encore*, comme incurable ; les Medecins les mieux versez dans le traitement des maladies, l'ont estimée même dans ses commencemens très-difficile à guerir, & n'ont point hesité à la croire superieure à tous les remedes quand elle est confirmée, & qu'elle subsiste après l'âge de puberté. Cependant les exemples & nombreux Traitez que nous avons sur cette matiere, nous proposent des remedes ausquels on veut bien donner le nom de specifiques,

quoique dans l'usage qu'on en fait, ils trompent presque toujours l'esperance de ceux que l'on ose flater d'une guerison sûre & certaine en les éprouvant, & en continuant cette épreuve autant qu'il faut pour favoriser leur action.

Les convulsions épileptiques, qui sont aussi appellées le mal caduc, le haut mal, & à qui le peuple donne le nom de S. Jean dont ils reclament le secours, & que plusieurs encore pour adoucir l'horreur du propre terme, ont appellé d'abord vapeurs, sont en effet d'une nature si fâcheuse & en même tems si surprenante, qu'elles sont capables de démonter les plus excellens Phisiciens, & de rebuter les Medecins les plus éclairez lorsqu'il est question d'en expliquer les causes, & d'en developper les

veritables phénomenes. Nous allons neanmoins eſſayer de décrire cette maladie, d'en expliquer les cauſes les plus vrai-ſemblables & tâcher de la ſuivre dans ſon progrès, en rapportant ce que les Auteurs en ont dit de plus judicieux & de plus plauſible.

De quelque maniere qu'on conſidere l'Epilepſie, on ne ſçauroit ſe diſpenſer de la reconnoître pour une maladie terrible des plus aiguës & pourtant chronique. Cette maladie eſt aiguë par rapport à la violence de ſes accès ; elle eſt chronique à raiſon de ſa durée & de ſa rebellion à la plûpart des remedes ; ſes accès ſont ſi violens qu'ils changent toute la forme du malade pendant le paroxime, & cauſent une telle horreur au ſpectateur, qu'il y a peu de gens qui puiſſent ſoutenir

ſans effroi, la vûë des malades qui ſont en cet état, à cauſe des agitations & des contorſions que leur cauſent les convulſions dont ils ſont alors tourmentez dans toutes les parties de leur corps : c'eſt pourquoi on comprend cette maladie dans la claſſe des convulſions.

Il y a deux ſortes de convulſions en general qui ſont, la retraction, & la ſecouſſe; la retraction ou la tenſion extraordinaire des muſcles, ſoit qu'elle ſoit volontaire ou forcée, eſt un mouvement tonique & inégal. Nous ne donnerons point d'explication de toutes ces ſortes de mouvemens tels que ſont le thetanos, l'emproſtotonos, & l'epiſtotonos, non plus que du priapiſme, du ſatiriaſis, du ris ſardonique &c. car outre que ce détail nous éloigneroit de notre ſujet, l'on peut ai-

ſément s'en inſtruire dans les Auteurs qui en ont expreſſément traité.

La convulſion clonique ou le mouvement convulſif, eſt lorſqu'un ou pluſieurs membres ſont diverſement & inégalement agitez contre la volonté, comme dans la maladie dont il s'agit ; à quoi l'on peut ajoûter les ſecouſſes qui arrivent lorſqu'on éjacule la ſemence, ce qui a porté quelques Philoſophes, & Democrite entr'autres, à nommer l'acte venerien une petite Epilepſie.

La crampe à quoi les yvrognes & les gouteux ſont ſujets, pourroit avoir encore ici ſa place, ainſi que les convulſions qui ſurviennent à ceux qui ne ſupportent pas bien la ſaignée, les tremblemens tiennent encore de ce genre ; mais la plus violente, & la plus perilleuſe con-

vulſion clonique eſt l'Epilepſie.

L'Epilepſie eſt un mouvement convulſif, par lequel tous les membres du corps & tous les muſcles ſouffrent de violentes vibrations, agitations & contractions : quelques Auteurs donnent trois dégrez à l'Epilepſie.

Le premier degré qu'on attribuë aſſez abuſivement à l'Epilepſie, eſt lorſque les malades tombent ſubitement à terre, y reſtant pendant un eſpace de tems dans la poſture où ils ſont tombez, à moins qu'on ne les en tire, ſoit qu'ils ſoient aſſis ou autrement, ils demeurent privez tout d'un coup de ſentiment, & comme enſevelis dans un profond ſommeil, ayant le plus ſouvent les yeux ouverts, ſans aucune convulſion ſenſible des parties exterieures, quoiqu'il s'en

paſſe interieurement dans les parties nerveuſes, ſurtout lorſqu'il y a quelques récremens retenus dans les viſceres, comme dans les femmes hiſteriques qui ne changent pas même de couleur dans ces états ſpaſmodiques, non plus que les autres perſonnes melancoliques & attrabilaires : Ce premier degré tient plus de la Léthargie ou de la Catalipſie que de l'Epilepſie ; car la vraye Epilepſie eſt toujours accompagnée de convulſions cloniques, d'agitations des membres, & ſurtout de l'écume à la bouche.

Le ſecond degré eſt lorſqu'on eſt agité & ſecoué par diverſes contractions des extrêmitez ſuperieures & inferieures ; de tortillemens de tout le corps, de tenſions & méteoriſmes dans le bas ventre, d'oppreſſions & dif-

ficultez de reſpirer, la bouche ouverte de toute ſon étenduë avec de grands cris & des tenſions extrêmes dans tous les muſcles de l'abdomen, ainſi que dans ceux du col ; les jugulaires étant extraordinairement gonflées, le viſage rouge & enflammé, perte de parole ſans neanmoins perdre tout-à-fait la connoiſſance, comme nous l'avons vû arriver plusieurs fois à une Demoiſelle par les parens de laquelle je fus mandé pour la voir en cet état, dont les accès revenoient tous les jours à la même heure depuis près d'un mois, ces accès étoient annoncez par un froid glacial des extrêmitez dans les plus groſſes chaleurs de l'Eté ; après avoir bien examiné la nature de ces accès, je la diſpoſai à uſer de mes anti-epileptiques dont elle prenoit tous les jours. Le huitiéme

huitiéme jour ſes accès ceſſerent abſolument. Je continuai ces remedes pendant ſix ſemaines afin de la guerir radicalement ; mais il arriva plus ; c'eſt que par la continuation des mêmes remedes je la délivrai d'un autre mal aſſez menaçant qui étoit une tumeur ſchyreuſe cancereuſe qu'elle portoit depuis plus d'un an dans la mammelle gauche, laquelle fut entierement fonduë.

Le troiſiéme degré, ou la vraye Epilepſie bien caracteriſée, eſt lorſque les malades ſont ſurpris, & tombent ſubitement de leur haut ſans qu'ils puiſſent le prevoir, avec perte de connoiſſance, grande agitation de tout leur corps, accompagnée de divers mouvemens & violentes ſecouſſes, grincement de dents, ronflemens, hurlemens, batte-

mens des bras & des jambes, & souvent même de la tête; tantôt le corps s'éleve, tantôt il s'abaisse en se contournant diversement, l'écume leur sort de la bouche, ils se mordent quelquefois la langue &c. Nous pourrions bien donner une explication phisique de tous ces divers simptômes, mais cela nous meneroit trop loin.

Pendant la durée de ces accès la lymphe tenace, visqueuse & âcre, est divisée & attenuée, & tous les simptômes se calment & cessent successivement; le malade demeure étendu sur le lieu de sa chute, fatigué qu'il est de ce rude travail. Quand il revient à lui, étonné qu'il est, & même un peu hebêté, il ne se ressouvient de rien, il a les yeux agards, le teint pâle& plombé, il se plaint d'engourdissement, de lassitude

& d'une grande peſanteur de tête; c'eſt un triſte & lamentable ſpectacle à voir; mais cette maladie toute terrible & impenetrable qu'elle eſt, quant à ſes cauſes, peut pourtant être guerie, auſſi-bien que beaucoup d'autres qu'on a regardé juſqu'à preſent comme incurables, faute d'application dans la recherche des remedes.

Les accès de ce toiſiéme degré ſont ſi terribles dans certains ſujets que le vulgaire ignorant regarde ces malades dans le fort de leurs accès comme enſorcelez, ou poſſedez du demon; mais les Medecins qui ſont en état d'en juger plus ſainement en ont toute une autre idée.

Les cauſes de cette cruelle maladie ſont auſſi diverſes que les ſimptômes en ſont variez; car de quelque part qu'elles Cauſes.

viennent elles attaquent toujours les eſprits animaux ou le ſuc nerveux, ſoit en les interceptant ou les irritant ; mais en general, elles ſont interieures & exterieures.

Les cauſes interieures de l'Epilepſie peuvent être diviſées en eſſentielles, & en ſimpatiques ; par les cauſes eſſentielles, nous entendons dire que le foyer du mal eſt placé dans quelque endroit du cerveau, du cervelet, ou dans la moëlle allongée, qui peuvent être affectez par les ſtaces de quelque humeur acre & mordicante, ou par la congeſtion d'une limphe tenace & viſqueuſe. Celle qui eſt cauſée par des humeurs acres eſt plus rare, mais plus difficile à guerir, & ſes accès ſont ſi ſubits & ſi prompts que le malade n'a pas le tems de ſe reconnoître, pour

ſe précautionner contre la violence de ſa chute ; celle qui eſt cauſée par la preſence d'une limphe glutineuſe qui preſſe quelques conduits nerveux pendant ſon efferveſcence, n'eſt pas ſi ſurprenante ; les malades ont quelques avertiſſemens, elle eſt d'une aſſez longue diſcution pour ſa cure ; mais l'on en peut venir à bout par les remedes vulneraires, inciſans & diaphoretiques bien choiſis, & bien placez ; parce qu'il ne s'agit que d'en attenuer les molecules trop groſſieres & trop maſſives.

L'Epilepſie ſimpatique, eſt celle qui a ſon foyer éloigné du principe des nerfs, auquel les nerfs irritez quoiqu'éloignez font ſentir leurs ſecouſſes juſqu'à leur principe par relation & continuité d'action. Ce foyer peut avoir ſon ſiege en differen-

tes parties ; mais l'accès dépend toujours de l'irritation des esprits ; ensorte qu'en quelque lieu du corps que commence cette irritation, le mouvement des esprits est déreglé, il s'en fait un reflux vers le principe, & ce reflux est aussi soudain qu'un éclair, ou qu'une fusée volante dans son départ, ce qui met tout le principe des nerfs en confusion, d'où s'ensuit à l'instant la chute du corps, la perte de connoissance, les convulsions, & tous les autres simptômes dont nous avons parlé. Ce sont donc ces convulsions & ces mêmes diverses agitations qui arrivent pendant les accès Epileptiques, qui divisent, qui attenuent, & qui écartent les molecules de l'humeur qui les occasionnoit, sans néanmoins dissiper l'humeur ; mais qui donnent seule-

ment un relâchement aux ſolides, c'eſt ce qui termine l'accès.

Les cauſes interieures ſimpatiques procedent le plus ſouvent des qualitez intrinſeques du ſang des malades, & du fond de leur temperament qui s'eſt trouvé ſuſceptible de certaines impreſſions ; ſoit que le temperament ait ſa ſource dans la premiere conformation, ou qu'il ſoit devenu tel par les premieres nourritures, ou par un mauvais regime de vie. Quoiqu'il en ſoit, nous pouvons dire avec aſſez de certitude, que les diſpoſitions des fluides qui caracteriſent les temperamens, dépendent ſouvent des premieres voies, & de la qualité des ſucs qui réſultent des premieres coctions ; c'eſt donc de la configuration, & de la maſſe des molecules des flui-

des que dépendent la liberté de leur mouvement, ou les ſtaces qu'elles font dans certaines parties ; car ſans entrer ici dans le détail des degrez de velocité du mouvement des fluides, du reſſort des ſolides, & de leurs oſcilations qui reglent l'équilibre de ces deux ſubſtances, & qui pour ainſi dire, les maintiennent en paix, d'où s'enſuit la ſanté, dont la connoiſſance n'eſt pas à la portée de tout le monde, & dont l'équivalent n'eſt pas encore bien reglé en Medecine, nonobſtant tout l'éclairciſſement que nous avons de l'économie animale ; nous pourrions aſſurer que ſi le ſuc ſtomachal, par exemple, eſt mal conditionné & le tiſſu de l'eſtomach trop foible, qu'il ne ſe formera dans cet organe qu'un chile pareſſeux & imparfait ;

que de ce chile ſtupide & dépourvu d'énergie, il ne ſera produit qu'un ſang de la même qualité, & que ce ſang engourdi ne fournira que des eſprits languiſſans & deſtituez des qualitez requiſes pour l'execution des fonctions animales; car c'eſt de la préparation de ce fluide ſpiritueux & actif, d'où procedent les préparations & les perfections des autres ſucs & de tous les recremens, & d'où s'enſuivent les défauts d'oſcilations dans les ſolides. C'eſt donc de leur défaut que naiſſent les levains vicieux, les recrétions fautives, les ſecretions avortées, le reflux, ou le ſéjour des recrémens dans leurs couloirs, les digues, les obſtructions, les ſchyrres interieurs, les maladies chroniques & aigues, telles que ſont les Epilepſies, &c.

Il y a certains temperamens si susceptibles d'impressions, particulierement ceux que nous nommons melancoliques, les attrabilaires & les pituiteux, surtout dans les jeunes sujets, que nous en avons vû plusieurs surpris d'Epilepsies par des terreurs paniques, par des craintes subites, par des saisissemens inopinez, & par des chagrins profonds ; dans ces cas-là, ce sont les causes exterieures qui agissent sur les interieures, qui les émouvent par les impressions qu'elles font sur les fluides & sur les solides, sur les esprits animaux & sur les nerfs, par les dispositions qu'ils ont à en être vivement frappez ; car il se fait alors dans ces sortes de personnes des révolutions extraordinaires, & des bouleversemens terribles.

Au ſurplus, nous ne devons point être ſurpris de tous ces changemens, & de toutes ces alterations, la connoiſſance de l'économie animale ne nous permetpas dedouter de la poſſibilité de ces triſtes évenemens. D'ailleurs leshiſtoires detous tems ſont remplies d'exemples, non-ſeulement de ces maladies arrivées par des ſurpriſes fâcheuſes, & par des terreurs imprévûes; mais elles nous en fourniſſent encore de morts ſubites ſurvenues par les mêmes cauſes, & même par des excès de joye, dont nous pourrions auſſi rapporter quelques exemples comme témoins oculaires.

En quelque lieu que ſoit placé le foyer Epileptique, c'eſt toujours un levain, ou plutôt un venin très-pernicieux. Quand ce foyer eſt éloigné du centre

des nerfs qui font les convulſions, les malades ſont avertis en quelque maniere de la proximité de leur accès, & ils ont alors le tems de ſe précautionner contre la violence de leur chute ; il y a dans les Auteurs pluſieurs exemples de ces ſortes d'Epilepſies. Lindanus rapporte celui d'une femme, qui toutes les fois que ſon accès approchoit, ſentoit un leger piccotement dans la region du pubis, qui ne procedoit, ſelon toutes les apparences que de la matrice, d'autant plus que les regles de cette femme étoient ſuprimées, & qu'elle étoit ſterile ; elle ſentoit alors monter quelque choſe, & montroit exactement la route de ce qu'elle ſentoit monter juſques vers la poitrine; elle tomboit enſuite en défaillance, avec une forte palpita-

tion de cœur. Le même Auteur rapporte plusieurs autres exemples. Borellus parle d'une Epilepsie qui commençoit par le pouce, qui fut guerie par un cautere qu'on y appliqua. Hildanus fait mention d'une Epilepsie, dont la malade étoit avertie de son accès par un grand froid à la main gauche avec une douleur aigue, que ce mal fut suivi de la perte du doigt annulaire qui avoit auparavant perdu le sentiment & le mouvement à l'occasion d'une plaie précedente. Henry de Heers rapporte celle d'une fille qui fut attaquée de ce mal par la crainte qu'elle eut d'être violée ; il dit que la malade se frottoit continuellement le pouce du pied pendant l'accès, & qu'elle fut aussi guerie par l'application d'un cautere. Hildanus, déja cité, fait

mention d'une femme épileptique, dont l'accès commençoit par une vapeur, ou plutôt par une fusée qui partoit du doigt du milieu de la main gauche; que ne voulant rien faire pour sa guerison, on lui lia le poignet pendant l'accès avec une couroye de peau humaine, ce qui la guerit malgré elle.

Toutes ces Epilepsies sont produites par une irritation qui commence dans la partie affectée, & qui se communique par les nerfs jusqu'à leur principe qui s'en trouve ébranlé & troublé; celles-ci sont du genre des Epilepsies que nous avons appellées simpatiques. Les exemples que rapporte Vieussens d'une Abbesse & d'un Jardinier au sujet de cette maladie, confirment encore les précedens. Voyez Vieussens Traité des Li-

queurs, page 230 & ſuivantes. Nous n'en rapportons pas un plus grand nombre, afin de renfermer notre Diſſertation dans ſes juſtes bornes. C'eſt à l'occaſion de celles qui ſe font par l'irritation des eſprits animaux, ou quelques parties du cerveau leſées, ſoit naturellement, ſoit par accident, que Michel Ettemuler rapporte l'hiſtoire d'un homme, auquel une playe conſiderable perçoit le brégma, les meninges & le cerveau, & qui eut quelques jours après une convulſion du côté bleſſé ; la paraliſie parfaite du côté ſain, & enſuite l'Epilepſie qui mit tout ſon corps en convulſion ; mais qu'après l'accès la paraliſie ſubſiſta.

Nous avons traité un homme d'une fievre maligne & pourprée, qui tomba dans une lé-

targie, qui se reveilloit plusieurs fois par jour par des convulsions épileptiques qui duroient souvent une heure, & qui ensuite retomboit dans sa létargie, ce mal dura trois semaines, pendant lequel tems il fut saigné plusieurs fois du bras, du pied, du cou, & prit plusieurs fois l'émetique, & les lavemens composez avec la pomme de coloquinte, le sené & le diaphenie; on lui appliqua les ventouses très-profondement scarifiées, avec les applications de moutarde, & les emplâtres de cantarides, il guerit parfaitement.

Les fumées de mercure, de l'étain, du plomb, du cuivre, &c. produisent le tremblement des membres, l'apoplexie, la paralisie & quelquefois l'Epilepsie.

La guerison de la gale sans précau-

précaution, celle des dartres vives & de quelques autres maladies vermineuſes de la peau, produiſent l'Epilepſie : C'eſt le ſentiment de Timeüs. Salmut dit auſſi avoir remarqué des Epilepſies cauſées par les vapeurs de l'étain fondu.

La limphe viciée & ramaſſée dans les ventricules du cerveau, cauſe l'Epilepſie eſſentielle ſuivant Schneïderus : Skinckius eſt du même ſentiment. Borellus dit avoir trouvé des ſubſtances graiſſeuſes dans les ventricules du cerveau ; c'étoit apparament des ſubſtances polippeuſes qui approchent fort des ſubſtances graiſſeuſes, comme il s'en trouve dans les gros vaiſſeaux du cœur, & même dans ſes ventricules qui y cauſent des palpitations, &c.

La ſuppreſſion des vuidanges,

du flux hemoroïdal, des vieux ulceres dessechez & mal gueris; c'est-à-dire, sans avoir absolument détruit la cause antecedente, les schyrres, ou les dispositions schyrreuses de la matrice, des ovaires, du pancreas, de la ratte, les pierres dans les reins, le vice de l'estomach, particulierement les congestions du pilore, les vers des enfans, ceux mêmes des adultes, certaines grossesses, les accouchemens laborieux, la goute, les violens accès d'asthme, les bains froids, & generalement tout ce qui peut épaissir le sang & rendre la limphe acide, acre, & la congeler, à cause du temperament qui porte à cela, peuvent exciter des mouvemens convulsifs, l'Epilepsie, &c.

Signes. L'Epilepsie ou le suprême degré des convulsions cloniques

ont leurs ſignes précurſeurs & leurs ſignes preſens. Les ſignes précurſeurs ont principalement lieu dans l'Epilepſie, dont le foyer eſt éloigné du principe, ils ſe connoiſſent par l'état où ſe trouve le malade à l'aproche de ſon accès, & ces ſignes ſont comme nous l'avons dit, l'irritation, la douleur, ou l'engourdiſſement dans une partie, que l'on ſent filer & monter ; les extremitez froides hors de ſaiſon, la tête embaraſſée, à quoi ſuccedent les mouvemens convulſifs, les tenſions du bas ventre, ſes groüillemens, ſes meteoriſmes, & les difficultez de reſpirer.

Les ſignes preſens de l'Epilepſie ſe connoiſſent parfaitement par tout ce que nous en avons dit précedemment, & tous ſes differens degrez. Dans l'Epilepſie qui a ſon ſiege dans le

cerveau, le malade tombe tout d'un coup par terre, ses membres sont diversement agitez, la respiration est entrecouppée, le sternum est considerablement élevé par l'expension du poumon qui n'a pas son jeu libre, les malades ont un râlement dans cet organe, l'écume leur vient à la bouche, &c.

Pronostic. Si toute convulsion telle qu'elle puisse être est menaçante, sans doute que toute Epilepsie telle qu'elle soit, doit être considerée comme très-perilleuse; mais celle qui est par consentement est moins à craindre, plus traitable, & plus facile à guerir, que l'essentielle, ou celle qui a son siege dans le cerveau; la nouvelle est moins perilleuse que l'inveterée; & celle dont les accès sont éloignez & courts, que celle dont les accès sont plus

fréquens, & de longue durée.

La convulſion qui ſurvient aux fievres annonce ſouvent la mort, au contraire la fievre qui ſurvient à la convulſion eſt regardée comme ſalutaire. Si tout le corps eſt ſans convulſion, hormis la levre & la paupiere, c'eſt un mauvais ſimptôme, le Medecin doit craindre la mort ou la convulſion épileptique, s'il ne va promptement au devant. Nous pourrions encore rapporter nombre d'aphoriſmes d'Hipocrate ſur cet article qu'on voit répandus dans ſes Sentences medecinales.

L'Epilepſie, qui au ſentiment de la plupart des Medecins eſt une maladie qu'on a preſque toujours regardée comme incurable, ne doit pourtant être conſiderée comme telle, non plus que les autres maladies chroni-

ques & aigues, qui ne ſont telles, que parce qu'elles demandent des remedes bien comparez à la nature du mal, bien ſuivis, ſagement& long-tems adminiſtrez, au lieu qu'on ſe laſſe aiſément de les pratiquer,& que lorſque l'accès eſt paſſé on n'y penſe plus: l'Epilepſie qui arrive avant l'âge de puberté ſe peut plus aiſément guerir en s'y prenant bien, que celle qui arrive dans un âge plus avancé. Cette maladie eſt quelquefois guerie par une autre maladie; témoin le fils d'un Controlleur des Rentes âgé de ſept à huit ans, que nous avons vû attaqué de violens accès épileptiques, qui fut gueri de ce mal par la petite verole qu'il eut très-abondamment, & qui fut annoncée par une létargie de deux jours qui étoit réveillée de tems en tems par des convul-

ſions épileptiques, pour raiſon de quoi, nous lui fimes prendre pluſieurs fois le kermes & des potions cordiales cephaliques, qui ne contribuerent pas peu à le guerir en même tems de l'Epilepſie.

Une Dame de mon voiſinage, après une couche, dont j'avois reçû l'enfant, fut quelques jours après travaillée de convulſions épileptiques, dont nous la tirames heureuſement. Quelques années après je l'accouchai auſſi fort heureuſement; le douziéme jour de ſa couche elle tomba dans d'autres convulſions épileptiques, beaucoup plus fortes que les précedentes. Un Medecin des plus accréditez de Paris, & un Apotiquaire de renom, parent de la malade, furent mandez. La maladie ne devoit point être conſiderée comme un ſim-

ple accès, ou comme un accès ordinaire d'Epilepsie ; car elle eut les convulsions avec perte de connoissance durant trois jours consecutifs, pendant lequel tems la malade fut saignée plusieurs fois du pied ; elle prit plusieurs fois l'émetique en bonnes dozes par haut & par bas sans aucun effet, ses convulsions étoient épileptiques continues, & si cruelles qu'elle avoit en certains tems le cou tors, & le visage presque tourné au dos, son ventre étoit bousfouflé & tendu comme un balon, le poux continuellement convulsif & intermittant ; ensorte qu'ayant usé pendant trois jours de tous les remedes que ces Messieurs crurent les plus efficaces pour soulager la malade, sans qu'elle s'en trouvât mieux, ils se retirerent. J'avoue qu'après tant de remedes

des inutilement employez , je deſeſperois comme eux du ſort de cette Dame , & que j'aurois ſouhaité pouvoir me retirer auſſi avec bienſéance ; mais ayant été inſtamment prié par ſon mari , ſes parens & ſes amis , je me déterminai à tenter encore quelques nouveaux remedes , en commençant par un lavement purgatif , composé d'une décoction faite avec la moitié d'une pomme de coloquinte , une demie once de ſené , dans laquelle je fis diſſoudre une once de diaphenic & quelques grains de caſtoreum ; mais comme la malade n'avoit pû juſqu'alors retenir aucun des lavemens qu'on lui avoit donnez , je voulus lui donner moi-même , avec la précaution de garnir avec de la filaſſe le canon de la ſeringue pour boucher exactement

tout le tour de l'anus ; je fis assujetir cette filasse avec les mains de la garde ; dès que le lavement fut donné, je fis appliquer un autre gros tampon de filasse par dessus le premier que je fis soutenir pendant une bonne demie-heure que je restai-là pour en voir l'effet, après quoi je fis lâcher l'écluse, la malade rendit un sceau de matiere très-puante ; elle reprit ses sens, étonnée néanmoins comme si elle étoit revenue de l'autre monde, & ses convulsions cesserent ; ensorte qu'ayant vû un si bon effet de mon remede je commençai d'esperer ; & comme je craignis encore quelque recidive, nonobstant la grande évacuation & l'heureuse situation de la malade, par un reste de mauvais levain, & que les convulsions ne revinssent à la charge,

je jugeai à propos de lui donner le soir un autre lavement de la même composition avec les mêmes précautions ; celui cy fit un aussi grand effet que l'autre ; dès le lendemain je fis prendre à la malade une potion laxative composée de deux onces de manne, de demie once de sel d'epsum, aiguisé de deux grains de tartre stibié, qui purgea considerablement la malade sans aucune nausée, & dès ce jour elle se trouva sans fievre, le poulx bien reglé, les yeux bons, la langue humectée, mais hachotée par les morsures qu'elle s'étoit faites pendant ses convulsions ; ce qui fut bien-tôt reparé. Je lui fis prendre pendant quelque tems des décoctions céphaliques & fortifiantes, qui lui firent recouvrer la santé assez

promptement ; enſorte que par ces ſecours elle jouit depuis ce tems-là d'une ſanté très-parfaite, & n'eſt point tombée dans ſes accès épileptiques.

Cure. La cure de l'Epilepſie dans les enfans, lorſqu'ils ſont aſſez raiſonnables pour prendre les remedes d'une maniere ſuivie, ne doit pas être miſe au rang des miracles ; l'eſſentiel pour y parvenir heureuſement, eſt de bien connoître la ſource du mal, cequi demande beaucoup d'attention de la part du Medecin ; ainſi que pour le choix des remedes, & pour la maniere de les placer à propos ; car c'eſt-là certainement le plus grand ſecret de l'art de guerir ; nous pourrions bien apporter quelques obſervations de cures d'enfans attaquez d'Epilepſie ; mais comme elles pourroient être

d'un détail ennuyeux, nous nous en abstiendrons. Pour l'ordinaire les enfans sont plus sujets à cette maladie que les adultes, par les raisons que nous avons déja rapportées: D'ailleurs, c'est que les enfans, comme nous venons de dire, en guerissent lorsqu'ils sont d'abord bien traitez, ou ils perissent avant l'âge parfait lorsqu'ils sont negligez.

Quoique la plupart des Medecins croyent, comme nous l'avons dit de quelques autres maladies chroniques, que les Epileptiques après l'âge de puberté ne guerissent point de ce mal, ou du moins que ces sortes de cures sont rares, nous rapporterons ici un fait constant & averé de la cure d'une ancienne Epilepsie, afin de desabuser les malades atteints de ce mal, & de rassurer les Com-

mençans en l'art de guerir.

Une Demoiselle de famille étoit attaquée d'Epilepsie depuis seize ou dix sept ans, dont les accès étoient assez frequens, & assez violens, pour que sa maladie fût connue de tout le lieu, ce qui fut cause qu'il ne se presenta aucun parti pour l'épouser quoiqu'elle eût un bien assez considerable; mais un jeune homme de la Ville après s'être fait recevoir Medecin se présenta dans la vûë du mariage, bien qu'il eût une pleine connoissance de son mal, & en qualité de Medecin plus hardi qu'un autre à cet égard, il ne fit point de difficulté d'épouser la malade & sa maladie, ce qu'il fit d'autant plus volontiers qu'il étoit peu chargé des biens de la fortune, & qu'il trouvoit une Demoiselle majeure qui en étoit assez bien

pourvûe. Ses premieres attentions, comme on le peut croire, furent de s'appliquer à faire des remedes à son épouse pour la guerir, ou au moins de la soulager au cas qu'il ne pût parvenir à une cure parfaite; il étoit jeune, bien fait & avoit le babil fort aisé & fort agréable; c'est une grande avance pour un Medecin; il proceda si bien, enfin, qu'en moins de six mois son épouse se trouva délivrée de son mal, & devint grosse, ce qui fit un double plaisir à la jeune Dame, & beaucoup d'honneur à son époux.

Or si un jeune Medecin dénué d'experience a sçu guerir une maladie de cette nature confirmée par dix-sept années, ce qui tient lieu d'un ancien titre, devons-nous regarder l'Epilepsie comme incurable dans les

adultes ; non certes, quelques personnes pourront dire à ce sujet qu'une hirondelle ne fait pas le Printems, & les railleurs diront que ce Medecin avoit donné à son épouse le remede specifique contre son mal ; mais nous leur repondrons que nous avons l'exemple de quelques personnes dans le même cas, ausquelles le remede qu'ils sous-entendent n'a eu aucun bon succès. Donc la cure de la maladie de cette Dame est dûe aux remedes de son époux comme Medecin.

Quoiqu'il en soit, comme nous l'avons dit ailleurs, & comme nous croyons le pouvoir repeter ici, la nature nous fournit tant & de si bons remedes pour la guerison de tous nos maux, que nous sommes persuadez qu'entre toutes les maladies qu'on a consideré comme incu-

rables, il y en a très-peu qu'un Medecin attentif & experimenté ne puisse guerir, pourvû qu'il soit appellé assez à tems, & qu'il trouve de la docilité & de la constance dans les malades, pour prendre les remedes convenables à leurs maux; ç'a toujours été là notre grand sistême.

Rhodius confirme ce que nous avançons, & rapporte deplus nombre d'exemples de plusieurs enfans épileptiques gueris seulement par les changemens d'âge, de climat & de regime de vie. L'âge de puberté, dit-il, guerit les garçons, & les filles sont gueries par leurs purgations naturelles; il rapporte aussi plusieurs exemples de personnes gueries d'Epilepsies après la vingt-cinquiéme année.

La forte Epilepsie est dangereuse aux femmes grosses, elle

les menace d'avortement ; ce qui ne ſe trouve pas neanmoins toujours veritable ; s'il s'en eſt trouvé quelques-unes qui ont avorté par le travail de tels accès, d'autres ont accouché heureuſement, & d'autres ſe ſont trouvées gueries par une bonne couche ; enſorte que quelques perſonnes ont trouvé le remede dans les mêmes occaſions où d'autres ont reçu le mal.

Tulpius rapporte avoir vû deux enfans malades d'Epilepſie qui ont été gueris par des ulceres ſpontanez, ſurvenus à la tête, & une jeune fille par une fluxion à la gorge, qui furent pour ces malades des voyes de criſe ; cela arrive ainſi que des fievres tierces, doubles tierces &c. qui ſont gueries par un venin qui ſe jette ſur les levres, ſur lé nez & ſur la langue ; il eſt évident que le

levain febrile s'échape par cette voye, & nous voyons effectivement par experience que les personnes qui sont attaquez de fievres intermittantes, particulierement à la fin de l'Eté & dans l'Automne, à qui il ne sort point de ces eruptions, ont beaucoup de peine à guerir, même par l'usage du quinquina qui ne fait souvent que les suspendre pour un tems. Combien voyons-nous de ces sortes de fiévres accompagnées de délire & de violents transports au cerveau pendant le fort de chaque accès où les malades sont aussi furieux que dans les plus violentes fiévres sinoches ou sinoques continus. C'est souvent une humeur billieuse, brûlante, qui cause les fiévres intermittantes, à peu près de la qualité de celle qui produit les éresipeles avec erruption sur

la peau, & les pleureſies malignes : c'eſt la raiſon pourquoi les anciens Medecins ne faiſoient point difficulté de faire appliquer ſur la douleur poignante, cauſée par la pleureſie, des cataplaſmes de verveine pillée qui enflâme ordinairement la peau, afin de faire diverſion de cette humeur brûlante, & l'attirer au dehors. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que lorſqu'on veut bien donner aſſez d'attention & aux maladies & aux remedes, on peut guerir nombre de maladies qui paſſent pour incurables. Il eſt bon en beaucoup d'occaſions d'imiter la Sentence de Celſe qui dit qu'il vaut mieux eſſayer un remede incertain que de laiſſer les malades ſans ſecours, bien entendu que le remede ſoit connu par ſes qualitez & par ſes effets, ſurtout quand il ne s'agit

que de remedes topiques, quoiqu'on puisse dire la même chose des remedes interieurs quand ils sont donnez par un habile homme.

La guerison des trois jeunes personnes épileptiques dont Tulpius fait mention, nous a insensiblement jettez dans une digression, mais qui pourra être de quelque utilité aux Commençans. Panarolus fait mention d'un enfant épileptique gueri par un cautere appliqué sur la suture coronale.

Nombre de Medecins font user aux épileptiques des décoctions des bois & des écorces de gayac, & de sassafras; d'autres ajoutent à ces décoctions le guy de chêne, de coudrier & de tillot comme autant de specifiques, le guy de chêne est du goût de tous les Medecins. Quelques-uns estiment neanmoins

plus celui de coudrier, & d'autres celui du tillot, les bois & les fleurs de tillot ſont cephaliques, & partant anti-epileptiques. Tous les vulneraires & les diaphoretiques ſont merveilleux pour la plûpart des maladies chroniques, & conviennent contre l'Epilepſie, l'opium bien employé eſt un remede excelent.

Lorſque l'Epilepſie eſt cauſée par la ſuppreſſion de quelques évacuations de ſang accoutumées, la ſaignée doit être pratiquée pour ſuppléer à leur défaut; mais elle doit être moderée; en pratiquant ce remede on doit choiſir le lieu de l'évacuation à raiſon des differentes ſuppreſſions, afin de les procurer, & employer en même tems les ſpecifiques convenables contre l'humeur dominante qui fait le mal, ayant toujours égard aux

parties affectées, afin d'ébranler & de détruire le levain épileptique, lorſqu'il découvre ſon foyer par des ſignes univoques.

Pluſieurs Medecins eſtiment les preparations d'antimoine, auſſi-bien que le mercure doux, étant joints aux ſpecifiques, & ſurtout à ce que penſent quelques-uns, que le mercure ſoit bien preparé & ſublimé ſept ou huit fois; pour bien choiſi & bien preparé à la bonne heure, mais l'on ſe trompe grandement en donnant la palme au mercure qui a eſſuyé tant de ſublimations. Nous avons parlé de cet abus dans notre Traité des Maladies Veneriennes.

On recommande auſſi pour la cure de l'Epilepſie l'uſage des narcotiques pour calmer le mouvement des eſprits dereglez, & pour fortifier les ſolides, en les

mêlant avec les ſpecifiques, par exemple, le laudanum avec l'huile de camphre ſuivant Hartmanus; mais il faut ſurtout faire préceder les remedes generaux, le regime de vie & les bains chauds. L'on paſſe enſuite aux vomitifs appropriez à l'âge, au temperament & aux forces des malades. Le Kermes ne peut être que d'un bon uſage à cauſe de ſa qualité diaphoretique, le mercure doux, & pour aiguillon quelques grains d'extrait d'élebore noir, ou l'extrait catholique d'Andernac, ou du panchimagogue deCrolius. Par exemple,

Prenez demi ſcrupule de ſcamonée d'Alep ſouffrée, autant de mercure doux, mêlez pour une priſe, donnez en forme de calomas de turquet.

Ou bien.

Prenez une dragme de conſerve

ſerve de romarin, demi ſcrupule de jalap en poudre, quinze grains de mercure doux, trois grains de ſcamonée d'Alep ſouffrée, & une ſuffiſante quantité d'extrait de geniévre pour lier les poudres auſquelles on peut ajouter un demi grain d'opium.

Quelques anciens Auteurs vouloient pour la perfection de l'operation de leurs remedes qu'ils fuſſent donnez avant la nouvelle Lune, & que les ſpecifiques fuſſent donnez avant la pleine Lune. D'autres obſervoient même les aſpects & les combinaiſons des aſtres, ceux des planettes & leurs mouvemens, pour placer plus heureuſement leurs remedes; c'étoit donc alors un grand avantage en Medecine d'être bon Aſtronome; on avoit même écrit en lettres d'or, au-deſſus de la porte de quelques Ecoles:

Nul n'entre ici qu'il ne soit bon Astronome ; & la curiosité de quelques-uns alloit jusqu'à vouloir apprendre l'Astronomie judiciaire. Ne semble-t-il pas qu'avec tant de sciences, tant de circonspections & d'exactitude, on ne devoit jamais manquer de réüssir ; mais nous n'apprenons pas que parmi tous leurs scrupules & tous leurs mysteres ils fissent de grands miracles ; la Medecine d'aujourd'hui moins misterieuse, plus uniforme & plus éclairée, trouve infiniment & plus de facilitez dans la cure des maladies qui paroissoient autrefois fort obscures & desesperées.

Il y a encore d'autres purgatifs usitez pour la cure des Epilepsies, comme sont les pilules cochies, les arabiques & les fœtides, principalement pour les

convulſions inteſtines, les ſuffocations de matrice &c. la doſe eſt juſqu'à quinze grains avec quelque aiguillon & le mercure doux. Le mercure doux uni avec quelques grains de mercure de vie par une longue & exacte trituration, joint avec quelques ſpecifiques, eſt un excellent purgatif. Comme les Medecins compoſent leurs remedes anti-epileptiques de differentes manieres, nous ne rapporterons que les plus éprouvez & ceux que nous croyons les plus convenables pour la cure de cette maladie.

La pivoine dans le regne vegetal, par exemple, ſe preſente pour la cure de l'Epilepſie. On dit qu'elle étoit en grande eſtime dès le tems de Galien. La pivoine mâle eſt réputée pour être la meilleure; elle a les feuilles larges & rondes, la femelle les a

longues & pointuës. On eſtime que pour être plus efficace, elle doit être arrachée, lorſque le Soleil eſt dans le ſigne du lion; l'on tient encore cette maxime des anciens, autre viſion aſtronomique. On la donne interieurement en infuſion, ainſi que ſes graines ou ſa ſemence noire, ou en émulſion. Sa racine, dit-on, penduë au col des épileptiques les preſerve de leurs accès; on la regarde comme une excelente amulette; il faut la prendre au mois de Mars ou d'Avril, au déclin de la Lune; peut-être ſeroit elle encore meilleure, étant cueillie au tems de l'équinoxe de Mars. La vertu amuletique de la racine de pivoine eſt approuvée par Foreſtus, & Riviere en fait beaucoup d'eſtime.

Le muguet ſuit la pivoine,

ſon eſprit & l'eſſence de ſes fleurs ſont eſtimez très-efficaces pour la cure de l'Epilepſie. Lindanus ordonne de cueillir ſes fleurs bien mures avant le lever du Soleil, lorſqu'elles ſont encore humectées de la roſée du mois de Mai qui eſt un menſtrue ſingulier; pour en tirer la vertu, on coupe les queuës, & on met les fleurs dans un vaiſſeau bien bouché pour les diſtiler; on verſe l'eau ſpiritueuſe qu'on a diſtilée ſur de nouvelles fleurs, ce qu'on réitere pluſieurs fois, après quoi on a un eſprit de muguet concentré, dans lequel on met macerer du caſtoreum, & on rediſtile le tout; cet eſprit eſt un anti-épileptique puiſſant, la doze eſt d'une demie dragme, juſqu'à une dragme pour les adultes, plus ou moins ſuivant que l'eſprit eſt plus ou moins fort.

Le guy de chêne, celui de tillot & de coudrier viennent ensuite, on les donne en poudre dans une eau appropriée, telles que sont les eaux distilées de tillot ou de betoine.

Boïle dans sa Philosophie experimentale, rapporte une experience fameuse de la vertu du guy de chêne contre une Epilepsie inveterée guerie par sa poudre; nous avons dit ailleurs qu'on estime le guy de coudrier pour être encore plus efficace; on s'en sert aussi en amulette, mais que pour bien operer il doit être cueilli au mois de Mars. Le bois de coudrier a par lui-même beaucoup de vertu, & l'huile de ce bois tirée par distilation est le fameux oleum cractinum anti-Epileptique de Rolandus; on estime autant le buis que le coudrier, & l'huile tirée de son

bois peut être substituée à celle de coudrier ; on en prend jusqu'à quatre goutes dans l'eau de tillot pendant quatre jours ; on en induit les tempes & le poulx aux approches de l'accès. Le soufre vegetatif tiré de licapodium, ou mousse de terre gravelée, est aussi un excellent Epileptique pour les enfans, le soufre tiré des barbes du coudrier vaut encore mieux.

Le charbon qu'on trouve sous la racine de l'armoise rouge tiré le jour de saint Jean-Baptiste ou environ, avant le Soleil levé, ou à midi, passe pour un grand remede contre l'Epilepsie. Petréus dit en avoir fait l'experience sur une personne de consideration. Joël dit la même chose, avec cette circonstance ; que ce charbon ne se trouve que le jour de la saint Jean ; sça-

voir ſi ce prétendu charbon ſe trouve, & ſi ce n'eſt point une fable inventée à plaiſir ; de telles babioles nous paroiſſent fort illuſoires, & meritent peu d'attention.

On peut encore mettre au rang des vegetaux anti-épileptiques la racine de brione, ſur tout ſi le foyer du mal eſt ſoupçonné être dans la matrice. Il y a encore nombre de plantes anti-épileptiques, ſur tout le coclearia.

Eau cephalique anti-Epileptique.

Prenez huit onces de fleurs & de feüilles de ſauge, 3 onces de fleurs de muguet, une once & demie de fleurs de lavande, deux onces de racines de veritable pivoine mâle, des feüilles & des fleurs de marjolaine, des cube-

bes

bes demie once de chacune, deux dragmes de macis ; mettez le tout infuſer dans quatre onces de bon vin blanc pendant quatre jours, & les diſtilez au bain marie. Tous ceux qui connoiſſent la matiere medicale jugeront favorablement des bonnes qualitez de ce remede contre l'Epilepſie, & diſtileront facilement ces ſortes d'eaux, la doze eſt d'une dragme dans trois onces d'eau de tillot.

Remedes Anti-épileptiques tirez des animaux.

Les animaux auſſi bien que les vegetaux nous fourniſſent des remedes contre toutes les maladies, il ne s'agit pour les rendre efficaces que de les bien comparer aux divers maux qui nous affligent, de les bien pré-

parer&de les bien placer pour en tirer tous les avantages qu'on s'en peut promettre. Ceux qu'on emploïe contre l'Epilepsie, sont premierement tirez du corps humain, sçavoir, du sang humain, son esprit, son sel volatil, & son huile, qu'on regarde comme des spécifiques capables de guérir, même les Epilepsies héreditaires, ce qui est infaillible, dit Lindanus, si l'on prend le sang d'un homme nouvellement décolé; car le sang tiré d'un homme sain est, dit cet Auteur, inutil; la raison qu'il en donne, c'est que les esprits de l'homme décolé ont été comme coagulez & concentrez par la crainte de la mort; cette raison nous paroît très-foible, en ce que nous ne croïons pas que ces esprits concentrez d'un homme décolé, donnent

d'autres qualitez à l'eſprit, au ſel volatil & à l'huile qu'on tire du ſang humain, que celui qui ſera tiré du bras d'un homme bien ſain & d'un bon temperament; particulierement, ſi c'étoit du ſang tiré de l'artere temporale, ce qui peut ſe faire ſans tirer à aucune conſéquence.

L'arriere-faix humain, tiré d'une femme bien ſaine & qui s'eſt bien portée pendant le cours de ſa groſſeſſe, eſt propoſé après le ſang humain; on en tire un eſprit volatil par putréfaction très-utile, dit-on, dans les maladies hiſtériques, & contre l'Epilepſie; on prétend qu'un Roi de Portugal en a été guéri. Nous préférerions néanmoins l'eſprit de ce viſcere tiré ſans putréfaction à l'autre. La doze eſt depuis quin-

ze juſqu'à trente goutes dans une liqueur appropriée ; la poudre d'arriere-faix préparée ſe donne juſqu'à demie dragme : le tout, dit-on, donné au decours de la Lune.

L'eſprit tiré du crâne d'un homme mort, de mort violente, ſurtout de la partie triangulaire entre les ſuttures ſagitales & lambdoïdes, ſeul ou calciné philoſophiquement, ou bien ſon ſel volatil, ou ſon ſel urineux rempli de ſel volatil concentré; la doze de l'eſprit eſt de quinze à trente goutes, ſuivant les forces, donnée dans une liqueur apropriée, & du ſel volatil depuis demi ſcrupule juſqu'à 15. grains ; l'huile de crâne humain diſtilée rectifiée, dont on enduit le haut de la tête, eſt un très-puiſſant remede pour détourner les accez épilepti-

ques: parce qu'elle contient un ſel volatil concentré pénétrant: l'huile même de ſuccin, mêlée avec la poudre de crâne humain, diſtilée à un feu violent gradué, donne une huile anti-épileptique, admirable contre l'Epilepſie. Si ſon odeur incommode, on la circulera avec l'eſprit de vin.

L'eſprit qu'on tire du cerveau humain & ſon huile préparée, à l'imitation d'Hartmanus, conviennent pour la cure de l'Epilepſie: ce qui doit pareillement s'entendre de l'uſnée, à cauſe de la mumie qui a fermenté avec elle. Les os d'un homme mort violemment, diſtilez ou autrement preparez, ne ſont pas à négliger dans le traitement de l'Epilepſie.

La dent de l'Ipopotame n'eſt pas non plus à rejetter dans tou-

tes ſortes de convulſions ; on la donne préparée ſans feu, ou ſon ſel volatil ; l'on fait auſſi des anneaux de cette dent qu'on met aux membres en convulſion pour la faire ceſſer, ou aux doigts des pieds dans la crampe.

Le Caſtoreum eſt efficace dans l'Epilepſie, ſurtout ſi on le met infuſer dans l'eſprit de vin avec des ſels volatils apropriez, ſuivant le conſeil de Barbette. Le pied d'élan eſt encore eſtimé contre l'Epilepſie, réduit en poudre, pris dans des eaux apropriées ; on s'en ſert auſſi en amulette.

Par exemple. Prenez du ſel volatil de ſuccin & de crâne humain de chacun un ſcrupule, deux dragmes de Caſtoreum, & autant de pied d'élan ; mettez infuſer le tout dans ſix onces de bon eſprit de vin ; fai-

tes-le circuler & digerer, & vous aurez une teinture épileptique très-excellente. Le Castoreum convient principalement aux convulsions intérieures, comme aux passions histériques, aux coliques convulsives, & aux convulsions toniques des parties. Le Castoreum ajoûté aux clistéres est fort convenable dans l'épilepsie ; la fiente de Paon est proposée pour le vertige ; Borellus dit en avoir fait l'épreuve ; on la donne en substance en forme de poudre avec les spécifiques, ou dans une infusion de vin, ou d'autre liqueur apropriée.

Æferus parle aussi des œufs de Caille, séchez & pulvérisez, donnez au poids d'une demie dragme ; c'est, dit-on, son expérience ; nous n'y avons pas grande foi : mais on ne court aucun risque à s'en servir.

Remedes anti-épileptiques, tirez du regne minéral.

Le Regne mineral nous fournit des remedes ſi efficaces, & dont les opérations ſont ſi ſenſibles, que ce ſont ſans difficulté, ceux ſur leſquels nous devons le plus compter, & auſquels nous devons trés-ſouvent donner la préférence pour la cure des maladies chroniques & aiguës. Auſſi eſt-ce dans le ſein & dans les entrailles de la terre, dans leſquels les mineraux ſont generez ; c'eſt d'elle d'où ſortent tous les ſucs, les eſſences, les quinteſſences, les eſprits & les ſels les plus agiſſans : c'eſt-elle qui, comme une bonne mere, produit libéralement la matiere de tous nos alimens, & les ſubſtances dont nous tirons

les remedes les plus efficaces, pour guérir tous nos maux ; c'eſt de ſes liberalitez, que les végétaux & les animaux tiennent leur principe & tirent leur ſubſtance : le tout pour le ſervice & les agrémens de l'homme.

Or les minéraux & les métaux, étant, pour ainſi dire, au centre de la terre, formez & pétris de ſon limon végetant, & ne faiſant avec elle qu'un même corps, il eſt très-naturel qu'ils en tirent les premieres & les plus pures ſubſtances, autant qu'elles leur ſont analogues & convenables ; puiſqu'ils en ſont eux-mêmes des ſubſtances eſſentielles. Ils ſont à la verité, pour ainſi dire, claſſe à part dans cette puiſſante & énorme maſſe, quoique ſous la même domination, c'eſt toûjours la même matrice.

Cet extrait, & ces petites conséquences tirées de leur ſujet, nous doivent très-naturellement perſuader que le genre minéral poſſede eſſentiellement & au premier degré les ſubſtances les plus actives, les plus énergiques de cette bonne mere de tous les Eſtres, qui ont le Soleil pour pere, dont ils reçoivent les influences, la fécondation & tous les attributs. Conſéquemment les mineraux doivent nous fournir dans les ſéparations & dans les dépoüilles, que nous faiſons de leurs principes par la Chimie, les remedes les plus exquis, les plus actifs, & les plus efficaces pour la guériſon de nos maladies; c'eſt auſſi de là que lesNaturaliſtes les plus pénétrans, & les Phiſiciens les plus excellens ont recüeilli leurs plus grands arcanes, & compoſé

leurs ouvrages les plus parfaits, comme on le peut voir par les écrits de tous les Adeptes.

On peut se servir des remedes tirez des minéraux d'une maniere simple, ou d'une maniere composée, ou enfin mêlez & combinez avec des remedes tirez des vegetaux& des animaux, preparez&comparez à la nature des maux & aux témpéramens des malades, ainsi qu'on le peut voir dans nos descriptions : mais comme nous n'avons fait ce petit prélude de minéraux, qu'autant qu'ils peuvent être rendus anti-épileptiques, & convenir à notre sujet, on ne doit pas pour cela s'atendre que nous en fassions une terrapeutique générale qui nous feroit un hors d'œuvre, qui ne feroit qu'embarrasser les commençans. Nous nous contenterons donc d'en ra-

porter quelques exemples particuliers & les plus urgents.

Le Soufre d'antimoine, par exemple, dépoüillé des autres principes de ce mineral, agit comme tel, & le cinabre d'antimoine, moïennant qu'ils ſoient bien preparez & ſeparez de leurs ſoufres groſſiers mal-faiſans, ce ſont des remedes excelens contre l'épilepſie : car ils participent de la nature de l'or ; auſſi les nomment-ils aymant de l'épilepſie, comme s'ils diſoient anti-épileptiques, pour leurs grandes vertus contre cette maladie, moyennant qu'ils ſoient, comme nous l'avons dit, bien dépoüillez de leurs ſoufres groſſiers. Si l'on tire avec art une teinture d'eſprit d'antimoine ; & ſi on le mêle avec quelque eſprit vegetal, on aura un excelent anti-épileptique.

Les livres des Auteurs ſont remplis de remedes pour la cure de l'Epilepſie , pour celle des convulſions & de beaucoup d'autres maladies chroniques & aigues; cependant nous voïons peu de perſonnes qui en guériſſent , quelle en eſt donc la faute ? elle ne peut proceder , comme nous le penſons , que de trois choſes , ou de ce que la maladie a été négligée dans ſes commencemens , & eſt devenüe abſolument incurable , de ce que les malades ſe rebutent des remedes, & ne les veulent pas faire de ſuite, ou enfin parce que les remedes ſont mal préparez ou mal adminiſtrez. En voici encore quelques deſcriptions aprouvées.

Du cinabre d'antimoine préparé un ſcrupule , du caſtoreum douze grains , du ſel volatil de ſuccin , & de crâne humain , de-

mi ſcrupule de chacun; du camphre trois grains : mêlez le tout enſemble pour trois dozes, pour prendre dans le véhicule qui ſuit

Prenez de l'eau de muguet, de ceriſes noires & fleurs de tillot de chacune trois dragmes, de l'eſſence de fleurs de Romarin une dragme, de l'eſprit de crâne autant, & une once de ſirop d'œillets pour une potion antiépileptique; *ou bien*,

Prenez les mêmes préparations de Cinabre d'antimoine & de ſuccin préparé, que vous mêlerez dans de l'eau de fleurs de tillot, de ceriſes noires & de ſauge; trois dragmes de liqueur de corne de cerf ſucciné; une dragme d'eſprit theriacal camphré, une once de ſirop de Pivoine : mêlez le tout, pour prendre trois ou quatre fois par jour trois cuillerées pour chaque priſe; *ou bien*.

Prenez trois onces d'eau d'andoüillers de cerf, une dragme d'esprit de cerveau humain, 15. grains de sel volatil de sang humain, cinq grains de Laudanum, & une once de sirop de Stecas pour 12. prises, une chaque matin dans les eaux apropriées.

Poudre de Grenoüilles spécifique contre l'Epilepsie, de David Planis-Campy.

Prenez au mois de Mai, de Juin ou de Juillet quarante grenoüilles vertes, fendez-leur le ventre toutes vivantes, & en tirez le foye que vous mettrez sur des feüilles de choux, crainte qu'ils ne touchent la terre, mettez icelles dans un pot neuf non vitré, & icelui à lente chaleur jusqu'à ce que les foyes se séparent des feüilles, & qu'ils se

puiſſent facilement pulveriſer. Separez icelle poudre en cinq parties égales ; leſquelles vous garderez au beſoin ; de laquelle vous exhiberez une part [la Lune étant en ſon exaltation avec le ſigne du Cancer] avec de bon vin au matin à jeun , ne mangeant que deux heures après. Le même en faites le ſoir avec la ſeconde part deux heures après ſouper , continuant ainſi toûjours du reſte. Que ſi le patient , étant couché , vient à ſuer aſſez copieuſement, c'eſt un bon ſigne de la vertu de la médecine. Il eſt neceſſaire que pendant ce tems il évite le couroux vehement & la triſteſſe , comme auſſi l'uſage immoderé du vin. Si le premier an on étoit guéri , qu'on continuë le ſecond au mois de Juin , environ le ſolſtice, & on aura l'effet deſiré.



DES MALADIES chroniques & aigues de la Poitrine.

SI les maladies, qui attaquent le cerveau, dont nous avons traité dans les précédentes dissertations, nous ont fourni des exemples de maux subits, & de langueurs fatigantes, celles de la poitrine exposent à nos yeux, & offrent à nos méditations des infirmitez & des langueurs qui, pour être moins soudaines, n'en sont pas moins pénibles ni moins dangereuses ; car si d'un côté elles donnent plus de tems à ceux qui en sont affligez pour se reconnoître, & plus de

loiſir aux Medecins qui les traitent, pour les guérir ; de l'autre part elles ne laiſſent qu'un foible eſpoir aux malades pour leur guériſon, & peu de ſûreté aux Medecins pour les guérir ; elles deſeſperent preſque les uns, & déconcertent tout-à-fait les autres.

En ſuivant le projet que nous nous ſommes formé de traiter dans cette nouvelle diſſertation des maladies de la poitrine, deux affections très-ſérieuſes ſe preſentent d'abord en diſcuſſion, ſçavoir l'Aſthme, & la Pulmonie.

L'Aſthme eſt du genre des maladies chroniques. Si cette infirmité ne fait pas abſolument perir ceux qui en ſont ataquez, du-moins les fait-elle cruellement languir & paſſer triſtement leurs jours.

A l'égard de la Pulmonie ſon progrès eſt plus rapide, & ſon ſort eſt tel qu'elle a été conſiderée juſqu'à preſent comme une pierre d'achopement à la Medecine, & reconnuë de tous les Medecins, pour être ſi certainement mortelle, que nous ne doutons pas que les plus moderez d'entr'eux ne regardent notre entrepriſe,en voulant donner cette maladie pour guériſſable, comme une idée hazardée, & que d'autres moins meſurez ne la declarent toute pleine de témérité.

Mais de quelque maniere que notre deſſein puiſſe être envisagé, nos bonnes intentions ſoutenuës des vûës & des lumieres que nous nous ſommes acquiſes dans la connoiſſance de cette maladie, & des remedes qui peuvent lui être opoſez, nous mettent au

deſſus de tout ce qu'on pourra dire ſur ce ſujet. Ne pourions-nous pas même nous flater de l'eſperance, qu'un tel projet devroit être bien reçû du Public ; puiſqu'il a pour objet la cure, ou la guériſon de maladie reconnuë juſqu'ici pour être inguériſſable, ſurtout étant propoſé par une perſonne titrée, qui a plus de cinquante ans d'exercice & d'experience dans l'art de guérir.

Mais afin de mieux faire concevoir la nature de ces deux maladies, & la poſſibilité de leur guériſon, nous donnerons en faveur des commençans une legere deſcription des organes, qui ſervent de theâtre, où ſe repreſentent toutes ces ſcenes maladives.

Le cœur & le poumon ſont les deux principaux organes con-

tenus dans la poitrine ; ils se rendent des offices mutuels & reciproques par la communication de leurs vaisseaux, & par le concours de leurs operations, ils sont faits l'un pour l'autre : mais quoique le cœur ait été consideré dans tous les tems par les plus grands Philosophes & par les plus celebres Medecins comme le premier mobile de la machine animale, & comme le premier ressort qui fait joüer tous les autres, pour être le dispensateur de tous les fluides sensibles, qui arrosent le corps, & de tous les sucs qui font subsister ses membres ; nous ne devons pas penser pour cela, que le poumon non plus que les autres organes tiennent tout de lui, ni même qu'ils en tiennent rien, absolument parlant, ce seroit une illusion : car, soit dans l'ordre de

la creation, ſoit dans celui de la generation qui en eſt une ſuite, tous les principaux organes dépendent les uns des autres ; puiſque tous les materiaux, qui conſtituent l'homme, ſont produits en même tems que leur trame eſt diſtribuée, & que le tout eſt en même tems vivifié, déploïé & animé par l'eſprit ſeminifique.

Sur ce principe le gros canal qui part du ventricule droit du cœur, qui ſe diſtribuë dans le poumon, n'apartient pas plus au cœur qu'au poumon, non plus que tous les conduits de repriſes du poumon, s'étant réünis pour former un autre gros canal, qui conduit le ſang aporté dans cet organe, & qui le conduit dans le ventricule gauche du cœur, n'apartient pas plus au poumon qu'au cœur ; ce ſont purement des conduits de com-

munication & d'intelligence établis par le Tout-puiſſant, & organez en même tems que les organes, dont ils ſemblent prendre naiſſance.

Nous ne pretendons pas par cette théorie-pratique rien rabatre des attribus, ni des admirables fonctions du cœur ; au contraire, c'eſt que non ſeulement pour convenir, mais deplus, pour être pleinement perſuadé de la nobleſſe du cœur & de ſon énergie, il ne faut qu'en conſiderer la belle ſtructure, la vigueur & les fonctions. Nous avons dit que le cœur & les poumons ſe rendent des offices mutuels & reciproques par la communication de leurs vaiſſeaux ; éxaminons-en le mécaniſme.

Or le poumon, dont il eſt ici queſtion, n'eſt autre choſe qu'un compoſé de canaux ſanguins,

de conduits d'air, de nerfs, & vessicules, qui les unit & joint ensemble par des membrânes & par des fibres motrices.

Ces canaux & ces ruisseaux de sang, qui composent en partie la substance du poumon, lui viennent du ventricule droit du cœur. Ce n'est d'abord que par un gros canal, qu'est porté au poumon tout le sang, qui sort de ce ventricule ; on le nomme artere du poumon. Ce gros canal, avant d'entrer dans la substance de ce viscere, commence par se diviser en deux gros tuyaux, dont l'un entre dans le lobe droit du poumon, l'autre dans le lobe gauche ; l'un & l'autre de ces deux gros tuyaux, à mesure qu'ils pénetrent la substance du poumon, se divisent & se subdivisent presqu'à l'infini, & se terminent en des capilaires presqu'imperceptibles. De

De la grande diviſion de ces rameaux, & de l'infinité de leurs capilaires naiſſent & ſont produits autant de rameaux capilaires comme autant de petits conduits de repriſes, qui, en faiſant leur chemin, ſe démultiplient en s'uniſſant les uns aux autres, pour former des branches; ces branches par de nouvelles unions en forment d'autres plus conſiderables; & enfin tout cet aſſemblage de nouveaux vaiſſeaux ne forme à la ſortie du poumon qu'un ſeul & unique canal, équivalant par ſon volume à l'artere du poumon; on nomme celui-ci veine du poumon. Son office eſt de conduire dans le ventricule gauche du cœur tout le ſang qui étoit ſorti du ventricule droit, mais rendu plus leger & plus ſpiritueux par le mélange & le commerce de l'air

contenu dans les bronches de ce viſcere, & les veſſicules qui les terminent, dont la réünion forme un ſeul canal, qu'on nomme l'âpre artere.

Si le cœur de ſon côté contribuë conſiderablement à la compoſition du poumon par la grande diſtribution des vaiſſeaux ſanguins, qui produit le gros canal qui part de ſon ventricule droit, la trachée artere fournit de ſa part à ce viſcere par ſes bronches & par ſes veſſicules, comme nous l'allons voir, autant & plus de volumes.

Ce qu'on appelle la trachée ou l'âpre-artere, eſt un canal très-conſiderable, qui eſt toûjours ouvert pour donner un libre paſſage à l'air que nous inſpirons & expirons continuellement. Ce gros canal s'étend depuis le fond de la bouche juſques dans la ſub-

ſtance du poumon, où il ſe confond, en ſe diviſant à l'infini.

Ce canal, qui paroît à nos ſens vuide de toute ſubſtance, eſt néanmoins toûjours rempli : mais il eſt rempli d'un fluide ſi impalpable & ſi leger, qu'il échape aux ſens de la vûë & du toucher ; c'eſt de l'air dont nous entendons parler, dont la trachée artere & ſes dépendances ſont continuellement occupées. C'eſt par le flux & reflux de ce fluide inviſible, que nous reſpirons & que nous vivons, enſorte que ſon admiſſion, & ſon renvoi, en ſe déplaçant alternativement, compoſent une circulation inteſtine, & à deux tems dans la reſpiration parfaite, ſçavoir, celui de l'inſpiration, par lequel nous admettons un air nouveau dans le poumon, & celui de l'expiration, par lequel il

en eſt chaſſé. Actions, qui ſont éxecutées par cet organe, ſans preſque nous en apercevoir dans l'état de ſanté.

Le canal de la trachée-artere, eſt composé d'une ſuite de cartilages en forme d'anneaux, ou plûtôt en forme de croiſſans, car ces prétendus anneaux cartilagineux ne font pas le cercle entier, le canal étant tout muſculeux dans ſa partie poſterieure. Ces cartilages ont des interſtices entr'eux, & ſont liez les uns avec les autres par autant de membrânes muſculeuſes, ou plûtôt par autant de muſcles plats, que nous pouvons nommer inter-cartilagineux ou inter-annulaires, leſquels uniſſent tous ces cartilages, pour former ce canal.

Or ce canal, étant parvenu à l'entrée du poumon, commen-

ce d'abord comme l'artere du poumon par ſe diviſer en deux branches égales, qui ſe diſtribuent dans chacun des lobes de ce viſcere, l'une à droite, & l'autre à gauche ; chacune de ces branches dans ſon progrès produit d'autres diviſions, & ſe ſubdiviſe en traverſant toute la ſubſtance de cet organe preſqu'à l'infini ; les petits conduits de l'air cottoyent par tout les diſtributions des vaiſſeaux ſanguins, accompagnez que ſont les uns & les autres de ces conduits, d'autant de filets de nerfs & de ceux de l'artere qui eſt propre & particuliere à cet organe pour ſa nouriture ; on apelle cette artere particuliere, artere de Ruisk du nom de l'Auteur qui en a fait la découverte.

Il ſe trouve auſſi dans la ſub-

ſtance du poumon une grande quantité de conduits limphatiques - arteriels, qui partent des parois de l'artere de Ruisk, dont ils ſont comme autant de provins.

Tous les conduits de la trachée-artere, en ſe diviſant, perdent de leur volume & de leur épaiſſeur à proportion de leurs diviſions. Il y a plus ; c'eſt que ce canal, dont les cartilages ne ſont que d'une ſeule piece depuis le détroit de la bouche juſqu'à l'entrée du poumon, ſe trouve briſé en pluſieurs pieces dans ce viſcere, pour faciliter l'élévation & l'affaiſſement de cet organe, auſſi bien que l'entrée & la ſortie de l'air ; & ces cartilages s'exténuent de plus en plus, en s'éloignant de leur principe ; enſorte qu'ils deviennent enfin membraneux, & de

pures veſſicules à leurs extrémitez.

C'eſt donc de l'aſſemblage de tous ces canaux, tant pleins, que vuides en aparence, des glandes, ou ſubſtances vaſculeuſes, des veſſicules, des fibres motrices & des membranes infiniment unies enſemble, qu'eſt conſtitué le poumon, dont la ſubſtance eſt mole, délicate & ſuſceptible des mauvaiſes impreſſions, qui peuvent faire tant de fluides malconditionnez, que l'air vicié.

Mais comme ce n'eſt pas ici le lieu de nous étendre ſur l'éxacte ſtructure de cet organe, non plus que ſur ſes fonctions, & ſur ſes uſages, nous-nous réſervons d'en parler plus exactement dans un lieu plus convenable, & nous paſſons à l'explication & à la cure de quelques maladies qui lui ſont particulieres, en commençant par le traitement.

DE L'ASTHME.

LA respiration douce & aisée est un des plus grands biens de la vie, & la difficulté de cette action ne peut manquer de rendre à tout animal la vie pénible & très-ennüieuse : pour s'en convaincre, il ne faut que pratiquer ceux qui sont considerablement gênez dans cette action.

Lorsque la respiration est renduë pénible, precipitée, laborieuse & inquiétante, on qualifie ce mal du nom general d'Asthme.

L'Asthme est donc une difficulté de respirer, qui devient quelquefois si violente, & si fatigante, qu'elle est accompagnée de bruit, de siflement & de râlement dans la poitrine, & qu'elle jette ceux qui en sont atteints

dans un travail affreux, & dans une eſpece de deſeſpoir. On en fait ordinairement de trois degrez.

Le premier degré de l'Aſthme eſt celui dans lequel les malades reſpirent avec peine ſeulement, ſans bruit, & pour l'ordinaire ſans ſiflement; nous diſons pour l'ordinaire, parce qu'il arrive quelquefois, que les ſiflemens ſe mettent de la partie, & pour lors la reſpiration devient plus penible. L'on apelle ce premier degré, courte haleine.

Le ſecond degré eſt celui où les malades reſpirent auſſi avec peine, & avec inquiétude à cauſe du ſiflement qui ſe fait entendre dans leur poitrine, tantôt plus fort, tantôt plus foible; celui-ci retient le nom d'Aſthme.

Le troiſiéme degré de l'Aſthme, qui eſt le pire de tous, eſt

lorſque les accès ſont ſi violens, que les malades ne peuvent reſter couchez, particulierement ſur le dos, qu'ils ſont forcez de ſe lever, de ſe tenir debout, de lever les bras, pour donner plus d'eſpace à leur poitrine; ſans quoi ils ſe trouvent comme ſuffoquez, & râlent comme s'ils étoient prêts d'expirer : ce degré eſt très-allarmant, on le nomme Orthophnée; on apelle ces trois degrez de l'Aſthme du nom general d'Yſpnée.

Difference. Les Medecins d'après Vanhelmont & Vuilis diviſent l'Aſthme en humide, & en ſec, ou autrement en Aſthme manifeſte, & en Aſthme occulte.

L'Aſthme humide ou manifeſte eſt celui qui eſt produit & entretenu par l'abondance d'une limphe viciée, qui s'arrête dans les conduits limphatiques du

poumon, & qui traverſant les porroſitez des veſſicules, paſſe dans les conduits de l'air, les preſſe de toutes parts, & empêche l'admiſſion d'une ſuffiſante quantité d'air neceſſaire à ſon action, d'où s'enſuivent les oppreſſions de poitrine, les difficultez de reſpirer, les ſiflemens & les râlemens.

Le ſéjour, que fait cette limphe trop abondante ou viciée dans les conduits limphatiques du poumon, entretient donc tous ces ſimptômes juſqu'à ce qu'on lui ait procuré quelque débouchement, ſoit par la ſaignée, en dégageant les gros vaiſſeaux, ou par quelques autres remedes convenables pour ſa correction, mais les malades ne ſont conſiderablement ſoulagez, que par l'évacuation de la limphe épaiſſie qui s'écha-

pe par les crachats. Cette évacuation est plus prompte ou plus tardive, selon la qualité de la limphe qui produit le mal ; car quelquefois cette limphe est acide, indigeste & cruë ; d'autres fois elle est saline, visqueuse, tenace & gluante ; & d'autres fois enfin elle est mousseuse & savonneuse : ce que l'on connoît par la nature des crachats, que rend le malade.

L'Asthme occulte & sec est celui qui au sentiment d'Ettemuler est sans aucune matiere viciée, qui arrive, dit-il, par la convulsion des muscles, du thorax & specialement par celui du diaphragme ; mais que ce soit par la convulsion des muscles qui servent à la respiration qu'arrive l'Asthme sec ou autrement, il sera toujours vrai de dire, que cette espece d'Asthme

n'arrive jamais ſans la participation de quelque humeur étrangere & viciée : quand même on ne regarderoit la convulſion de ces muſcles que comme une eſpece de crampe dans ces organes qui alors ne ſeroit qu'un mal de peu de durée & momentané ; mais l'Aſthme occulte & ſec n'eſt tel que parce que la ſubſtance du poumon n'eſt pas abreuvée d'une ſi grande quantité de lymphe, comme dans l'Aſthme humide ; ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit produit par ce fluide, mais dans lequel les ſels âcres dominent, dont les pointes reſſerent & agacent les petits conduits du poumon, particulierement ceux de l'air, ce qui gêne la reſpiration, en ôtant à ces petits conduits leur flexibilité. Cet Aſthme n'eſt pas moins dangereux & ne demande pas moins

d'égards pour sa cure que l'Asthme humide. Passons aux causes de cette maladie.

Causes. Les causes de l'Asthme sont fort diverses, mais en general elles sont prochaines ou éloignées. Nous entendons par les causes prochaines ou innées celles qui procedent de la premiere conformation, comme lorsque les enfans sont nez de peres ou de meres asthmatiques, ce qui n'est pas plus surprenant par rapport à l'Asthme, qu'à l'égard de plusieurs autres maladies.

Les premieres causes éloignées de l'Astme peuvent venir des premieres nourritures que reçoivent les enfans, comme du lait des nourrices mal conditionné, des bouillies mal faites & prématurement données, comme nous nous en sommes expliqué dans

notre Traité des Scrofules, ainſi que des autres alimens peu convenables à la délicateſſe des corps des enfans. Les bons alimens même pris avec excès peuvent en rempliſſant trop les vaiſſeaux, forcer leurs diametres, gonfler la ſubſtance du poumon, y cauſer des adherences avec la plévre, gêner ſon action & occaſionner l'Aſthme ou la courte haleine.

Outre les premieres nourritures qui conſervent la ſanté des enfans, il y a encore quelqu'autres circonſtances à obſerver, comme cauſes de l'Aſthme auſquelles les peres & meres ne font pas aſſez d'attention, parce qu'ils negligent ſouvent d'avoir l'œil ſur la conduite des nourices & ſur la leur même, qui peuvent par ce défaut donner naiſſance à l'Aſthme: Par raport aux nour-

rices, c'eſt l'oubli de leur recommander, par exemple, de ne pas trop ſerrer la poitrine de leurs enfans en les emmaillotans, & d'un autre côté de n'avoir pas d'égard à ce que les premiers corps qu'on leur fait ne gênent pas leur poitrine; cette negligence peut encore cauſer l'adherence des poumons, & ſouvent la mauvaiſe conformation de la poitrine auſſi-bien que l'Aſthme. Les autres cauſes de l'Aſthme procedent du vice des fluides, des exercices violents, des paſſions outrées, de l'intemperature de l'air &c.

Nous entendons par le vice des fluides, non-ſeulement celui des liqueurs & des ſucs nourriciers qui penetrent & qui arroſent les ſolides, mais encore celui de l'air qui paſſe continuellement à travers la ſubſtance du poumon

poumon & qui penetrant toutes ſes porroſitez peut faire de mauvaiſes impreſſions ſur cet organe & le gêner dans ſes fonctions.

Le vice de nos liqueurs ne procede pas ſeulement de l'uſage de la mauvaiſe qualité des alimens, il ſe trouve encore dans celui de leur trop grande quantité ; car comme il eſt rare que les perſonnes qui ont l'appetit fort vif ſe réduiſent à ne manger que ce qui convient pour leur ſimple nourriture à la vûë de differents alimens, particulierement les jeunes gens ; il arrive auſſi de-là, qu'en voulant trop ſatisfaire leur appetit & leur convoitiſe, ils donnent à leur eſtomach une ſurcharge d'alimens, qui tout vigoureux qu'il puiſſe être pour les bien digerer, fournit aux tuyaux une ſi grande quantité de ſucs, que l'excedent

force le diamettre des conduits, gêne leurs parois & énerve leurs oſcilations, ce qui donne lieu à des congeſtions dans les conduits capilaires du poumon, particulierement dans les lieux où les oſcilations ſont les plus foibles & les plus deſtituées d'appui ; & comme le poumon par lui-même eſt d'une ſtructure très-délicate & d'une ſubſtance aſſez mole, on ne doit pas s'étonner qu'il ſouffre bientôt après une oppreſſion que lui cauſe la trop grande quantité des fluides: car pour que le corps ſe maintienne dans un bon état de ſanté, il faut neceſſairement que la quantité des fluides n'excede pas la force des ſolides qui les dirigent ; en ſorte que ſi les fluides pêchênt dans leur quantité, ils ne manquent pas par leur poids, de s'oppoſer à l'action du poumon, de

causer des engorgemens & des difficultez de respirer.

Si d'un côté la trop grande quantité de nos liqueurs est capable de causer, comme nous venons de dire, des engorgemens dans les endroits les plus délicats de la substance du poumon, & de produire l'Asthme, leurs mauvaises qualitez peuvent encore plûtôt occasionner le même mal, en ce que ces liqueurs étant trop acides, elles circulent avec plus de lenteur & gênent les mouvemens du poumon, ou qu'étant trop salines par l'irregularité de leurs molecules, elles s'accrochent aisément dans les détroits les plus serrez de la substance de ce viscere; si les sels âcres tiennent du terreux, ils y produisent des corps étrangers, très difficiles à déraciner, comme l'experience

le prouve dans certains Aſthmatiques ; s'ils ſont acides, ils cauſent des toux opiniâtres qui ſont ſouvent ſuivies d'ulceres.

La neceſſité où nous ſommes de reſpirer & d'admettre continuellement l'air dans nos poumons tel qu'il ſe preſente autour de nous, peut auſſi par ſes mauvaiſes qualitez cauſer l'Aſthme ; mais en general l'air froid préjudicie toujours aux fonctions de ce viſcere qui eſt le plus chaud du corps ; le contraſte eſt manifeſte & trop ſenſible pour en pouvoir douter, en ce que l'air froid condance, épaiſſit & ralentit le mouvement de ce fluide bouillant qui parcourt continuellement toute la ſubſtance de cet organe ; quand même ce ne ſeroit qu'en fixant & cantonnant quelques-unes de ſes molecules dans les endroits les plus ſerrez

de ſa ſubſtance ; c'eſt toujours le captiver dans ſon expanſion & nuire à ſon action.

Outre que l'air froid eſt abſolument contraire aux fonctions du poumon, & qu'il eſt capable de cauſer l'Aſthme, il peut de plus produire cette maladie par d'autres qualitez, ſuivant le temperament des perſonnes, & ſelon la tiſſure naturelle de ce viſcere ; car, par exemple, les perſonnes d'un temperament flegmatique ſe portent mieux dans la reſidence d'un air vif, ſubtil & devorant, que dans celui où l'air eſt humide & marécageux ; au lieu que les perſonnes biileueſs, maigres & délicates ne peuvent le ſupporter ; c'eſt pourquoi l'air ſubtil convient très-bien à ceux qui ſont attaquez d'Aſthmes humides, & qu'il eſt pernicieux à ceux

qui ont un Aſthme ſec : c'eſt encore pour la même raiſon que les tems humides & les brouillards ſont favorables à ces derniers, & que les tems ſecs & ſereins conviennent mieux aux premiers.

La lymphe qui humecte continuellement les parois interieurs de la trachée artere, & toutes ſes ramifications, étant trop abondante ou viciée par elle-même ou par les mauvaiſes qualitez de l'air, en s'arrêtant dans ſes petits conduits, & dans ſes veſſicules, produit la difficulté de reſpirer & l'Aſthme.

La ſupreſſion des menſtruës chez les femmes cauſe l'Aſthme; auſſi voyons-nous que les filles qui ont les pâles couleurs par la ſupreſſion de leurs regles ont la reſpiration precipitée, deviennent Aſthmatiques & reſtent dans

cet état si l'on n'y remedie avant qu'il se soit fait des obstructions & des concressions dans la substance du poumon ; car ce sont ces concressions du poumon qui causent les Asthmes permanens & incurables.

La supression totale du flux hemoroïdale dans certains sujets cause l'Asthme, les vieux ulceres dessechez sans précaution, les dartres, & les herpes gueris sans avoir préalablement détruit la cause antecedente, produisent des effets semblables.

L'humeur gouteuse, ou ce qu'on appelle Goute remontée, occasionne aussi l'Asthme. Le virus venerien par les mauvaises impressions qu'il fait sur le poumon ne produit aussi que trop souvent cette maladie qui devient mortelle, si l'on n'y remedie par les specifiques.

Tous ceux qui ont la poitrine ou l'épine du dos mal conformée ont ordinairement la respiration precipitée ; les Phtisiques sont pour l'ordinaire Asthmatiques : enfin l'Asthme humide accompagne souvent la cachectie.

Non-seulement la lymphe trop épaisse ou trop abondante, peut produire l'Asthme, mais la plenitude de sang qui circule trop lentement dans les vaisseaux capilaires du poumon, cause la difficulté de respirer & l'Asthme. Cette plethore peut aussi donner lieu au catarrhe suffoquant ou orthopnée. C'est de-là même que beaucoup de personnes se trouvent ce qu'on appelle essouflées & comme Asthmatiques, après avoir couru, monté precipitamment plusieurs dégrez de suite ou fait quelque exercice violent; parce qu'alors le sang est fouetté par

par l'action des muſcles qui le font circuler avec plus de rapidité dans tous les vaiſſeaux du corps; mais que ne pouvant paſſer avec la même aiſance dans les vaiſſeaux capilaires du poumon, ce viſcere s'en trouve gonflé & les veſſicules aëriennes comprimées, d'où s'enſuivent la precipitation de la reſpiration, l'étouffement, & même la palpitation du cœur. Joignez à toutes ces circonſtances le poids de l'air que l'on fend en courant & en montant, qui remplit trop les poumons. La même choſe arrive encore dans la colere outrée, dans la crainte, dans le ſaiſiſſement & dans les terreurs ſubites.

L'Aſthme humide ou manifeſte peut avoir auſſi quelques fois ſa cauſe dans l'eſtomach par l'amas qui s'y fait peu à peu des matieres viſqueuſes & groſſieres, ou par

quelque tumeur ſchirreuſe qui ſe forme à ſon orifice ſuperieur, qui dans ſon accroiſſement ſouleve ſes parois, comprime le diaphragme & le rend convexe du côté de la cavité de la poitrine, le diaphragme gêné comprime à ſon tour les poumons, & cauſe des difficultez de reſpirer très-incommodes & des Aſthmes très-dangereux.

L'épanchement des ſeroſitez dans la cavité de la poitrine, qu'on appelle hydropiſie thorachique, peut auſſi produire la difficulté de reſpirer & l'Aſthme. L'Aſtme produit par cette cauſe a ſes ſignes diagnoſtics certains, & peut être radicalement gueri lorſqu'il n'y a pas de complication.

Les borborigmes des inteſtins & les coliques d'eſtomach procedent des mêmes cauſes ou ſeulement de la preſence des vents

contenus dans ces canaux, & peuvent occaſionner les mêmes deſordres.

Quelques Auteurs prétendent que l'Aſthme humide ou manifeſte a plus ſouvent ſa cauſe dans l'eſtomach que dans le poumon même, Ettemuler eſt de ce ſentiment, ce qui n'eſt pas une petite illuſion pour un ſi grand Medecin. Il eſt vrai que l'eſtomach ſe trouvant farci d'une matiere groſſiere & viſqueuſe qui viendroit à ſe rarefier, causeroit des diſtenſions conſiderables à cet organe qui preſſeroit, comme nous venons de dire, le diaphragme, & empêcheroit ſon applaniſſement, lequel eſt très-neceſſaire à la liberté de la reſpiration; mais l'eſtomach étant vuidé & débarraſſé de ces matieres étrangeres, l'Aſthme ceſſeroit; c'eſt l'experience; ce ne ſeroit

donc point un Asthme humide permanent, comme est celui de l'engorgement de la substance du poumon par une lymphe glutineuse ou autrement, dont la cause subsiste après la cessation de l'accès qui est accompagné de siflement & de râlement.

Il s'agit maintenant de sçavoir d'où procede le siflement dans l'Asthme. Il vient ou d'un suc grossier & visqueux qui occupe les petits conduits des bronches, qui les empêche de chasser l'air en droite ligne, de maniere qu'à mesure qu'il entre ou qu'il sort, il souffre une collision en frappant de côté & d'autre contre ces matieres, & les differentes refractions qu'il fait en passant, occasionnent les divers sons qu'on entend, appellez siflement, approchant de celui d'un vent coulis qui passe à travers des fentes.

Le râlement procede de la même cause, avec cette difference qu'alors les matieres sont plus épaisses & plus accumulées dans les bronches du poumon qui fait une espece de gargouille, & qui jette cet organe dans une sorte de convulsion. Dans cette extrêmité il faut avoir recours à la saignée comme étant le remede le plus prompt & le plus propre à dégager les gros vaisseaux du poumon qui se trouvent comblez de sang par la lenteur de la circulation, & ensuite passer aux specifiques.

L'Asthme est une maladie très-facile à connoître: il se manifeste si bien de lui-même, qu'on ne sçauroit le cacher ni s'y méprendre. L'essentiel pour sa cure est d'en bien découvrir l'espece & le siege. Signes.

Tout Asthme est fatigant & Pronostic.

inquiétant ; mais l'occulte eſt plus dangereux que le manifeſte, l'inveteré que le recent, celui qui ſurvient à une fievre aiguë eſt très à craindre. C'eſt à cette occaſion, que Riviere dit que la Pleureſie ou la Peripneumonie ſurvenant à l'Aſthme eſt mortelle ; c'eſt effectivement une très-fâcheuſe complication.

Cure. Pour bien réuſſir dans la cure de l'Aſthme, il faut en bien penetrer la cauſe & le foyer. Il eſt donc neceſſaire d'attaquer d'abord la cauſe qui le produit, & l'évacuer. La plûpart recommandent pour ce ſujet l'émetique, & le donnent même dans l'accès de ce mal. Ils prétendent avec aſſez de fondement qu'il n'eſt point de remedes plus propres à ſoulager promptement les malades dans l'accès de l'Aſtme humide que le vomiſſement, particulierement lorſ-

qu'il n'y a pas trop de plenitude aux vaisseaux sanguins, auquel cas il est bon de faire preceder la saignée; en effet, le vomissement peut en même temps évacuer les matieres étrangeres contenuës dans la poitrine, & celles qui sont dans la cavité de l'estomach; car il se fait dans cette action une secousse & une constriction explosive de l'estomach & des poumons; ensorte que l'ésophage en faisant son mouvement anti-peristaltique pour chasser en haut les matieres étrangeres, qui étoient contenuës dans l'estomach, la trachée artere, en suivant cette action, fait la même fonction, & exprime des bronches du poumon une portion des matieres qui l'offusquoient, & le malade se délivre en même tems d'un double fardeau.

Les Autheurs sont remplis

de cures d'Aſthmes par les vomitifs. Rulandus fait mention d'une Orthopnée, qu'il guérit en un moment par un ſeul vomiſſement de huit livres de pituite mêlée de bile. Poterius cite une ſemblable cure. Timeus parle d'un Aſthme rebel, qui avoit reſiſté à tous les remedes, qui fut enlevé par un ſeul vomiſſement très-abondant que la ſeule nature ſuſcita ; elle nous montre ſouvent l'utilité des vomitifs en ſemblables occaſions.

Entre les vomitifs que ces Auteurs croyent les plus convenables pour la cure de l'Aſthme, ce ſont les infuſions d'antimoine, ils propoſent auſſi le vomitif de nicotiane comme très-ſpecifique ; ils préconiſent tellement la nicotiane, qu'ils la mettent à toutes ſauces. Ils en propoſent l'uſage en eau, en déco-

ction, en ſirop, en fumée tirée par une pipe & avalée, & en machicatoire, &c. Mais nous ne ſommes nullement du goût des partiſans de ce remede de quelque maniere qu'on le puiſſe préparer, pris interieurement, non pas même donné en lavement: car outre que cette plante provoque de grands vomiſſemens, & des ſuper-purgations, elle cauſe des tranchées affreuſes & des convulſions très-alarmantes & de longue durée. Il eſt vrai que les Aſthmatiques trouvent quelques ſoulagemens dans l'uſage du tabac en fumée à l'ordinaire, & dans le machicatoire: mais il contient un ſel acre-volatil, tout-à-fait ennemi des nerfs, lorſqu'il eſt pris interieurement; c'eſt ſurquoi nous pouvons rendre des témoignages certains par les pernicieux ef-

fets que nous en avons vûs, & des tragiques ſcenes dont il étoit l'auteur. Nous allons raporter quelques deſcriptions de recettes aprouvées de differens Auteurs pour la cure de la maladie que nous traitons.

Le ſuc d'Iris par expreſſion depuis une demie once juſqu'à une once, donné dans l'hydromel vineux, ſuivant la force des malades. Ce remede eſt proposé par Platerus, qui dit avoir gueri par ce même moïen une Orthopnée deſeſperée. Ce ſuc eſt émetique, & pouſſe conſiderablement par bas; on le donne avec ſuccès dans l'hydropiſie. Freitagius propoſe pour la cure de l'Aſthme, comme un ſecret, le remede ſuivant.

Prenez demie once d'Elebore blanc, verſez deſſus une livre de vin, pour faire une infu-

ſion ; une cuillerée de cette infuſion fait beaucoup vomir, ſans aucune violence. Une demie cuillerée avec les autres laxatifs lâche le ventre ſans vomiſſement ; c'eſt pourquoi cette infuſion eſt fort eſtimée dans l'Aſthme, ſi l'on ajoûte quelques goutes de cette infuſion à des lohocs, ou ecligmes, on facilitera l'expectoration.

Par exemple. Prenez quatre onces de Raiſins-paſſes mondez, une once de Regliſſe mondée, trois onces de miel écumé, cinq onces de ſucre-candie, ſix onces de vin d'Eſpagne ; faites boüillir le tout en forme de condit ; ajoûtez y l'eſprit de ſouffre par la campane, autant qu'il en faut pour donner une acidité agreable. On uſera enſuite de quelques goutes de vin éleboré ci deſſus, & on mâchera les rai-

ſins-paſſes, ou avant de les prendre dans la bouche, on y en fera dégouter deux ou trois goutes. L'Auteur donne ce remede pour un grand ſecret.

Poterius eſtime fort l'Opium mêlé avec les pilules catoliques, en ce que l'Opium apaiſe l'accès, pendant que les pilules font l'opération ; il dit que hors cela, les purgatifs n'ont point lieu pendant l'accès ; que quand l'accès eſt paſſé, les purgatifs ont lieu, & les pilules fondantes & fortifiantes, & que pour ce ſujet il eſt bon d'y ajoûter la gomme ammoniac.

Par exemple. Prenez de la maſſe des pilules d'ammoniac de Quercetan jointe à la maſſe des pilules d'hyere avec agaric. En voici d'autres de Freitegius.

Prenez deux ſcrupules de la maſſe des pilules d'agaric, de-

mi ſcrupule de gomme ammoniac, deux grains de trochiſque alhandal, trois grains d'extrait de canelle; mêlez le tout, pour faire pilules ſelon l'art. Dans l'Aſthme cauſé par le vice de l'eſtomac, les pilules ſuivantes ſont fort convenables.

Prenez un ſcrupule de la maſſe de pilules d'hyere avec agaric, demi ſcrupule de gomme ammoniac diſſoute dans le vinaigre ſcilitique, deux grains de l'extrait de trochiſque alhandal avec l'eſprit aſthmatique, pour faire pilules. Quercetan eſtime fort l'oximel de nicotiane purgatif, il eſt fort agiſſant, mais nous en craignons l'effet. On propoſe les pilules catoliques de Poterius comme experimentées contre l'Aſthme. Riviere employe dans le traitement de l'Aſthme le mercure doux & le diagrede.

Les remedes pectoraux, incisans, & atténuans, propres à diviser les matieres crasses, visqueuses & venteuses, qui embarrassent le tissu des poumons, & qui les oppriment dans leur action conviennent particulierement dans la cure de l'Asthme, on en trouve quantité dans le regne végetal, comme sont :

Par exemple. Les capilaires, la scabieuse, l'aunée, l'hyssope, le pouliot, le calament, la sariete, le safran, le chardon benit, &c.

On estime encore beaucoup la véronique, la racine de réfort ou de raves, celles d'arron, de zedoaria, de gingembre, de vigne blanche ou brione, & l'on vante fort le suc de celle-ci. Le romarin & ses fleurs sont fort éxaltez par Borellus. Riviere donne la palme à l'eau de canel-

le dans l'accès de l'Aſthm e. C et Auteur ordonne dans cette occaſion deux onces d'eau de canelle avec une once d'eau ſcilitique. L'eau aſthmatique de l'Empereur Rodolphe n'eſt autre choſe qu'un eſprit de vin aromatiſé.

Minſictus employe par préference le ſirop de marrhube & d'abſinte. Quercetan revient à la charge avec ſon ſirop de nicotiane, dont il recommande l'exacte préparation; afin de lui ôter ſa qualité émetique. Ferdinandus eſt de ſon même ſentiment. P. J. Fabert ſe joint à eux pour le ſirop, & l'eau de nicotiane. Voici la deſcription du ſirop.

Prenez du tabac, & du tuſſilage une poignée de chacun; faites cuire le tout dans deux livres d'eau à la conſomption d'un tiers; ajoûtez du ſucre une quan-

tité ſuffiſante, pour réduire cette décoction en ſirop.

La gomme ammoniac eſt un excellent remede, pour diſſoudre les muſſilages viſqueux de l'eſtomach, & le tartre embaraſſé dans le poumon. La doze eſt depuis un ſcrupule jusqu'à demie once diſſoute dans le vinaigre, on la boit avec une liqueur apropriée. Voici la deſcription qu'en donne Brunerus.

Prenez une dragme de gomme ammoniac, quatre onces d'eau d'hyſſope, deux onces de vin du Rhin; mêlez le tout enſemble pour une priſe. Cette potion eſt eſtimée de pluſieurs Auteurs, nommément de Timeus. L'eſprit aſthmatique de Mr. Michaël eſt auſſi fort eſtimé. Sa baſe eſt la gomme ammoniac, on le nomme auſſi eſprit de ver-

det

det composé, ou esprit de gomme ammoniac composée; en voici la description.

Prenez de la pulmonaire d'Italie, du gnapholium montanum, du marrhube, de l'hyssope, du choux rouge, du rossolis, de la veronique, de la scabieuse, des feuilles de tussillage, des fleurs d'aunée, de scabieuse, trois pincées de chacune, de la racine d'aunée, de tussillage, d'aristoloche ronde, d'iris de Florence, une once de chacune; de la myrrhe, du mastic, du safran d'Orient, du suc de reglisse, une once de chacun; de la canelle, du cardamome, demie once de chacun; une once & demie de benjoin, demie once de storax, deux dragmes d'huile de musc; de la semence de cresson alenois & d'ortis, trois dragmes de chacune; ar-

rosez le tout d'esprit de souffre, mettez infuser dans l'esprit d'hyssope, d'aunée & de rossolis ; laissez-le en digestion & le retirez, filtrez la liqueur, dissolvez-y de l'extrait pectoral, & la gardez pour le besoin.

L'extrait pectoral n'est autre chose que le suc de tussilage ou de plantin épaissi. Ce remede ne peut être que très-bon. Quelques-uns se contentent de mêler l'esprit de gomme ammoniac distilé avec le verdet dans l'esprit d'anis, ou de zedoaria, pris dans une liqueur appropriée. Les essences de safran, d'aunée, de sassafras, & d'iris de Florence, préparées avec l'esprit d'anis, sont fort estimées.

Mais entre tous ces remedes nous n'en trouvons pas un plus recommandé que l'usage des cloportes. On les donnent en

ſubſtance ou préparez de differentes manieres ; en voici une fort bonne.

Prenez des cloportes une certaine quantité renfermez dans un linge, que vous mettrez infuſer dans du vin que vous exprimerez, & filtrerez l'infuſion. Lindanus dit que ce petit animal ſuffit ſeul pour la cure de l'aſthme ; ils ſont anodins , legerement diaphoretiques & diuretiques.

Il y a encore une infinité de remedes décrits dans les Auteurs pour la cure de l'Aſthme ; mais nous croyons que ceux-ci bien employez ſont plus que ſuffiſans pour la cure de cette maladie, dont la plupart ſont raportez dans Ettemuler.

La cure de l'Aſthme occulte ou convulſif requiert des remedes differens , & une conduite

particuliere. Les anti-épileptiques, & les anti-hiſteriques y conviennent mieux. On peut avoir recours à ceux que nous avons décrits, en traitant de ces maladies.



DE LA PULMONIE.

TANT que les obſtructions & les inflammations qui arrivent au corps humain n'attaquent que ſes parties exterieures, elles ne ſont pas pour l'ordinaire d'une grande conſequence ; parce qu'elles peuvent être combattues & détruites en même tems par les remedes generaux, & par les topiques les plus propres à en arrêter le progrès ; mais il n'en eſt pas de même de celles qui intereſſent les parties interieures ; elles ſont plus rebelles & moins traitables ; parce que les remedes n'y pouvant être directement portez, elles peuvent plus facilement ſe convertir en congeſtions phlegmoneu-

ſes, & détruire même la ſubſtance des organes ſur leſquels elles ſe fixent.

Entre les inflammations qui attaquent les parties interieures, celles qui affectent la poitrine ſont les plus frequentes & les plus fâcheuſes : Elles ſont plus frequentes en ce qu'elles ſont ſuſceptibles, ainſi que celles des viſceres des autres cavitez, des impreſſions malignes des fluides ; mais de plus, parce que ces parties ſont expoſées aux alterations de l'air qui ſont la cauſe directe & indirecte la plus ordinaire de ces inflammations. Elles ſont auſſi plus fâcheuſes, parce qu'elles s'attachent à des organes qui ſont abſolument neceſſaires à la vie, & dans un continuel mouvement.

Toutes les inflammations du poumon ſont compriſes ſous le

nom general d'inflammation de poitrine, qui reçoit differentes dénominations ſuivant le lieu, ou le caractere particulier de l'inflammation, comme ſont ceux de pleureſie, vraie ou fauſſe, de peripneumonie, de vomique, de Pulmonie, &c. Et comme c'eſt ce dernier degré d'inflammation qui fait ici notre principal objet, nous en allons examiner la nature & les cauſes pour tâcher de mettre en évidence la cure de ce mal, conſideré juſqu'à preſent comme abſolument incurable.

La maladie appellée Pulmonie, n'eſt autre choſe dans ſon commencement, comme nous l'avons dit à la fin de notre Preface du Traité du Cancer, qu'une impreſſion vicieuſe des fluides dégenerez, dans la ſubſtance du Poumon. Cette maligne atteinte ne ſe fait quelquefois

que d'un côté de cet organe ; & n'altere d'abord qu'un lobe du Poumon ; d'autres fois les deux lobes ſont attaquez en même tems ; pour lors la maladie fait un progrés plus rapide , & le malade périt plutôt.

Cette maladie , comme beaucoup d'autres, n'eſt donc d'abord qu'un engorgement dans la ſubſtance du Poumon ; mais cette premiere congeſtion étant negligée , elle s'aigrit & occaſionne une éfloraiſon ulcereuſe , qui s'accroît & s'étend tellement par la ſuite , qu'elle rend tout ce viſcere ulceré , & purulant.

Differences. Les differences de cette maladie conſiſtent particulierement dans ſes divers dégrez . Examinons-en les cauſes.

Cauſes. Les cauſes de la Pulmonie ſont prochaines ou éloignées. Les cauſes prochaines dépendent de

la

la premiere conformation, en ce que les Pulmoniques engendrent, comme nous l'avons dit ailleurs, des Pulmoniques, ce qui n'arrive pourtant pas aussi frequemment qu'on le pense; car on voit souvent dans des familles un enfant en particulier devenir pulmonique pendant que ses freres & ses sœurs jouissent d'une parfaite santé. Les causes prochaines peuvent donc encore proceder des premieres nourritures peu convenables à la delicatesse de quelques enfans, comme le lait des Nourrices ou quelqu'autres mauvais alimens capables d'alterer la bonne temperature de leur corps & les disposer à la Pulmonie.

C'est donc particulierement du mauvais regime de vie, & de l'usage inconsideré des alimens que nous prenons pour soutenir

notre vie, qui ſont plus ou moins conformes à notre nature, qu'il ſe forme un chile & un ſang plus ou moins propre à nous maintenir dans une ſanté parfaite. Ce que nous diſons à cet égard eſt ſi naturel, & d'une telle évidence, qu'il ne demande pas d'autre explication ; puiſque les Phiſiciens, & ceux qui ont quelque teinture de l'économie animale en ſont pleinement perſuadez, & qu'il ne faut avoir qu'un peu d'uſage de la vie humaine pour n'en point douter : outre que ceux qui ne s'en trouveroient pas ſuffiſamment inſtruits pourroient s'en convaincre par la lecture de nos autres ouvrages ; enſorte qu'une plus longue diſcution, ne ſeroit qu'une répetition ſuperflue de nos précedens éclairciſſemens.

Or que le ſang chargé de mo-

lecules étrangeres, & mal conditionnées, ſoit propre à faire en peu de tems des impreſſions fâcheuſes ſur la ſubſtance du poumon, capables d'y cauſer les abcès & les ulceres qui forment les pulmonies; c'eſt ce que la raiſon nous démontre, & que l'experience nous confirme aſſez pour en avoir une entiere certitude.

Il y a des âges où la Pulmonie ſe manifeſte plus communement qu'en d'autres; ſçavoir ordinairement depuis vingt-cinq ans, juſqu'à trente-deux; mais cette maladie peut ſe manifeſter à tous les âges, car on a ſouvent vû des perſonnes devenir pulmoniques dès l'âge de douze ans, & même on en a vû auſſi beaucoup d'autres n'être atteintes de cette maladie qu'à quarante-cinq ans, & même à des âges beaucoup plus avancez.

Pour l'ordinaire, les personnes qui deviennent pulmoniques avant l'âge de vingt-quatre ans, ont été délicates & infirmes jusqu'à ce tems-là, & celles chez qui cette maladie ne se déclare qu'après l'âge de trente-deux ans avoient jusqu'alors joui d'une santé très-parfaite, & ne contractent assez souvent la maladie que par des causes éloignées & imprevues pour avoir habité un air trop subtil, trop grossier & chargé d'un miasme contagieux, ou par un mauvais regime de vie, ou enfin par des passions violentes, soit de la colere, de l'ambition, de la jalousie, &c. Car la plupart des personnes pulmoniques sont si vives & si emportées qu'elles ne rabatent rien de leur petulence dans le fort même de leurs maux, quoiqu'on leur en fasse connoître

toute l'importance & le danger.

Si nous avons dit que la Pulmonie se déclare quelquefois dès l'âge de douze ou treize ans, & que les personnes en qui cette maladie arrive dans un âge si tendre, ont été délicates & infirmes jusqu'alors ; c'est ce qui arrive ordinairement à celles qui sont nées de peres ou de meres pulmoniques, ou qui ont été mal nourries dans leur enfance.

Mais si l'on demande pourquoi ce mal se manifeste plus souvent depuis l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans jusqu'à celui de trente-deux qu'en tout autre tems ; nous répondons que c'est une question à examiner, d'autant plus que nous n'avons point encore vû d'Auteur qui se soit serieusement expliqué sur ce phénomene, quoique ce

fait ne ſoit point du tout indiffe-rent en Medecine : C'eſt ſur quoi nous allons dire notre ſentiment, quand ce ne ſeroit que pour induire d'habiles Phiſiciens à faire leurs réflexions ſur ce ſujet, & à le mieux approfondir.

A notre égard nous eſtimons que la cauſe de l'apparition de la Pulmonie plûtôt dans les tems indiquez qu'en d'autres, peut proceder ſurtout de la conduite irreguliere que tiennent quelques perſonnes dans leur maniere de vie, particulierement depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à trente, âge que nous devons conſiderer comme celui de la criſe de la vie des hommes ; dont les allures décident de la ſanté ou des infirmitez : en effet n'eſt-ce pas pendant le cours de ces années que leur corps s'étant entierement formé, ils ſe livrent

plus volontiers à leurs plaisirs & à leurs passions; or comme c'est pendant ce tems-là que les fluides ont le plus d'activité, & les solides des oscilations plus vigoureuses, c'est aussi pendant le cours de ces années où malheureusement les hommes se croïant invulnerables se servent le moins des lumieres de leur raison, & mettent leurs principaux organes à des épreuves qui ne sont propres qu'à ruïner leur santé; & si les solides peuvent à peine soutenir les entorces qu'ils leur donnent alors, en faut-il davantage pour pervertir l'ordre & l'économie des fluides, pour énerver les solides & pour disposer les personnes naturellement délicates à la Pulmonie?

Il est vrai qu'on peut objecter contre notre hypotese que les femmes qui sont beaucoup plus

tranquiles, plus retenuës que les hommes, & qui se livrent moins aux violentes passions, sont pourtant plus sujettes que les hommes à la Pulmonie. C'est une verité dont nous convenons; mais notre proposition ne laisse pas de subsister malgré cette objection, pour plusieurs raisons.

Nous accordons 1°. Que les femmes generalement parlant, sont moins dissipées que les hommes, que leurs passions se montrent avec moins d'éclat, & qu'elles se livrent moins à certains excès, par exemple à celui du vin qui n'est pas un mediocre destructeur de la santé &c. mais leurs passions pour être plus renfermées n'excitent pas moins chez elles des mouvemens, & ces mouvemens sont d'autant plus vifs, qu'une feinte modestie les engage à donner un

moindre eſſort à leurs paſſions, & que leur apparente tranquilité leur cauſe interieurement encore plus de trouble, n'alterant pas moins chez elles l'économie des fluides, & ne dérangeant pas moins les oſcilations des ſolides, ce qui diſpoſe les corps fluets de ces perſonnes à la Pulmonie.

2°. Il eſt conſtant que les femmes ſont naturellement plus délicates que les hommes, que les ſolides chez elles ont beaucoup moins de reſiſtance pour ſoutenir les chocs des fluides viciez, qui ſont parconſequent plus ſuſceptibles de leurs impreſſions pernicieuſes; d'où il eſt aiſé de conclurre que leur foible conſtitution les rend plus ſujettes à la Pulmonie.

3°. C'eſt que les femmes ont en partage des évacuations qui ont leurs vices particuliers, &

dont la diminution, l'excès, ou la ſuppreſſion totale cauſent dans la maſſe de leurs humeurs, des alterations très fâcheuſes qui leur ſont particulieres, dont les hommes ſont exempts, & qui cauſent d'étranges revolutions dans les ſolides, ſurtout dans les poumons de celles qui ont ces évacuations naturellement plus abondantes; parce que ces organes délicats ayant moins de reſiſtance, & la ſurcharge de ces humeurs degenerées, retenuës contre l'ordre naturel dans un lieu qui leur eſt étranger, s'y aigriſſent de plus en plus, & acquierent une qualité corroſive qui donne lieu à la Pulmonie.

Si l'on joint à cela les incommoditez des groſſeſſes, & la fatigue des accouchemens, inſeparables de l'état des femmes, qui cauſent chez elles un ex-

trême dérangement, on sera forcé de convenir qu'il n'est pas étonnant qu'elles deviennent plus frequemment pulmoniques que les hommes.

Il y a nombre de femmes dont la délicatesse naturelle donne lieu de craindre pendant leur jeunesse, qu'elles ne deviennent pulmoniques ; mais dont les attentions sur leur santé, leur maniere de vie reglée & leur application à éviter sans cesse tout ce qui pourroit leur nuire, les preservent de cette maladie, & leur font fournir assez heureusement leur carriere : Pendant que d'autres plus fortes & plus vigoureuses qui se livrent indiscretement à toutes sortes d'excès, contractent ce triste mal & y périssent. Tant il est vrai que la santé & la vie des hommes dépendent presque absolument de

leur propre conduite, & que leur ſort eſt, pour ainſi dire, entre leurs mains.

Il eſt ſi vrai que la Pulmonie eſt produite par le vice des fluides, qu'il ne ſuffit pas même, pour que ce mal arrive, que le ſang ſoit chargé de molecules, capables de cauſer un ulcere ou un phlegmon; puiſque le tout dépend de la détermination de l'humeur viciée & du lieu où elle s'arrête; car ſi l'humeur peccante qui roule dans ce torrent des fluides, & qui eſt diſpoſée à produire des tumeurs, des abcès ou des ulceres, n'eſt portée que dans la ſubſtance des corps graiſſeux, qui eſt plus diſpoſée qu'aucune autre à recevoir des congeſtions, & plus propre par ſon peu de reſiſtance à donner retraite aux humeurs heterogenes; il eſt certain

que par cette diverſion de l'humeur corroſive & par ſon évacuation, les poumons s'en trouveront affranchis & délivrez : mais s'il arrive au contraire, que ces mêmes humeurs viciées faſſent quelque ſejour dans cet organe, il eſt hors de doute qu'elles y feront leur impreſſion tournante à Pulmonie. Or le mal que peut faire ces humeurs viciées par leurs ſtaces s'étant déclaré dans quelque lieu que ce ſoit, il reçoit le nom de la partie qu'il afflige ; comme par exemple, ſi c'eſt à l'œil on l'appelle Ophtalmie, à la gorge Squinancie, au doigt Panaris, au poumon Pulmonie &c.

Toute la difference des impreſſions des humeurs malignes, ne conſiſte donc que dans la difference des lieux où l'humeur peut ſe fixer ; car les maux qui

arrivent aux parties exterieures, ſont pour l'ordinaire, comme il a été dit, d'une petite conſequence; parcequ'ils peuvent être facilement & immédiatement combattus & vaincus; au lieu que les congeſtions qui ſe font dans les parties interieures, ſont, par la raiſon du contraire, très-graves, d'une cure difficile, & d'une longue & épineuſe diſcution; parce que les remedes n'y peuvent être portez que par de longs circuits, & par des routes embarraſſées qui énervent leur vertu avant qu'ils puiſſent arriver au lieu de leur deſtination, à moins d'être bien comparez, bien choiſis & bien conduits.

Or que les poumons ſoient plus ſuſceptibles des mauvaiſes impreſſions des fluides viciez que les autres parties du corps, c'eſt un fait d'une évidence ſi ſenſible,

qu'il n'eſt pas permis d'en douter; car outre la molleſſe de ſa ſubſtance & ſon mouvement continuel qui l'expoſent ſans ceſſe aux atteintes malignes des liqueurs degenerées, ce viſcere eſt encore ſujet par lui-même à une affection très fâcheuſe, qui lui eſt propre & particuliere, qu'on appelle la toux qui les aggrave toutes conſiderablement par les violentes & continuelles ſecouſſes qu'elle y excite, qui contribuent beaucoup à l'enflammer; auſſi eſt-ce par cet accident que l'on qualifie d'abord du nom de Rhume, qu'eſt annoncée la pulmonie.

Ces ſortes de Rhumes prétendus ſont d'autant plus dangereux qu'ils font illuſion aux malades, & ſouvent même aux Medecins, ce qui fait qu'on les neglige au commencement, &

que l'on ne penſe ſerieuſement à y remedier, que lorſque l'humeur qui les cauſe a fait une telle impreſſion ſur la ſubſtance du viſcere, qu'il eſt très-difficile de le rétablir dans ſon integrité.

Les fluides quoique chargez de molecules acides & ſalines, propres à produire des abcès ou des ulceres, ne produiſent pourtant aucuns de ces maux tant qu'ils circulent aiſément dans leurs conduits; mais en quelque endroit qu'ils s'arrêtent, ils y forment des congeſtions; ils en pervertiſſent la ſtructure naturelle, & ils en bleſſent l'action: or leur ſejour n'eſt occaſionné que par la configuration de ces molecules diſproportionnées aux conduits où elles ſe trouvent engagées, & c'eſt en cela même que conſiſte la mauvaiſe qualité des ſucs viciez.

Mais

Mais quelles peuvent donc être, dira-t'on, les configurations de ces molecules du ſang ſi diſproportionnées aux conduits capilaires ? & d'où peuvent proceder les mauvaiſes qualitez des fluides capables de ronger le tiſſu ſerré des ſolides & produire la Pulmonie ?

Nous faiſons à cette demande la même réponſe que nous avons faite ailleurs ; c'eſt-à-dire, que nous regardons les ſels âcres & heriſſez de pointes repandus dans le ſang, ou les acides corroſifs, vitrioliques ou nitreux, que contiennent les fluides dans ces occaſions, comme très-capables de faire éroſion aux parois interieurs des conduits pulmonaires, & de cauſer le crachement de ſang qui eſt le premier ſigne univoque d'une impreſſion corroſive ſur la ſubſtance de ce

viſcere, en conſequence de laquelle il ſe forme un ulcere qui fournit des crachats purulents qui confirment la Pulmonie.

Que ſi l'on deſire une explication plus préciſe de l'heterogenité des molecules du ſang, répanduës dans la maſſe des fluides, après avoir formé des obſtructions dans les petits conduits du poumon, qui en ont interrompu les oſcilations, & qui finalement détruiſent ſa propre ſubſtance : c'eſt ce que nous allons examiner par les ſignes qui nous font connoître le progrès de cette maladie.

De quelque maniere que le poumon ſe trouve entamé par des ſucs viciez, il ne nous donne dans les commencemens de ſon effloraiſon, que des ſignes un peu plus ou moins foibles de ſa lézion, ſelon la qualité plus ou

moins maligne, ou la quantité plus ou moins considerable de l'humeur viciée qui la produit : car si la lézion de l'organe est occasionnée par les sels âcres, qui abondent dans la limphe, il en arrive une effloraison dans les vaisseaux capilaires du poumon, & un crachement de sang de conséquence.

Si la congestion est produite par des humeurs putrides & vermineuses, le mal pourra s'expliquer par une congestion humorale, qui formera la collection d'un abcès ankisté qu'on apelle vomique ; alors la douleur ne se fait sentir que d'un côté de la poitrine.

Quelquefois la Pulmonie ne commence que par une toux opiniâtre, causée par le simple engorgement d'une limphe viciée dans le poumon que l'on

qualifie d'abord, comme nous l'avons dit, du nom de rhume : ce qui fait qu'on la méprise, & qu'on la néglige pendant un long espace de tems ; & c'est souvent cette negligence, qui donne lieu à ce pretendu rhume de faire en peu de tems des progrès considerables, & de ruiner sourdement l'organe affecté, d'où il arrive que la toux augmente, qu'il s'y joint une oppression de poitrine, la fievre, la difficulté de respirer ; & c'est sous de telles livrées, que l'on reconnoît enfin la Pulmonie.

Il est vrai qu'un simple crachement de sang, non plus que la toux causée par un simple rhume, ne sont pas toûjours les précurseurs de la Pulmonie, que le crachement de sang peut arriver sans qu'il sorte du poumon : mais qu'il vient de plu-

ſieurs endroits des environs de la bouche, comme des ſommitez des vénules, des narines, du palais, de la gorge, des gencives, &c. & alors il n'eſt pas de grande conſéquence; on apelle ces crachemens de ſang du nom general, hemophtiſie, & celui qui vient des gencives ptialiſmes: mais le crachement de ſang, que nous conſiderons comme très-ſerieux, c'eſt lorſqu'il eſt jetté par la bouche en touſſant, & qu'il vient du poumon : ce que l'on connoît par ſa couleur vive, & par ſa ſubſtance écumeuſe.

Or quand le crachement de ſang continuë auſſi-bien que la toux, ſurtout en Eté, & qu'il s'y joint quelqu'autres ſimptômes : ce ſont-là des ſignes univoques & certains de Pulmonie.

La toux ſeule, rebelle & opiniâtre dans la ſaiſon de l'Eté, eſt

une marque certaine que le poumon eſt atteint, d'autant plus qu'elle ne perſevere pas dans la belle ſaiſon, ſans qu'il intervienne d'autres ſimptômes, comme une fiévre lente qui s'échauffe, qui s'aigrit & s'augmente inſenſiblement par la ſuite, & qu'à cette fiévre il s'y joint deplus des friſſons irreguliers, des redoublemens, la perte d'appétit, l'amaigriſſement, l'inſomnie, les crachats purulens, &c. alors on peut regarder l'aſſemblage de tous ces ſimptômes, comme le comble de la déſolation. Il y a encore d'autres ſignes, qui accompagnent la Pulmonie, comme ſont le rouge-vif de la pommette des joües, la douleur de poitrine, & celle d'entre les épaules. Si dans les commencemens la douleur n'eſt que d'un côté, qu'elle ſe communique en-

ſuite des deux côtez par l'inondation des matieres, c'eſt ce qui agrave le mal , & rend le pronoſtic plus mauvais.

En general quelque petite que ſoit l'eroſion d'un vaiſſeau dans les parties interieures, & le plus leger crachement de ſang provenant du poumon , le mal eſt toûjours menaçant , & ne doit point être negligé , autrement il fait des progrès qui donnent lieu de craindre pour l'évenement , tout au-moins le pronoſtic n'en peut-il être que très-douteux dans les commencemens. & il eſt abſolument périlleux dans la continuation de ce ſimptôme. Pronoſtic.

La toux continuelle & opiniâtrée dans la belle ſaiſon, eſt comme nous l'avons dit , auſſi périlleuſe que le crachement de ſang, & ne pronoſtique pas un moindre danger pour le malade ; par-

ce qu'elle eſt ſuivie des mêmes ſimptômes, dont nous avons parlé, qui jette le malade un peu plûtôt ou plûtard dans un danger très-éminent.

Quoique le Poumon, toutes proportions conſervées, nous paroiſſe celui de nos organes, dans lequel il ſe diſtribue la moindre quantité de nerfs, il eſt néanmoins certain, que pour peu que ce viſcere ſouffre d'altération de la part des fluides viciez, la douleur en eſt très-ſenſible, elle ſe manifeſte différemment ſelon l'atteinte qu'il a ſoufferte ; ſoit que cette atteinte ſe declare par le crachement de ſang, par une reſpiration laborieuſe & precipitée, ou par la toux frequente qu'excite à ces organes l'humeur morbifique.

Il eſt vrai, comme nous l'a-

vons

vons dit ci-dessus, que la simple irritation, que produit une limphe saline & acide qui s'épanche dans l'interieur des bronches du poumon, est peu dangereuse, comme il arrive assez frequemment en hiver, parce qu'elle n'interesse point la propre substance de l'organe, & qu'elle peut être aisément corrigée par les calmans, & ensuite évacuée par les crachats après que la coction en a été faite: mais les toux, qui ne se calment pas dans la belle saison, sont toûjours à craindre, & doivent être considerées comme des signes très-menaçans des congestions pulmoniques, surtout lorsqu'il s'y joint dans la suite quelqu'un des simptômes dont nous avons parlé.

Ainsi dès qu'on s'aperçoit de la jonction de ces simptômes à

une toux de longue durée, qui n'a pas cedé aux calmans ordinaires, pour legers que ſoient ces accidens, il faut avoir recours à des remedes plus efficaces & plus capables de détruire l'humeur qui fait la maladie.

Nous ne feignons point d'avancer ici, comme nons avons fait ailleurs, que la Pulmonie reconnuë par des ſignes univoques peut être guerie, lors qu'on lui oppoſera aſſez à tems des remedes, bien comparez à la nature de l'humeur qui la produit, capables d'enlever la cauſe antecedente de ce mal, en dépoüillant les fluides de toutes ſes molécules étrangeres.

Cure. La Pulmonie ou le préliminaire de la Pulmonie, qui ſe declare par le crachement de ſang, reconnuë venir certainement du poumon par l'erroſion de quel-

que vaiſſeau ſanguin, eſt d'ordinaire plus aiſément & plus promptement ſecouruë que celle qui eſt annoncée par la toux, ou un rhume obſtiné; parce que ce ſimptôme donne une prompte & vive alarme, tant au malade, qu'aux aſſiſtans; c'eſt pourquoi on a d'abord recours aux remedes, pour en prévenir les ſuites, & celui qu'on employe ordinairement le premier, eſt la ſaignée que l'on regarde comme le plus prompt & le plus efficace pour pluſieurs raiſons. 1°. Parce qu'il eſt le plûtôt éxecuté. 2°. Parce qu'il fait diverſion à l'épanchement. 3°. Parce qu'en vuidant les gros vaiſſeaux, les capilaires en ſont moins chargez & moins tendus. 4°. Parce qu'il procure une plus libre entrée aux remedes interieurs, capables de réprimer

les ſaillies du ſang, & de rece-voir les ſecours & les benefices des calmans, & des abſorbans propres à conſolider l'embouchure du vaiſſeau qui vomit le ſang; c'eſt pourquoi l'on ne doit point heſiter en pareille occaſion de réïterer la ſaignée, autant que les forces du malade le peuvent permettre, afin de ſuprimer une évacuation périlleuſe le plûtôt qu'il eſt poſſible.

Pour remplir toutes les indications que demande cet accident, l'on a ſoin de preſcrire aux malades un régime de vie très-ſevere, tendant à humecter & à adoucir les fluides âcres & picquants, & de ne leur permettre que des alimens très-legers, fluides, de peu de maſſe & d'une facile diſtribution, comme ſont les boüillons faits avec la ruelle

de veau & le poulet, les tiſannes adouciſſantes & les émulſions ; on employe auſſi les boüillons faits avec le mou de veau, le choux rouge, la pulmonaire. le pas d'âne, la ſcolopende, &c. on leur fait uſer en même tems des potions propres à brider la trop vive action des fluides, que l'on compoſe avec les poudres abſorbantes & adouciſſantes, telles que ſont le corail preparé, les yeux d'écrevices, &c. que l'on donne au malade dans un vehicule convenable, auſquelles on ajoûte les ſirops pectoraux & calmans, & l'on y joint quelques-fois quelques goutes d'eau de Rabel. On peut encore employer au même uſage les boüillons faits avec la ruelle de veau, le plantin, la renoüée, la bourſe à berger, le lierre terreſtre, & le conſolida-major.

Tous les crachemens de ſang, qui viennent du poumon-même, ne ſont pas toûjours des ſignes de Pulmonies dangereuſes, ni des indices d'ulceres de cet organe, non plus que toutes les toux, & tous les rhumes de longue durée, lorſqu'ils ne ſont pas des marques d'une collection de matiere dans le poumon, ni de vomique : car nous avons vû pluſieurs perſonnes ſujettes à des crachemens de ſang, qui en étoient quittes pour quelques ſaignées, lorſqu'elles crachoient du ſang, & qui n'ont pas laiſſé de parvenir à un âge fort avancé; & nous en avons vû d'autres avoir des toux cruelles & de longue durée, particulierement pendant l'hiver, ſans pour cela être pulmoniques; joint qu'il y a beaucoup de femmes, auſquelles un

crachement de ſang ſuplée à l'écoulement de leurs menſtruës ; ce n'eſt donc que la fievre & les autres accidens mentionnez, qui rendent ces maux graves.

Quand on eſt aſſez heureux de ſe rendre maître par cette conduite du crachement de ſang qui menace de Pulmonie, & d'avoir lieu par le bon état où ſe trouve le malade de preſumer que le vaiſſeau, qui verſoit du ſang, s'eſt conſolidé par des moiens faciles, il ne faut pas laiſſer de continuer le regime de vie, & les petits remedes qui ont réuſſi, afin de s'aſſûrer de ſa parfaite réunion ; on ne s'en tient même pas là, pour confirmer la gueriſon du malade ; on a encore la précaution de lui faire uſer du lait d'âneſſe, dont on lui fait continuer l'uſage auſſi long-tems qu'on le

juge neceſſaire, pour affermir ſa ſanté. Bien entendu néanmoins que cet aliment medicamenteux ne doit avoir lieu, qu'autant qu'il convient, qu'il n'eſt point troublé dans ſon opération par le vice du levain ſtomachal, qu'il paſſe aiſément ſans ſe coaguler, ſans s'aigrir, & ſans cauſer de dévoyement, auquel cas l'on eſt obligé de le ſupprimer, pour éviter le deſordre qu'il pourroit cauſer en le continuant, pour ſubſtituer en ſon lieu d'autres remedes.

Le regime de vie, & les calmans que nous venons de propoſer pour le crachement de ſang, qui menace les malades de Pulmonie, conviennent auſſi à ceux qui ſont menacez de la même maladie par un rhume de longue durée : car la toux eſt toûjours de la partie, de quel-

que causé que le crachement soit produit, pour les raisons ci-devant alleguées. Il est néanmoins certain que les saignées dans cette derniere occasion doivent être beaucoup plus ménagées; attendu que ce remede, tout excellent qu'il est pour la guerison de la plûpart des maladies, n'est pas d'un grand secours dans la veritable Pulmonie; car nous ne voyons pas dans la pratique, qu'il en retarde le progrès; s'il semble qu'il soulage les malades sur le champ, c'est un calme momentané & de peu de durée: dans cette circonstance la saignée appauvrit considerablement les fluides, sans corriger leurs mauvaises influences, qui consistent dans le vice d'un fluide ulcereux, qui étant infiltré profondément dans la sub-

ſtance vaſculeuſe du poumon, & s'y multipliant, en ruine le tiſſu, & y produit des congeſtions ulcereuſes, & des collections purulentes, qui innondent divers endroits de ce viſcere, & qui font ſuccomber les malades.

C'eſt pourquoi, dès qu'on s'aperçoit que quelques ſimptômes ſe joignent à ces ſortes de rhumes, qui n'ont point cedé aux remedes ordinaires, on doit, comme nous avons dit, avoir recours à des ſpecifiques capables de dépoüiller la maſſe des fluides de leurs molecules putrides, avant qu'elles ayent tout-à-fait pris le deſſus, & qu'elles ayent fait de trop fortes impreſſions dans la ſubſtance du poumon, ſans quoi on ne doit attendre aucune gueriſon, comme l'experience de tous les tems & de tous

les lieux, le prouve ſuffiſamment.

Or les ſpecifiques de tels maux ne ſe rencontrent point, certes, dans les raffraichiſſans, dans les adouciſſans, ni dans les ſimples calmans; entre tous ceux-ci nous donnons la palme au ſuccin & à l'opium, comme aux plus efficaces entre les calmans; mais calmer un mal ce n'eſt pas le guerir.

Nous ne diſconvenons pas que tous les remedes calmans dont nous avons fait mention, & quelqu'autres de même qualité, ne ſoient convenables dans la Pulmonie: mais ils feront toujours infructueux tant qu'on ne les combinera pas avec des remedes plus agiſſans, plus efficaces & plus ſpecifiques qui doivent être choiſis dans le genre des vulne-

raires &des diaphoretiques, bien comparez à la nature de la maladie.

L'on nous objectera peut-être que les vulneraires & les diaphoretiques ſont des remedes chauds qui donnent trop de mouvemens aux fluides pour être employez dans les Pulmonies qui ſont des maladies d'inflammation. Il eſt vrai que dans la Pulmonie l'on ſent une chaleur devorante dans la poitrine ; mais cette chaleur n'eſt qu'accidentelle , & un effet de la preſence des matieres étrangeres obſtruées & embarraſſées dans la ſubſtance du poumon , qui font effort contre ſon tiſſu , qui non-ſeulement gênent ſon action,mais qui de plus excitent la chaleur & la douleur que les adouciſſans & les calmans flattent,mais qu'ils ne dégagent point parce qu'ils n'ont pas aſſez d'é-

nergie pour enlever la cauſe antecedente ; s'ils calment, ce n'eſt que dans leur diſtribution, ce ne ſont que des adouciſſemens paſſagers, au lieu que les vulneraires & les diaphoretiques bien choiſis & prudemment adminiſtrez, en attenuant & ſubtiliſant les fluides, leur donnent plus de ſoupleſſe & de legereté, les diſpoſent à rentrer dans leurs canaux, & à être en partie diſſipez par la tranſpiration, & par tous les conduits ſecreteurs dont ils enfilent plus facilement les differentes routes.

Les objections qu'on pourroit faire contre l'uſage des vulneraires & des diaphoretiques dans le traitement des maladies du poumon, portent donc à faux, & ne ſont tout au plus fondées que ſur des idées puſillanimes ; puiſque nous voyons que toutes

les congeſtions dans leur commencement ne ſçauroient être reſoluës & diſſipées que par des remedes capables de les diviſer & de les attenuer ; c'eſt ce que ne peuvent faire les adouciſſans & les ſimples calmans, ce qui fait que les congeſtions confirmées ſe convertiſſent en collections & en abcès.

Si l'on ne va pas audevant de ces ſortes de maux,& que l'on attende que ces matieres ſoient accumulées & fortement engagées dans la ſubſtance du poumon, la maladie fait des progrès ſi rapides, que les malades periſſent ; parce que ces matieres croupiſſant dans leur ſejour, elles s'aigriſſent & ſe changent en pus qui inonde le viſcere & ſuffoque les malades.

Nous avons pourtant vû des perſonnes chez qui il s'eſt formé

des abcès dans l'interieur des cavitez de la poitrine ou du bas ventre, qui interessoient des organes principaux de ces cavitez, comme le foye, les reins & le poumon &c. dont les matieres purulentes se sont fait jour par certains couloirs, & ont été évacuées les unes par les selles, d'autres par les urines, d'autres par par les crachats, d'autres par les vomissemens &c. mais ce sont des faits rares, qui sont plûtôt des œuvres de la nature que des effets de l'art.

Le vomique, par exemple, dont Pierre Pigray fait l'histoire, & dont il étoit lui-même le porteur, qui se vuida par le vomissement, & dont il fut gueri, est de ce genre; mais entre mille, un. Cet abcès interieur dont cet Auteur étoit lui-même attaqué depuis plusieurs mois, étoit sui-

vant les apparences un abcès enkyſté dans un des lobes du poumon, dont l'autre lobe s'étoit défendu, & dont par conſequent la matiere étoit bornée, ſans avoir conſiderablement endommagé la propre ſubſtance du lobe où s'étoit formé le kyſte, au lieu qu'ordinairement dans les pulmonies humorales & purulentes, la matiere infecte les deux lobes : c'eſt ce que nous obſervons en faiſant l'ouverture des cadavres qui ſont morts de pulmonie, dans le poumon deſquels nous trouvons pluſieurs abcès, differentes concreſſions, & tout le poumon farci de matieres purulentes.

C'eſt une maniere de parler fort impropre, & même erronée, étant priſe à la rigueur, de dire qu'un Pulmonique crache ſon poumon, auſſi-bien que ce que l'on publie à l'occaſion

de

de certaines diſſenteries mortelles, que les malades vuident leur foye : car dans les premiers les malades crachent ſeulement la matiere du pus aſſemblée, colligée ou infiltrée dans la ſubſtance du poumon, & non la propre ſubſtance de ce viſcere. De même que dans la diſſenterie ce n'eſt point la ſubſtance du foye que les malades vuident par les ſelles ; mais les matieres étrangeres que fourniſſent les ulceres des inteſtins, & quelquefois même de l'eſtomach. D'autres fois du foye, de la rate, du pancreas &c. qui produiſent dans les ſelles des matieres érugineuſes, de couleur de lie de vin & d'autres couleurs.

Nous croyons qu'on ne ſçauroit plus ſûrement prevenir tous les ſimptômes des Rhumes obſtinez qui menàcent de Pulmonie,

qu'en écartant d'abord les premieres congeſtions : & nous eſtimons pour cet effet, qu'il faut employer les vulneraires & les diaphoretiques, auſquels on peut ajoûter les fondans ſans aucun ſcrupule, parce qu'ils ſont indiquez par la propre nature de la maladie : c'eſt pourquoi on peut avoir recours à ceux que nous avons décrits pour la cure de l'Aſthme ; outre ceux-là, les tablettes ſuivantes ſont très-convenables pour émouſſer les acides du ſang, & pour débarraſſer l'engorgement du poumon.

Prenez de l'extrait d'hélénium demie dragme ; de celui de ſaffran, deux dragmes ; du camphre, & du blanc de baleine le plus nouveau, de chacun une dragme ; du baume du Perou douze grains ; des fleurs de benjoin &

de l'anti-hectique de Poterius, de chacun une dragme ; du ſuc de regliſſe épuré & diſſout dans l'eau roſe, deux onces; du ſucre-candi, demie once ; dont on fera des tablettes, y ajoûtant deux grains d'opium bien choiſi, & comme la toux fatigue beaucoup les malades, & qu'elle augmente le ſoir, on leur fera prendre les pilules cachectiques, ou les ſuivantes.

De la gomme ammoniac diſſoute dans l'eſprit de vin, deux dragmes ; des fleurs de benjoin, du ſel de ſuccin, du caſtoreum, du camphre & du ſaffran, de chacun une demie once;dont on formera des pilules avec l'elexir de proprieté, ou avec le baume de ſouffre ſucciné ; le malade en prendra un ſcrupule en ſe couchant, en y ajoûtant de tems en tems un peu d'opium. Les

fleurs de benjoin, & celles de ſouffre au poids d'un demi ſcrupule pris tous les matins dans un œuf frais eſt encore un remede fort eſtimé.

De tout ce qui a été allegué dans cette courte diſſertation, on a lieu de conclurre que la Pulmonie eſt gueriſſable dans ſes premiers dégrez, quand elle eſt bien conduite, qu'on y remedie avec toute l'attention qu'elle merite; & qu'elle eſt incurable quand elle a été malheureuſement negligée dans ſes commencemens, ce qui ne dépend pas moins du malade que du Medecin.



DES INFLAMATIONS de Poitrine & particulierement de la Pleuresie.

LE partage que nous avons fait d'abord des maladies de la Poitrine en chroniques & en aiguës, sembloit nous avoir déterminé à ne parler dans ce Traité que de l'Asthme & de la Pulmonie ; mais les reflexions que nous avons faites en finissant ces deux maladies nous ont fait comprendre que notre Traité paroîtroit défectueux, ou du moins imparfait, si nous omettions de parler des Inflammations qui attaquent la membrane qui revêt interieurement toute cette cavité ; d'autant plus qu'elles

ſont très-frequentes, dangereuſes, & qu'elles demandent un prompt ſecours, on les nomme d'un nom general Pleuropneumonies.

Ces maladies ſont ainſi nommées du nom de la partie qu'elles attaquent, qui eſt le principal ſiege de ces Inflammations. Quelques fois l'Inflammation n'occupe qu'un côté de la pleure qui ſe communique le plus ſouvent au poumon du même côté par proximité ; c'eſt auſſi ce qui cauſe la grande difficulté de reſpirer, laquelle eſt inſeparable de la douleur dans cette maladie.

Cette difficulté de reſpirer vient non-ſeulement de l'Inflammation de la pleure, mais encore des muſcles intercoſtaux qui ſont adherents, qui ſe trouvent contraints dans leurs mouvemens :

car dans cet état le poumon, la pleure & les muſcles intercoſtaux ſouffrent & ſont également tiraillez & gênez ; c'eſt auſſi de-là que procede la douleur de Poitrine & le Point de côté.

Le mediaſtin qui eſt une continuation de la pleure, ou la pleure même reflechie ſous la partie moyenne du ſternum, eſt auſſi quelquefois enflamé. Enfin le diaphragme auquel ces membranes ſe trouvent adherentes prend ſouvent part à cette Inflammation ; ce qui cauſe aſſez ſouvent un délire qu'on appelle Phreneſie du nom du diaphragme que les Grecs appellent *Phrenes*. Ce ſymptôme ſurvient par la grande ſenſibilité de cet organe qui eſt tout nerveux, dont l'irritation trouble les idées de l'âme qui eſt affectée dans le cerveau à leur occaſion.

Nous pouvons conſiderer toutes ces Inflammations de Poitrine comme étant produites par la même nature d'humeurs, de celles qui attaquent la peau ſous le nom general d'éreſipelle. La diverſité de noms dans ces maladies ne dépend, comme nous l'avons dit ailleurs, que du lieu où cette humeur inflammatoire ſe porte, & des parties qu'elle affecte.

Diviſion de Pleureſie.

On diviſe ordinairement la Pleureſie qui eſt la plus commune des Inflammations de poitrine en vraye & en fauſſe. La vraye Pleureſie eſt celle qui eſt cauſée par l'inflammation de la pleure communiquée au poumon du même côté de la pleure enflammée, accompagnée de fievre aiguë, crachement de ſang & difficulté de reſpirer. Cette difficulté de reſpirer eſt même ordinairement plus preſſante dans la Pleureſie,

Pleuresie que dans la Pulmonie, à cause du Point de côté qui coupe l'inspiration, & qui empêche l'élevation des côtes; mais elle est de peu de durée par la brieveté de cette maladie. La fausse Pleuresie peut être considerée de trois manieres. Fausse Pleuresie.

La premiere est, lorsque les muscles intercaustaux sont abreuvez d'une mauvaise serosité qui gêne leur action, & qui cause la douleur de côté, particulierement dans le tems de l'inspiration, sans, ou avec très peu de fievre, peu de dureté dans le poulx sans crachement de sang; la douleur est pulsative, & lorsqu'on presse la partie avec la main, la douleur est augmentée. Cette Pleuresie n'a rien de commun avec la vraye, à moins qu'il n'y ait une complication de l'une & de l'autre.

La ſeconde Pleureſie que l'on nomme plus ſouvent fauſſe, eſt lorſque la douleur eſt grande avec ponction à l'un des deux côtez, ſans fievre & ſans alteration, le poulx eſt bon, ſinon qu'il eſt quelquefois un peu plus frequent lorſque la douleur devient plus preſſante, point ou peu de toux, ou bien elle eſt catharreuſe, ce qui procede d'une lymphe ſaline, acide, non inflammatoire, arrêtée dans le tiſſu de la membrane qui tapiſſe interieurement les côtes ſans intereſſer le poumon ; c'eſt donc plûtôt une douleur pleuretique qu'une Pleureſie, que le vulgaire prétend être fait de vents.

La troiſiéme eſpece de fauſſe Pleureſie eſt celle que quelques Auteurs croyent provenir de vapeurs. Quercetan dit en avoir vû une qui imitoit parfaitement

dans tous ſes ſymptômes la vraye Pleureſie, qu'il ſoupçonna être produite par des vers, & cela avec d'autant plus de raiſon qu'elle fut guerie par des remedes anti-vermineux.

A l'égard des Pleureſies qu'on nomme aſcendantes ou deſcendantes; cette diſtinction n'a été faite qu'à raiſon du lieu où la douleur eſt ſituée, ſçavoir l'aſcendante lorſque la douleur eſt placée à l'endroit des trois côtes ſuperieures, qui ſe communique à l'épaule du même côté; & la deſcendante lorſque la douleur occupe les côtes inferieures, & qu'elle s'étend juſqu'aux attaches du diaphragme.

On diſtingue encore des pleureſies en benignes & en malignes, en eſſentielles & en ſimptomatiques; les pleureſies benignes ſont celles qui ne ſont accom

pagnées d'autres ſimptômes, que ceux dont nous avons parlé ; les malignes ſont celles, auſquelles ſe joint des ſimptômes fâcheux, comme du pourpre, le délire, &c. les eſſentielles ſont celles, qui arivent par des cauſes ordinaires qui commencent par elles-mêmes ou par la diſpoſition du ſang. Les ſimptomatiques, ſont celles qui arrivent à la ſuite d'autres maladies, comme de l'eſquinancie, de la diſſenterie, &c. Les cauſes de la Pleureſie, ſont interieures ou exterieures.

Les cauſes interieures procedent d'un acide vicié qui domine dans le ſang, ou d'une qualité putride : ce qui cauſe une grande varieté dans ces ſortes de maladies par les gradations, ſoit des ſoufres groſſiers, des ſels acides ou du degré du putride. Ce ſeroit ici une diſcuſſion aſſez curieuſe à examiner, ſi l'on vou-

loit entrer dans l'analiſe du ſang par les divers changemens dont il eſt ſuſceptible, circonſtances dans leſquelles nous croyons ne pas devoir entrer; parce qu'elles demanderoient une trés-longue diſſertation, & qu'elles nous ſortiroient des bornes que nous nous ſommes preſcrites: nous dirons ſeulement que la qualité putride du ſang produit ordinairement la peripneumonie ou la fluxion de poitrine.

Les cauſes exterieures de la Pleureſie, ſont l'air froid inſpiré dans le tems que le corps eſt fort échauffé, & que les fluides ſont dans une grande efferveſſence, boire à la glace, &c. parce qu'alors cette froideur ſe communiquant à la poitrine, où le ſang eſt dans une fervente ébullition & tous les pores fort ouverts, le froid venant à pé-

netrer la ſubſtance des fluides,les condance,les coagule,&leur donne lieu de s'arrêter & de cauſer par ſon ſejour des inflammations.

La ſupreſſion des menſtrues, des hémoroïdes, &c. peut cauſer la pleureſie, ainſi que la diſſenterie arrêtée ſubitement, ou mal guerie : c'eſt ce qui a fait dire à Vanhelmont, que la diſſenterie & la pleureſie ne different en rien par leur nature,mais ſeulement par les parties affectées ; & c'eſt auſſi ce que nous obſervons dans la pratique, comme nous nous en ſommes expliquez en pluſieurs endroits de nos Ouvrages. Il ſe fait auſſi des metaſtaſes ou tranſports d'humeurs, d'une partie vers une autre, comme de l'eſquinancie ou de la parrotide en pleureſie, de la pleureſie en diſſenterie, de la diſſenterie en pleureſie ; quelques-fois ces deux maladies ſe

ſuccedent, & d'autres fois elles ſubſiſtent en même tems, & font une fâcheuſe complication, ſans néanmoins que l'on ſoit obligé de rien changer dans l'adminiſtration des remedes pour leur curation.

La gale rentrée, les dartres, les herpes & d'autres ſemblables erruptions cutanées, malignes, inconſiderément gueries peuvent cauſer de très-fâcheuſes pleureſies.

Nous avons fait mention d'une pleureſie vermineuſe, raportée par Quercetan; on en a vû auſſi d'autres inſecteuſes & depoüilleuſes cauſées par une grande putrefaction. Nous avons vû il y a plus de trente-cinq ans une Dame, qui fut attaquée d'une pleureſie dont elle parut être delivrée dès le cinquiéme jour par une criſe de poux, dont el-

le ſe trouva toute couverte, ce fut une choſe horrible à voir. On fit prendre à cette Dame des remedes anti-poüilleux, & on lui mit une ceinture chargée de vif argent, pour détruire cette vermine qui la devoroit; la plûpart de ces inſectes crevérent; quelques jours après la fievre recommença, on lui donna des febrifuges qui calmerent la fievre, à laquelle ſucceda un dévoyement; elle vêcut juſqu'au quarantiéme jour ayant alternativement la fievre ou le dévoyement: mais tout ſon ſang & tous les fluides étoient ſi putrides & ſi poüilleux, qu'elle mourut toute deſſechée par cette vermine.

Nous avons vû auſſi des perſonnes ſujettes à des pleureſies par temperament, auſſi bien qu'à des éréſipeles; nous en avons vû qui en ont eu juſ-

qu'à huit ou dix : mais à la fin elles y ſuccombent, à moins que l'humeur peccante ne prenne une autre route, où qu'on ne dépoüille abſolument les fluides de cette humeur par des remedes ſpecifiques; ce qui peut être éxecuté avec un peu de confiance.

Les ſignes diagnoſtics des inflammations de poitrine, ſont communs ou particuliers à chaque eſpece d'inflammation. Les communs ſont la douleur, la reſpiration difficile, c'eſt-à-dire, frequente & coupée, ne répondant pas à ſon étendue ordinaire, ni à la neceſſité naturelle, la fievre continuë, & aiguë, jointe à une chaleur exceſſive, le poulx eſt precipité, & quelques fois bourſouflé, d'autres fois il eſt petit, ſerré & picquant; c'eſt ce que quelques Medecins appellent poulx ſciant. Dans toutes les inflammations

Diagnoſtic.

de poitrine le visage est bouffi, rouge & enflammé, les yeux vifs & étincelans, & la jouë du côté malade est ordinairement d'une couleur plus vive que du côté opposé. Au commencement de la maladie, la toux est frequente & seche, ensuite elle est suivie de crachats teints de sang; il y a douleur de tête qui est quelques-fois insuportable avec insomnie, alteration, secheresse & noirceur de langue; souvent la maladie commence par un frisson violent, vomissement de matieres vertes, jaunes & très-ameres.

Les signes propres à distinguer les inflammations de poitrine, sont, par exemple, dans la pleuresie la douleur de côté, fievre, & crachement de sang.

Dans l'inflammation du médiastin, la douleur est à la partie anterieure de la poitrine

qui répond vers l'épine, & entre les deux épaules avec un peu de peſanteur, ſans point de côté, & ſans aucun ſimptôme extraordinaire.

Lorſque l'inflammation eſt communiquée au diaphragme, la douleur ſe fait ſentir aux extremitez des côtes, & au bas du ſternum qui fait comme une eſpece de ceinture au deſſus des lombes, le delire ſurvient ſouvent avec convulſions, la reſpiration & le poulx ſont inégaux & convulſifs.

Voila les étiologies les plus conſiderables, & la plus grande partie des ſignes qui nous font connoître & diſtinguer les diverſes inflammations de poitrine dès leur commencement. Dans le progrès lorſque ces inflammations tendent à la ſupuration, on en a de nouveaux ſignes, le friſ-

ſon ſurvient, qui en eſt un ſigne certain, car il accompagne toûjours les ſuppurations interieures, particulierement celles des parties membraneuſes, qui ſont fort ſenſibles.

Comme le friſſon, l'augmentation de la fievre, de la douleur, les inſomnies, &c. marquent que la ſuppuration ſe fait; de même lorſque la nature eſt aſſez forte, pour ſe rendre victorieuſe du mal, & pour reſiſter aux aſſauts de la ſuppuration, alors la fievre, la douleur & les autres ſimptômes diminuent, & nous font juger que la ſuppuration eſt faite, qu'elle ne demande plus qu'à être évacuée & mondifiée : ce qui s'accomplit par les crachats & par les vulneraires legers: mais nonobſtant tout ce calme, nous devons toujours demeurer en ſuſpend juſ-

qu'à ce que tous les ſimptômes ſoient abſolument calmez, crainte de quelques retours & de rechutes funeſtes.

Il ſe preſente ici une difficulté à éclaircir, touchant l'étenduë de cette maladie par raport au crachement de ſang, ſçavoir, ſi dans les pleureſies vrayes l'inflammation eſt bornée à un des côtez de la membrane qui tapiſſe les côtes, comme l'emporte le nom de la maladie, ſans aucunement intereſſer le poumon, comme le croyent quelques Medecins. Zacutus Luſitanus & Tulpius ſont de ce ſentiment, & diſent en avoir vû, ce qui n'eſt pas fort aiſé à prouver, & à ce ſujet l'on ſe trouve en droit de demander d'où peut proceder le crachement de ſang dans cette maladie, qui ſe manifeſte quelques fois dès le premier jour:

car il n'y a pas lieu de penser qu'"il vienne de l'errosion de quelque vaisseau capilaire sanguin de la pleure, considerée dans son étroite signification, il auroit trop de chemin à parcourir pour se rendre sitôt aux bronches du poumon dont il est expulsé par la toux. De là on concevra aisément que l'effervessence arrivée au sang dans le commencement de l'inflammation de la pleure s'est étendue & communiquée au lobe du poumon du même côté : ce qui occasionne la rupture de quelques petits vaisseaux sanguins de cet organe, & par conséquent l'épanchement qui s'en fait dans les bronches qui s'en trouvent chargées & irritées. Cette irritation excite les secousses qu'on appelle toux.

Pronostic. A l'égard du jugement que

nous devons porter des inflammations de poitrine, celles de la pleureſie ſimple nous paroiſſent les moins dangereuſes ; & les malades s'en tirent aſſez heureuſement, lorſqu'ils ſont promptement ſecourus, bien conduits, & qu'il n'arrive aucune complication. Le poulx intermitant, qui ſe rencontre quelques fois dans cette maladie, n'eſt pas ſi fort à craindre qu'on le penſe, lorſque l'intermiſſion n'eſt que paſſagere. L'inflammation du mediaſtin eſt plus mauvaiſe que celle de la pleure ; la péripneumonie, comme étant plus étendue & plus profonde, eſt plus dangereuſe que l'une & l'autre de ces inflammations: mais elle eſt encore moins perilleuſe que celle du diaphragme qui eſt une maladie très-aigue, par les raiſons que nous

avons énoncées , en ce qu'elle enleve ſouvent les malades par des broüilleries du cerveau , ou qu'elle les réduit à une grande extrêmité.

Toutes ces inflammations ſe gueriſſent par differentes manieres, ſçavoir , par la réſolution & diſſipation du ſang arrêté dans les parties enflammées , ou par la ſueur , ou par un crachement de ſang abondant , ou par quelques hemoragies , ou par quelques erruptions ſur la peau qui ſouvent ſe convertit en ulcere: mais la meilleure & la plus prompte de toutes ces terminaiſons , eſt la reſolution qui eſt accomplie par la ſueur.

Lorſque ces inflammations paroiſſent ſe vouloir terminer par la ſueur qui eſt le grand chemin ouvert pour la tranſpiration de l'humeur qui fait le

mal, il faut être attentif à ſuivre le mouvement de la nature, & ſaiſir l'occaſion favorable pour la ſecourir, pour la conduire ſuivant ſon penchant, afin de placer les remedes à propos, & favoriſer leur operation. C'eſt de ce concert du Medecin avec la nature, & de leur bonne intelligence que dépendent les plus heureux ſuccès en Medecine, & la gueriſon des maladies les plus rebelles & les plus allarmantes. Ettemuler raporte nombre d'obſervations ſur ce ſujet, de pluſieurs pleureſies gueries par les ſueurs, par des hemoragies, par des diarrhées critiques, &c. enfin voici le pronoſtic que fait Hypocrate ſur ces affections.

Si les crachats, dit-il, Section premiere, Aphoriſme 12, paroiſſent dans la pleureſie avant le troiſiéme jour, la maladie ſe-

ra courte, ſinon elle ſera longue ; car la pleureſie, où l'on ne crache rien, eſt dangereuſe.

Et Section cinq[me]. Aphoriſme huit[me]., ſi les Pleuretiques ne ſe purgent point avant le quatorziéme jour, le mal ſe changera en empyęme.

Il dit encore, Sect. troiſiéme, Aphoriſme quinze, que ſi l'empyeme ſurvenant à la pleureſie, ne ſe purge pas en quarante jours, à compter du jour de la ruption de l'abcès, les malades tombent en phtiſie.

La pleureſie ſe termine aſſez ſouvent le ſeptiéme jour ; il arrive aſſez frequemment qu'elle va juſqu'au quatorze ; pour l'ordinaire les grands accidens ſont terminez au ſeptiéme: mais quelques fois ils ſe maintiennent juſqu'au vingt, & d'autres fois juſqu'au trente. Les deux petites

obſervations ſuivantes en feront foi.

Il y a environ 40. ans, que nous vîmes avec feu Mr. Lienard Medecin de la Faculté de Paris, un homme de conſideration âgé de ſoixante-dix-huit ans, malade d'une peripneumonie accompagnée des plus cruels ſimptômes, à la reſerve du delire; tous les accidens ſubſiſterent juſqu'au vingt, & le malade guerit, n'ayant été ſaigné que quatre petites fois.

Nous vîmes quelques temps après une Demoiſelle âgée de trente ans, avec feu Mr. Perreau auſſi Medecin de la Faculté de Paris, malade d'une pleureſie, la fievre fut continuë avec douleur de côté, elle cracha du ſang juſqu'au trente, elle fut ſaignée quatorze fois du bras, quatre du pied, & guerit.

Il y a des pleurefies qui fe terminent parfaitement dans le quatriéme ou cinquiéme jour, particulierement dans les jeunes perfonnes, parce que leurs fluides font moins chargez de fels âcres & d'acide, & que leurs folides font plus fouples & plus tranfpirables.

Lorfque la pleurefie fe declare la nuit, qu'elle reveille le malade par un friffon, elle eft dangereufe ; prefque toutes les maladies qui fe declarent la nuit, font à craindre, fi les malades ne font promptement fecourus.

Lorfque la pleurefie attaque les vieillards, & qu'elle fe declare par une douleur dans l'épaule, qui s'étend jufqu'aux membranes du col en maniere de Rhumatifme, c'eft un mauvais figne, particulierement lorfque les malades ne crachent qu'au 3.

ou quatriéme jour, que leurs crachats ſont fondus & roüillez, ils meurent ordinairement à la fin du 5. ou du ſeptiéme. La plûpart des pleureſies, où les malades ne crachent pas avant le troiſiéme jour, ſont mortelles ou très-dangereuſes: c'eſt ce que l'experience confirme, du moins ne ſont-ils pas gueris par la quantité des ſaignées, les ſudorifiques leur ſont plus convenables, parce qu'alors la maſſe du ſang eſt corrompue & gangreneuſe.

La diarrhée moderée, qui ſurvient au commencement des Pleureſies, eſt favorable lorſqu'elle ne continue pas, particulierement lorſqu'elle arrive un jour critique; celle qui eſt immoderée dès le commencement avec abbatement des forces, eſt funeſte.

Le vomiſſement bilieux aſſez abondant au commencement de la Pleureſie, eſt favorable: mais lorſqu'il continue, il eſt menaçant. Paſſons à la cure.

Cure. Le point eſſentiel dans la cure de la Pleureſie, & des autres inflammations de poitrine, eſt ſurtout d'en bien démêler la cauſe, afin d'y proceder avec plus d'efficacité: mais l'experience journaliere nous faiſant voir que toutes les inflammations ſont calmées par la ſaignée, il ne s'agit donc pour la cure de la Pleureſie, que de diſtinguer celles qui exigent le plus ou le moins de ſaignée, & les malades qui peuvent mieux les ſuporter.

Pendant un long tems les plus celebres Praticiens, & particulierement ceux de Paris ont été de concert unanime pour la pratique de la ſaignée, dans la

cure des inflammations, & surtout pour celles de la poitrine; pratique qu'ils ont constamment suivie, & qui leur a réüssi; ils n'ont pourtant pas toûjours été d'accord touchant le lieu où il falloit la faire : ce qui a fait naître entr'eux de très-vives controverses, qui n'ont jamais été bien terminées. Le plus fort parti a toûjours été de mettre d'abord en usage la saignée dérivative dans la Pleuresie, & de saigner du bras du même côté; parce que c'est, pour ainsi dire, puiser dans la source du mal, d'où il doit s'ensuivre un plus prompt dégagement du sang arrêté dans la partie, faute d'y avoir son cours libre; on réitere cette saignée deux ou trois fois pour la même raison dans les corps replets; ensuite de quoi

on paſſe aux ſaignées diverſives & révulſives, ſuivant l'état de la maladie, & des forces du malade.

A l'égard du tems de faire la ſaignée, on n'en doit perdre aucun dans les grandes inflammations, & il faut la faire indifferemment à midi, le ſoir & à minuit, comme le matin, lorſque de preſſans ſimptômes demandent que le malade ſoit promptement ſoulagé.

Il eſt rapporté dans Ettemuler que Lindanus contraint par la violence des accidents fit ſaigner une femme groſſe cinq fois en vingt-quatre heures; c'eſt auſſi ce qui nous eſt arrivé nombre de fois dans notre pratique : l'on ſuit en cela une maxime qui a été long-tems reſpectée par d'excelents Medecins, qui eſt de ſaigner tôt & de purger tard. Cette maxime

maxime n'eſt pas auſſi ſcrupuleuſement ſuivie aujourd'hui ; auſſi eſt-il des circonſtances inflammatoires où l'on eſt obligé de changer l'ordre pour ſe prêter à l'urgent.

Il eſt encore fort à propos de diſtinguer, comme nous avons tâché de l'inſinuer, pour la cure de la Pleureſie, celles qui ſont produites de cauſes interieures, d'avec celles qui ſont occaſionnées par des cauſes exterieures ; car dans les Pleureſies de cauſes prochaines le ſang eſt toujours foncierement vicié, au lieu que dans celles qui ſont produites de cauſes éloignées, il n'eſt vicié que ſubſequemment, & que dans les Pleureſies de cauſes interieures la ſaignée doit être plus menagée que dans celles qui ſont produites de cauſes exterieures, ayant toujours égard

au temperament & à l'âge des malades ; car si le malade est jeune & d'un temperament sanguin il supportera plus aisément la saignée, que s'il étoit melancolique & septuagenaire. Quand la Pleuresie est produite par les vaisseaux lymphatiques obstruez ; c'est-à-dire par une lymphe corrosive & érugineuse, ce qui se remarque lorsque les crachats sont crus, fondus & rouillez, elle demande plus de menagement du côté de la saignée, que lorsqu'elle est produite par l'embarras des vaisseaux sanguins, ce qui se connoît par les crachats sanglants & épais ; car en saignant beaucoup les premiers, on ôte les forces des malades sans enlever l'inflammation ; & si l'on saigne même trop les personnes sanguines ou abat aussi leurs forces, & on les prive par-

ſà du benefice de l'expectoration qui eſt pour eux une criſe ſalutaire, à faute dequoi ils ſont ſuffoquez.

Pour faire revulſion on fait la ſaignée du pied dans la Pleureſie aſcendante, & l'on fait celle du bras dans la Pleureſie deſcendante; il eſt encore beaucoup d'autres occaſions où la ſaignée du pied eſt préferable à celle du bras; à l'égard de la diverſion on ſaigne du côté opposé à l'inflammation.

Dans la même vûë on ordonne au malade une diette fort ſevere, le réduiſant à la tiſanne & aux bouillons, encore ordonne-t'on ces bouillons très-legers avec la ruelle de veau & le poulet, les premiers jours de ſa maladie, ayant ſoin d'autre part de vuider le ventre par les lavemens; on fait auſſi uſer de

l'eau de poulet émulſionnée ; on paſſe enſuite aux apoſêmes propres à lever les obſtructions & à faciliter l'écoulement des recremens. Autrefois on donnoit les jus d'herbes dans les premiers jours de la maladie ; mais les Medecins d'aujourd'hui plus retenus en cela, ne les ordonnent que le trois ou quatriéme jour en les aiguiſant de quelques grains pour débarraſſer les premieres voyes.

La purgation n'étoit autrefois pratiquée dans les inflammations de poitrine, qu'après que tous les ſimptômes étoient appaiſez, dumoins ne purgeoit-on qu'après le ſeptiéme paſſé, quelquefois après le quatorze, encore n'étoit-ce d'abord qu'avec un minoratif ; parce que la purgation prematurée peut retarder la coction des crachats, &

causer une mauvaise diarrhée. On peut neanmoins en prenant bien son tems donner le Kermes mineral, attendu qu'il est diaphoretique : aussi nous a-t'il toujours réüssi dans les Pleuresies, & même dans les fievres intermittantes opiniâtres, la dose n'est que de trois ou quatre grains aux plus robustes, il vaut mieux le réïterer plusieurs fois que d'en donner trop.

Lorsqu'on apperçoit dans la Pleuresie que le malade a quelque disposition à la sueur, on doit suivre le penchant de la nature, en donnant quelque sudorifique. Ettemuler, comme nous l'avons énoncé, cite plusieurs Auteurs qui ont gueri un grand nombre de Pleuretiques, en leur faisant prendre un scrupule d'antimoine diaphoretique, à la suite d'un clistere ou d'une sai-

gnée; ce remede excite une ſueur copieuſe & ôte la douleur.

Le ſang de bouquetin preparé eſt un excelent ſudorifique, & un ſpecifique anti-pleuretique; on en donne une dragme en poudre dans une eau appropriée ſoit de chardon béni ou de pavot-rheas.

Le beſoart oriental ou à ſon défaut le beſoart mineral ſont encore utilement employez à cet effet.

Feu Mr Leſtorcel notre Confrere, gueriſſoit les pleureſies avec ſa poudre diaphoretique ſans aucune ſaignée; c'eſt ce qui l'avoit indiſpoſé contre cette operation; nous avons été témoins de pluſieurs gueriſons par ſon remede.

Les germes d'œufs frais donnez au nombre de ſix dans les eaux cordiales, pouſſent par les

ſueurs & gueriſſent les Pleureſies ; c'eſt ce que nous avons vû pratiquer avec ſuccès par feu Mr Helvetius.

La fiente de cheval, celle de mulet & de quelques autres animaux donnée dans la Pleureſie, pouſſe par les ſueurs ; c'eſt ce que nous avons vû pratiquer avec ſuccès par feu Mr Daval, Medecin de la Falculté. On eſtime encore beaucoup le blanc de la fiente de poule, ou de l'*album greccum* pris au poids d'un gros dans les eaux cordiales.

Les partiſans de la ſaignée qui ne ſont pas dans l'uſage des ſudoriques ne manqueront pas de dire que la cure de la Pleureſie n'eſt pas dûë aux ſudorifiques, & que c'eſt plûtôt aux ſaignées que l'on fait preceder : mais qu'auront-ils à repliquer quand nous leur citerons des perſonnes

dignes de foi, que nous avons gueris par les ſeuls ſudorifiques ſans le ſecours d'aucunes ſaignées? Voici la premiere occaſion qui nous donna lieu de nous aſſûrer de leurs bons effets & de leurs vertus.

Il y a plus de trente ans que je fus mandé pour voir un malade attaqué d'une Pleureſie bien caracteriſée, qui ne voulut point abſolument être ſaigné; je lui fis prendre un gros de ma poudre ſudorifique dans un œuf frais, qui le fit ſuer pendant plus de vingt-quatre heures; après quoi il ſe trouva ſans douleur de côté, ſans crachement de ſang; deux jours après je lui en fis prendre une ſeconde doſe qui fit le même effet, & le ſixiéme jour il fut ſur pied avec toutes ſes forces. J'ai employé depuis ce tems-là le même remede

dans toutes les occaſions où les malades ſe ſont oppoſez à la ſaignée, & toujours avec ſuccès. Ceux qui douteront de ces faits en ſeront convaincus par l'experience lorſqu'ils le voudront.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû un Manuſcrit qui a pour titre *Suite des Maladies Chroniques & Aiguës, &c.* dans lequel Mr DUBOIS, Chirurgien Juré à Paris, a joint à d'autres Diſſertations qu'il a cy-devant publiées ſur differentes Maladies en faveur des Commençans, des diſcours ſuivis ſur la Goute, les anciens Rhumatiſmes, les Maladies des nerfs, les Maladies ſoporeuſes, & celles qui attaquent plus frequemment la Poitrine.

Il y a lieu d'eſperer que ces diſcours ſeront lûs avec autant de fruit & d'utilité que ſes précedentes Diſſertations ; la nature des Maladies dont il traite, leur pronoſtic & la methode de les guerir y étant expliquez à la maniere ordinaire dont le Public a parû content. A Paris ce 15 Octobre 1727.

DEVAUX.

Approbation du Censeur Royal.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit dont le titre est, *Suite des Maladies Chroniques & Aiguës*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en empêche l'impression. A Paris ce 20 Août 1727.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé le Sieur DUBOIS Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Ouvrage de sa composition, intitulé : *Nouveau Traité des Scrofules ou des Tumeurs froides, des Cancers & des Loupes*; offrant pout cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous le contre-Scel des Presentes; Nous avons permis & permettons par ces Presentes au Sieur Dubois de faire imprimer ledit Livre en un ou plusieurs volumes, conjointe-

ment ou ſeparement, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-Scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à tous Libraires, Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine

de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-uniéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent vingt-six, & de notre Regne le onziéme. Par le Roy en son Conseil.

DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre VI de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N. 457, fol. 364, conformement au Reglement de 1723, qui fait défenses, art. 4 à toutes personnes de quelques qualitez qu'elles soient autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, faire vendre débiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article 108 du même Reglement. A Paris le vingt six Juillet mil sept cent vingt six.

Signé, D. MARIETTE, Syndic.

